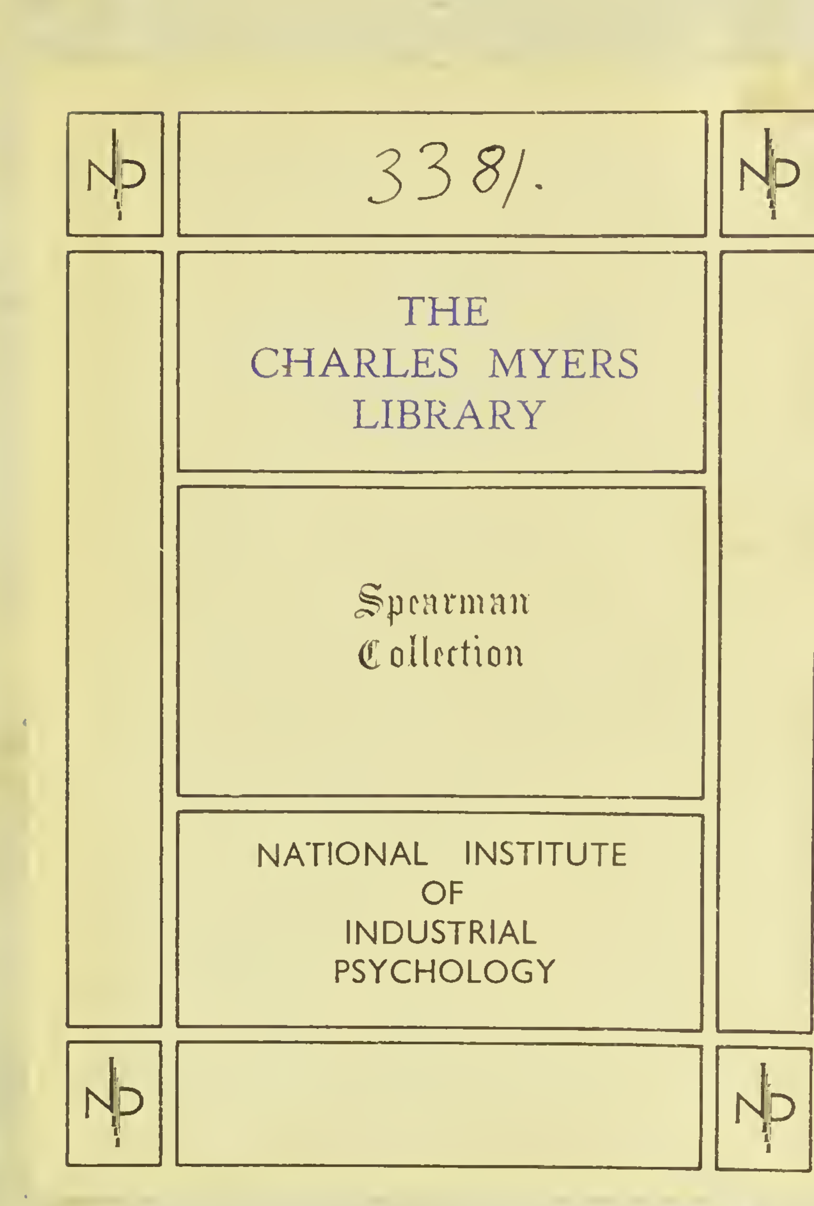




338/.
THE
CHARLES MYERS
LIBRARY
Spearman
Collection
NATIONAL INSTITUTE
OF
INDUSTRIAL
PSYCHOLOGY

TRAITÉ
DES
SENSATIONS,
A MADAME LA COMTESSE
DE VASSÉ,

Par M. l'Abbé DE CONDILLAC,

Nouvelle Edition, augmentée de l'Extrait raisonné de cet Ouvrage.

Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens. *Cic. Tusc. quæst. l. 1. c. 9.*

TOME I.



A LONDRES;

Et se vend A PARIS,

Chez BARROIS l'ainé, Libraire, Quai des Augustins, N°. 19.

Et chez DIDOT fils ainé, Libraire, rue Dauphine, N°. 116.

M. DCC. LXXXVIII. (1788)

Ouvrages de M. l'Abbé de CONDILLAC, *qui ſe vendent chez les mêmes Libraires.*

Eſſai ſur l'origine des Connoiſſances Humaines, 2 vol. *in*-12. 5 liv.

Traité des Syſtêmes où l'on en démêle les inconvéniens & les avantages, *in*-12 3 l.

Traité des Animaux, *in*-12. 2 l. 10 ſ.

AVIS IMPORTANT

AU LECTEUR.

J'AI oublié de prévenir ſur une choſe que j'aurois dû dire, & peut-être répéter dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage; mais je compte que l'aveu de cet oubli vaudra des répétitions, ſans en avoir l'inconvénient. J'avertis donc qu'il eſt très-important de ſe mettre exactement à la place de la Statue que nous allons obſerver. Il faut commencer d'exiſter avec elle, n'avoir qu'un ſeul ſens, quand elle n'en a qu'un; n'acquérir que les idées qu'elle acquiert, ne contracter que les habitudes qu'elle contracte : en un mot, il faut n'être que ce qu'elle eſt. Elle ne jugera des choſes comme nous, que quand elle aura tous nos ſens & toute notre expérience; & nous ne jugerons comme elle, que quand

nous nous ſuppoſerons privés de tout ce qui lui manque. Je crois que les Lecteurs, qui ſe mettront exactement à ſa place, n'auront pas de peine à entendre cet Ouvrage; les autres m'oppoſeront des difficultés ſans nombre.

On ne comprend point encore ce que c'eſt que la Statue que je me propoſe d'obſerver; & cet Avertiſſement paroîtra ſans doute déplacé : mais ce ſera une raiſon de plus pour le remarquer, & pour s'en ſouvenir.

Si je n'ai rien dit de la diviſion de ce Traité, c'eſt parce que cette précaution m'a paru ſuperflue. Un coup-d'œil ſur la table, qui eſt à la fin du Tome II, ſera connoître le plan que j'ai ſuivi.

TRAITÉ
DES
SENSATIONS.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

Nous ne ſaurions nous rappeler l'ignorance, dans laquelle nous ſommes nés: c'eſt un état qui ne laiſſe point de traces après lui. Nous ne nous ſouvenons d'avoir ignoré, que ce que nous nous ſouvenons d'avoir appris; & pour remarquer ce que nous apprenons, il faut déjà ſavoir quelque choſe: il faut s'être ſenti avec quelques idées, pour obſerver qu'on ſe ſent avec des idées qu'on n'avoit pas. Cette mémoire réfléchie, qui nous rend aujourd'hui ſi ſenſible le paſſage d'une connoiſſance à une autre, ne ſauroit donc remonter juſqu'aux premieres: elle les ſuppoſe au contraire, & c'eſt là l'origine de ce pen-

chant que nous avons à les croire nées avec nous. Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à ſentir, à toucher, paroît le paradoxe le plus étrange. Il ſemble que la nature nous a donné l'entier uſage de nos ſens, à l'inſtant même qu'elle les a formés ; & que nous nous en ſommes toujours ſervis ſans étude, parce qu'aujourd'hui nous ne ſommes plus obligés de les étudier.

J'étois dans ces préjugés, lorſque je publiai mon Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines. Je n'avois pu en être retiré par les raiſonnemens de Locke ſur un aveugle-né, à qui on donneroit le ſens de la vue ; & je ſoutins contre ce Philoſophe, que l'œil juge naturellement des figures, des grandeurs, des ſituations & des diſtances.

Vous ſavez, Madame, à qui je dois les lumieres, qui ont enfin diſſipé mes préjugés : vous ſavez la part qu'a eu à cet ouvrage une perſonne qui vous étoit ſi chere, & qui étoit ſi digne de votre

eſtime & de votre amitié (1). C'eſt à ſa mémoire que je le conſacre, & je m'adreſſe à vous, pour jouir tout à la fois & du plaiſir de parler d'elle, & du chagrin de la regretter. Puiſſe ce monument perpétuer le ſouvenir de votre amitié mutuelle, & de l'honneur que j'aurai eu d'avoir part à l'eſtime de l'une & de l'autre.

Mais pourrois-je ne pas m'attendre à ce ſuccès, quand je ſonge combien ce Traité eſt à elle? Les vues les plus exactes & les plus fines qu'il renferme, ſont dûes à la juſteſſe de ſon eſprit & à la vivacité de ſon imagination; qualités qu'elle réuniſſoit dans un point, où elles paroiſſent preſque incompatibles. Elle ſentit la néceſſité de conſidérer ſéparément nos ſens, de diſtinguer avec préciſion les idées que nous devons à chacun d'eux, & d'obſerver avec quels progrès ils s'inſtruiſent, &

(1) C'eſt elle qui m'a conſeillé l'Epigraphe; *ut potero explicabo*, &c.

comment ils ſe prêtent des ſecours mutuels.

Pour remplir cet objet, nous imaginâmes une Statue organiſée intérieurement comme nous, & animée d'un eſprit privé de toute eſpéce d'idées. Nous ſuppoſâmes encore que l'extérieur tout de marbre ne lui permettoit l'uſage d'aucun de ſes ſens, & nous nous réſervâmes la liberté de les ouvrir à notre choix aux différentes impreſſions dont ils ſont ſuſceptibles.

Nous crûmes devoir commencer par l'odorat, parce que c'eſt de tous les ſens celui qui paroît contribuer le moins aux connoiſſances de l'eſprit humain. Les autres furent enſuite l'objet de nos recherches, & après les avoir conſidérés ſéparément & enſemble, nous vîmes la Statue devenir un animal capable de veiller à ſa conſervation.

Le principe qui détermine le développement de ſes facultés, eſt ſimple ; les ſenſations mêmes le renferment ; car toutes

étant néceſſairement agréables ou déſagréables, la Statue eſt intéreſſée à jouir des unes & à ſe dérober aux autres. Or, on ſe convaincra que cet intérêt ſuffit pour donner lieu aux opérations de l'entendement & de la volonté. Le jugement, la réflexion, les deſirs, les paſſions, &c. ne ſont que la ſenſation même qui ſe transforme différemment (1). C'eſt pourquoi il nous a paru inutile de ſuppoſer que l'ame

(1) Mais, dira-t'on, les bêtes ont des ſenſations, & cependant leur ame n'eſt pas capable des mêmes facultés que celle de l'homme. Cela eſt vrai, & la lecture de cet ouvrage en rendra la raiſon ſenſible. L'organe du tact eſt en elle moins parfait; & par conſéquent, il ne ſauroit être pour elles la cauſe occaſionnelle de toutes les opérations qui ſe remarquent en nous. Je dis *la cauſe occaſionnelle*, parce que les ſenſations ſont les modifications propres de l'ame, & que les organes n'en peuvent être que l'occaſion. De-là le Philoſophe doit conclure, conformément à ce que la foi enſeigne, que l'ame des bêtes eſt d'un ordre eſſentiellement différent de celle de l'homme. Car ſeroit-il de la ſageſſe de Dieu qu'un eſprit

tient immédiatement de la nature toutes les facultés dont elle eſt douée. La nature nous donne des organes, pour nous avertir par le plaiſir de ce que nous avons à rechercher, & par la douleur de ce que nous avons à fuir. Mais elle s'arrête là; & elle laiſſe à l'expérience le ſoin de nous faire contracter des habitudes, & d'achever l'ouvrage qu'elle a commencé.

Cet objet eſt neuf, & il montre toute la ſimplicité des voies de l'Auteur de la nature. Peut-on ne pas admirer, qu'il n'ait fallu que rendre l'homme ſenſible au plaiſir & à la douleur, pour faire naître en lui des idées, des deſirs, des habitudes & des talens de toute eſpece?

Il y a ſans doute bien des difficultés à ſurmonter, pour développer tout ce ſyſtême; & j'ai ſouvent éprouvé combien

---

capable de s'élever à des connoiſſances de toute eſpéce, de découvrir ſes devoirs, de mériter & de démériter, fût aſſujetti à un corps qui n'occaſionneroit en lui que les facultés néceſſaires à la conſervation de l'animal?

une pareille entrepriſe étoit au-deſſus de mes forces. Mademoiſelle FERRAND m'a éclairé ſur les principes, ſur le plan & ſur les moindres détails ; & j'en dois être d'autant plus reconnoiſſant, que ſon projet n'étoit ni de m'inſtruire, ni de faire un Livre. Elle ne s'apperçevoit pas qu'elle devenoit Auteur, & elle n'avoit d'autre deſſein que de s'entretenir avec moi des choſes auxquelles je prenois quelque intérêt. Auſſi ne ſe prévenoit-elle jamais pour ſes ſentimens ; & ſi je les ai presque toujours préférés à ceux que j'avois d'abord, j'ai eu le plaiſir de ne me rendre qu'à la lumiere. Je l'eſtimois trop, pour les adopter par tout autre motif ; & elle-même, elle en eût été offenſée. Cependant il m'arrivoit ſi ſouvent de reconnoître la ſupériorité de ſes vues, que mon aveu ne pouvoit éviter d'être ſoupçonné de trop de complaiſance. Elle m'en faiſoit quelquefois des reproches ; elle craignoit, diſoit-elle, de gâter mon ouvrage ; & examinant avec ſcrupule les opinions que j'aban-

donnois, elle eût voulu ſe convaincre, que ſes critiques n'étoient pas fondées.

Si elle avoit pris elle-même la plume, cet ouvrage prouveroit mieux quels étoient ſes talens. Mais elle avoit une délicateſſe, qui ne lui permettoit ſeulement pas d'y penſer. Contraint d'y applaudir, quand je conſidérois les motifs qui en étoient le principe; je l'en blâmois auſſi parce que je voyois dans ſes conſeils ce qu'elle auroit pu faire elle-même. Ce Traité n'eſt donc malheureuſement que le réſultat des converſations que j'ai eues avec elle, & je crains bien de n'avoir pas toujours ſu préſenter ſes penſées dans leur vrai jour. Il eſt fâcheux qu'elle n'ait pas pu m'éclairer juſqu'au moment de l'impreſſion; je regrette ſur-tout qu'il y ait deux ou trois queſtions, ſur leſquelles nous n'ayions pas été entiérement d'accord.

La juſtice que je rends à Mademoiſelle Ferrand, je n'oſerois la lui rendre, ſi elle vivoit encore. Uniquement jalouſe de la gloire de ſes amis, & regardant

comme à eux tout ce qui pouvoit en elle y contribuer; elle n'auroit point reconnu la part qu'elle a à cet ouvrage, elle m'auroit défendu d'en faire l'aveu, & je lui aurois obéi. Mais aujourd'hui dois-je me refuſer au plaiſir de lui rendre cette juſtice? C'eſt tout ce qui me reſte dans la perte que j'ai faite d'un conſeil ſage, d'un critique éclairé, d'un ami ſûr.

Vous le partagerez avec moi, ce plaiſir, Madame, vous qui la regretterez toute votre vie; & c'eſt auſſi avec vous que j'aime à parler d'elle. Toutes deux également eſtimables, vous aviez ce diſcernement qui démêle tout le prix d'un objet aimable, & ſans lequel on ne ſait point aimer. Vous connoiſſiez la raiſon, la vérité & le courage qui vous formoient l'une pour l'autre. Ces qualités ſerroient les nœuds de votre amitié, & vous trouviez toujours dans votre commerce cet enjouement, qui eſt le caractere des ames vertueuſes & ſenſibles.

Ce bonheur devoit donc finir; & dans

ces momens qui devoient en être le terme, il falloit qu'il ne reſtât d'autre conſolation à votre amie, que de n'avoir point à vous ſurvivre. Je l'ai vue ſe croire en cela fort heureuſe. C'étoit aſſez pour elle de vivre dans votre mémoire. Elle aimoit à s'occuper de cette idée ; mais elle eût voulu en écarter l'image de votre douleur. Entretenez-vous quelquefois de moi avec Madame de Vaſſé, me diſoit-elle, & que ce ſoit avec une ſorte de plaiſir. Elle ſavoit qu'en effet la douleur n'eſt pas la ſeule marque des regrets ; & qu'en pareil cas, plus on trouve de plaiſir à penſer à un ami, plus on ſent vivement la perte qu'on a faite.

Que je ſuis flatté, Madame, qu'elle m'ait jugé digne de partager avec vous cette douleur & ce plaiſir ! Que je le ſuis de l'honneur que vous me faites de porter le même jugement ! Pouviez-vous l'une & l'autre me donner une plus grande preuve de votre eſtime & de votre amitié ?

TRAITÉ DES SENSATIONS.

PREMIERE PARTIE.

DES SENS

Qui, par eux-mêmes ne jugent pas des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des premieres connoissances d'un homme borné au sens de l'odorat.

§. 1. * LES connoissances de notre Statue, bornée au sens de l'odorat, ne peuvent s'étendre qu'à des odeurs. Elle ne peut pas plus avoir les idées d'étendue, de figure, ni de rien qui soit hors d'elle, ou hors

* La Statue bornée à l'odorat, ne peut connoître que des odeurs.

de ſes Senſations, que celles de couleur, de ſon, de ſaveur.

§. 2. * Si nous lui préſentons une roſe, elle ſera par rapport à nous, une Statue qui ſent une roſe; mais par rapport à elle, elle ne ſera que l'odeur même de cette fleur.

Elle ſera donc odeur de roſe, d'œillet, de jaſmin, de violette, ſuivant les objets qui agiront ſur ſon organe. En un mot, les odeurs ne ſont à ſon égard que ſes propres modifications ou manieres d'être; & elle ne ſauroit ſe croire autre choſe, puiſque ce ſont les ſeules Senſations dont elle eſt ſuſceptible.

§. 3. ** Que les Philoſophes à qui il paroît ſi évident que tout eſt matériel, ſe mettent pour un moment à ſa place; & qu'ils imaginent comment ils pourroient ſoupçonner qu'il exiſte quelque choſe,

---

* Elle n'eſt par rapport à elle que les odeurs qu'elle ſent.

** Elle n'a aucune idée de la matiere.

qui reſſemble à ce que nous appelons *matiere.*

§. 4.* On peut donc déjà ſe convaincre qu'il ſuffiroit d'augmenter ou de diminuer le nombre des ſens, pour nous faire porter des jugemens tout différens de ceux, qui nous ſont aujourd'hui ſi naturels, & notre Statue bornée à l'odorat, peut nous donner une idée de la claſſe des êtres, dont les connoiſſances ſont le moins étendues.

CHAPITRE II.

Des opérations de l'entendement dans un homme borné au ſens de l'odorat, & comment les différens degrés de plaiſir & de peine ſont le principe de ces opérations.

§. 1.** A la premiere odeur, la capacité de ſentir de notre Statue eſt toute entiere

---

* On ne peut pas être plus borné dans ſes connoiſſances.

** La Statue eſt capable d'attention.

à l'impreſſion qui ſe fait ſur ſon organe. Voilà ce que j'appelle attention.

§. 2. * Dès cet inſtant elle commence à jouir ou à ſouffrir : car ſi la capacité de ſentir eſt toute entiere à une odeur agréable, c'eſt jouiſſance; & ſi elle eſt toute entiere à une odeur déſagréable, c'eſt ſouffrance.

§. 3. ** Mais notre Statue n'a encore aucune idée des différens changemens, qu'elle pourra eſſuyer. Elle eſt donc bien, ſans ſouhaiter d'être mieux; ou mal, ſans ſouhaiter d'être bien. La ſouffrance ne peut pas plus lui faire deſirer un bien qu'elle ne connoît pas, que la jouiſſance lui faire craindre un mal qu'elle ne connoît pas davantage. Par conſéquent, quelque déſagréable que ſoit la premiere Senſation, le fût-elle au point de bleſſer l'organe & d'être une douleur violente, elle ne ſauroit donner lieu au deſir.

Si la ſouffrance eſt en nous toujours

---

* De jouiſſance & de ſouffrance.

** Mais ſans pouvoir former des deſirs.

accompagnée du desir de ne pas souffrir, il ne peut pas en être de même de cette Statue. La douleur est avant le desir d'un état différent, & elle n'occasionne en nous ce desir, que parce que cet état nous est déjà connu. L'habitude que nous avons contractée de la regarder comme une chose, sans laquelle nous avons été, & sans laquelle nous pouvons être encore, fait que nous ne pouvons plus souffrir, qu'aussi-tôt nous ne desirions de ne pas souffrir, & ce desir est inséparable d'un état douloureux.

Mais la Statue qui, au premier instant, ne se sent que par la douleur même qu'elle éprouve, ignore si elle peut cesser d'être, pour devenir autre chose, ou pour n'être point du tout. Elle n'a encore aucune idée de changement, de succession, ni de durée. Elle existe donc sans pouvoir former des desirs.

§. 4. * Lorsqu'elle aura remarqué qu'elle

---

* Plaisir & douleur, principes de ses opérations.

peut ceſſer d'être ce qu'elle eſt, pour redevenir ce qu'elle a été; nous verrons ſes deſirs naître d'un état de douleur, qu'elle comparera à un état de plaiſir, que la mémoire lui rappellera. C'eſt par cet artifice que le plaiſir & la douleur ſont l'unique principe, qui déterminant toutes les opérations de ſon ame, doit l'élever par degrés à toutes les connoiſſances, dont elle eſt capable; & pour démêler les progrès qu'elle pourra faire, il ſuffira d'obſerver les plaiſirs qu'elle aura à deſirer, les peines qu'elle aura à craindre, & l'influence des uns & des autres ſuivant les circonſtances.

§. 5. * S'il ne lui reſtoit aucun ſouvenir de ſes modifications, à chaque fois elle croiroit ſentir pour la premiere: des années entieres viendroient ſe perdre dans chaque moment préſent. Bornant donc toujours ſon attention à une ſeule maniere d'être, jamais elle n'en compareroit deux en-

* Combien elle ſeroit bornée, ſi elle étoit ſans mémoire.

ſemble, jamais elle ne jugeroit de leurs rapports : elle jouiroit ou ſouffriroit, ſans avoir encore ni deſir ni crainte.

§. 6. * Mais l'odeur qu'elle ſent, ne lui échappe pas entiérement, auſſi-tôt que le corps odoriférant ceſſe d'agir ſur ſon organe. L'attention qu'elle lui a donnée, la retient encore; & il en reſte une impreſſion plus ou moins forte, ſuivant que l'attention a été elle-même plus ou moins vive. Voilà la mémoire.

§. 7. ** Lorſque notre Statue eſt une nouvelle odeur, elle a donc encore préſente celle qu'elle a été le moment précédent. Sa capacité de ſentir ſe partage entre la mémoire & l'odorat; & la premiere de ces facultés eſt attentive à la Senſation paſſée, tandis que la ſeconde eſt attentive à la Senſation préſente.

---

* Naiſſance de la mémoire.

** Partage de la capacité de ſentir entre l'odorat & la mémoire.

§. 8. * Il y a donc en elle deux manieres de ſentir qui ne different, que parce que l'une ſe rapporte à une Senſation actuelle, & l'autre à une Senſation qui n'eſt plus ; mais dont l'impreſſion dure encore. Ignorant qu'il y a des objets qui agiſſent ſur elle, ignorant même qu'elle a un organe ; elle ne diſtingue ordinairement le ſouvenir d'une Senſation d'avec une Senſation actuelle, que comme ſentir foiblement ce qu'elle a été, & ſentir vivement ce qu'elle eſt.

§. 9. ** Je dis *ordinairement*, parce que le ſouvenir ne ſera pas toujours un ſentiment foible, ni la Senſation un ſentiment vif. Car toutes les fois que la mémoire lui retracera ſes manieres d'être avec beaucoup de force, & que l'organe au con-

---

* La mémoire n'eſt donc qu'une maniere de ſentir.

** Le ſentiment peut en être plus vif que celui de la Senſation.

traire ne recevra que de légères impreſſions ; alors le ſentiment d'une Senſation actuelle ſera bien moins vif, que le ſouvenir d'une Senſation qui n'eſt plus.

§. 10. * Ainſi donc qu'une odeur eſt préſente à l'odorat par l'impreſſion d'un corps odoriférant ſur l'organe même, une autre odeur eſt préſente à la mémoire, parce que l'impreſſion d'un autre corps odoriférant ſubſiſte dans le cerveau, où l'organe l'a tranſmiſe. En paſſant de la ſorte par deux manieres d'être, la Statue ſent qu'elle n'eſt plus ce qu'elle a été : la connoiſſance de ce changement lui fait rapporter la premiere à un moment différent de celui où elle éprouve la ſeconde : & c'eſt là ce qui lui fait mettre de la différence entre exiſter d'une maniere & ſe ſouvenir d'avoir exiſté d'une autre.

§. 11. ** Elle eſt active par rapport à l'une de ſes manieres de ſentir, & paſſive

---

* La Statue diſtingue en elle une ſucceſſion.

** Comment elle eſt active & paſſive.

par rapport à l'autre. Elle eſt active, lorſqu'elle ſe ſouvient d'une Senſation, parce qu'elle a en elle la cauſe qui la lui rappelle, c'eſt-à-dire, la mémoire. Elle eſt paſſive au moment qu'elle éprouve une Senſation, parce que la cauſe qui la produit eſt hors d'elle, c'eſt-à-dire, dans les corps odoriférans qui agiſſent ſur ſon organe (1).

§. 12. * Mais ne pouvant ſe douter de l'action des objets extérieurs ſur elle, elle

---

(1) Il y a en nous un principe de nos actions, que nous ſentons; mais que nous ne pouvons définir : on l'appelle *force*. Nous ſommes également actifs par rapport à tout ce que cette force produit en nous, ou au dehors. Nous le ſommes, par exemple, lorſque nous réfléchiſſons, ou lorſque nous faiſons mouvoir un corps. Par analogie ſuppoſons dans tous les objets qui produiſent quelque changement, une force que nous connoiſſons encore moins, & nous ſommes paſſifs par rapport aux impreſſions qu'ils font ſur nous. Ainſi un être eſt actif ou paſſif, ſuivant que la cauſe de l'effet produit eſt en lui ou hors de lui.

* Elle ne peut pas faire la différence de ſes deux états.

ne ſauroit faire la différence d'une cauſe qui eſt en elle, d'avec une cauſe qui eſt au dehors. Toutes ſes modifications ſont à ſon égard, comme ſi elle ne les devoit qu'à elle-même; & ſoit qu'elle éprouve une Senſation, ou qu'elle ne faſſe que ſe la rappeler; elle n'apperçoit jamais autre choſe, ſinon qu'elle eſt ou qu'elle a été de telle maniere. Elle ne ſauroit, par conſéquent, remarquer aucune différence entre l'état où elle eſt active, & celui où elle eſt toute paſſive.

§. 13. * Cependant plus la mémoire aura occaſion de s'exercer, plus elle agira avec facilité. C'eſt par là que la Statue ſe fera une habitude de ſe rappeler ſans effort les changemens par où elle a paſſé, & de partager ſon attention entre ce qu'elle eſt & ce qu'elle a été. Car une habitude n'eſt que la facilité de répéter ce qu'on a fait, & cette facilité s'acquiert par la réitération des actes (1).

---

* La mémoire devient en elle une habitude.

(1) Je ne parle ici dans tout cet ouvrage, que

§. 14. * Si après avoir ſenti à pluſieurs repriſes une roſe & un œillet, elle ſent encore une fois une roſe ; l'attention paſſive qui ſe fait par l'odorat, ſera toute à l'odeur préſente de roſe, & l'attention active, qui ſe fait par la mémoire, ſera partagée entre le ſouvenir qui reſte des odeurs de roſe & d'œillet. Or, les manieres d'être ne peuvent ſe partager la capacité de ſentir, qu'elles ne ſe comparent : car comparer n'eſt autre choſe que donner en même-temps ſon attention à deux idées.

§. 15. ** Dès qu'il y a comparaiſon, il y a jugement. Notre Statue ne peut être en même-temps attentive à l'odeur de roſe & à celle d'œillet, ſans appercevoir que l'une n'eſt pas l'autre ; & elle ne peut l'être à l'odeur d'une roſe qu'elle ſent, & à celle d'une roſe qu'elle a ſentie, ſans

---

des habitudes qui s'acquerent naturellement ; tout eſt ſoumis à d'autres loix dans l'ordre ſurnaturel.

* Elle compare.

** Juge.

appercevoir qu'elles ſont une même modification. Un jugement n'eſt donc que la perception d'un rapport entre deux idées, que l'on compare.

§. 16. * A meſure que les comparaiſons & les jugemens ſe répetent, notre Statue les fait avec plus de facilité. Elle contracte donc l'habitude de comparer & de juger. Il ſuffira, par conſéquent, de lui faire ſentir d'autres odeurs, pour lui faire faire de nouvelles comparaiſons, porter de nouveaux jugemens, & contracter de nouvelles habitudes.

§. 17. ** Elle n'eſt point ſurpriſe à la premiere Senſation qu'elle éprouve : car elle n'eſt encore accoutumée à aucune ſorte de jugement.

Elle ne l'eſt pas non plus, lorſque ſentant ſucceſſivement pluſieurs odeurs, elle ne les apperçoit chacune qu'un inſtant. Alors elle ne tient à aucun des jugemens

* Ces opérations tournent en habitude.

** Elle devient capable d'étonnement.

qu'elle porte ; & plus elle change, plus elle doit ſe ſentir naturellement portée à changer.

Elle ne le ſera pas davantage, ſi par des nuances inſenſibles nous la conduiſons de l'habitude de ſe croire une odeur à juger qu'elle en eſt une autre : car elle change ſans pouvoir le remarquer.

Mais elle ne pourra manquer de l'être, ſi elle paſſe tout à coup d'un état auquel elle étoit accoutumée, à un état tout différent, dont elle n'avoit point encore d'idée.

§. 18. * Cet étonnement lui fait mieux ſentir la différence de ſes manieres d'être. Plus le paſſage des unes aux autres eſt bruſque, plus ſon étonnement eſt grand, & plus auſſi elle eſt frappée du contraſte des plaiſirs & des peines qui les accompagnent. Son attention déterminée par des plaiſirs & par des peines qui ſe font mieux

* Cet étonnement donne plus d'activité aux opétions de l'ame.

ſentir,

ſentir, s'applique avec plus de vivacité à toutes les Senſations qui ſe ſuccedent. Elle les compare donc avec plus de ſoin: elle juge donc mieux de leurs rapports. L'étonnement augmente, par conſéquent, l'activité des opérations de ſon ame. Mais puiſqu'il ne l'augmente, qu'en faiſant remarquer une oppoſition plus ſenſible entre les ſentimens agréables & les ſentimens déſagréables, c'eſt toujours le plaiſir & la douleur qui ſont le premier mobile de ſes facultés.

§. 19. * Si les odeurs attirent chacune également ſon attention, elle ſe conſerveront dans ſa mémoire, ſuivant l'ordre où elles ſe ſeront ſuccédées, & elles s'y lieront par ce moyen.

Si la ſucceſſion en renferme un grand nombre, l'impreſſion des dernieres, comme la plus nouvelle, ſera la plus forte; celle des premieres s'affoiblira par des de-

* Idées qui ſe conſervent dans la mémoire.

grés inſenſibles, s'éteindra tout-à-fait, & elles ſeront comme non avenues.

Mais s'il y en a qui n'ont eu que peu de part à l'attention, elles ne laiſſeront aucune impreſſion après elle, & elles ſeront auſſi-tôt oubliées qu'apperçues.

Enfin, celles qui l'auront frappée davantage, ſe retraceront avec plus de vivacité; & l'occuperont ſi fort, qu'elles ſeront capables de lui faire oublier les autres.

§. 20. * La mémoire eſt donc une ſuite d'idées, qui forment une eſpece de chaîne. C'eſt cette liaiſon qui fournit les moyens de paſſer d'une idée à une autre, & de ſe rappeler les plus éloignées. On ne ſe ſouvient, par conſéquent, d'une idée qu'on a eue, il y a quelque tems, que parce qu'on ſe retrace avec plus ou moins de rapidité les idées intermédiaires.

§. 21. ** A la ſeconde Senſation, la

---

* Liaiſon de ces idées.

** Le plaiſir conduit la mémoire.

mémoire de notre Statue n'a pas de choix à faire : elle ne peut rappeler que la premiere. Elle agira seulement avec plus de force, suivant qu'elle y sera déterminée par la vivacité du plaisir & de la peine.

Mais lorsqu'il y a eu une suite de modifications, la Statue conservant le souvenir d'un grand nombre, sera portée à se retracer préférablement celles qui peuvent davantage contribuer à son bonheur ; elle passera rapidement sur les autres, ou ne s'y arrêtera que malgré elle.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut connoître les différens degrés de plaisir & de peine, dont on peut être susceptible, & les comparaisons qu'on en peut faire.

§. 22. * Les plaisirs & les peines sont de deux especes. Les uns appartiennent plus particuliérement au corps ; ils sont sensibles : les autres sont dans la mémoire & dans toutes les facultés de l'ame ; ils

---

* Deux especes de plaisirs & de peines.

ſont intellectuels ou ſpirituels. Mais c'eſt une différence que la Statue eſt incapable de remarquer.

Cette ignorance la garantira d'une erreur, que nous avons de la peine à éviter : car ces ſentimens ne différent pas autant, que nous l'imaginons. Dans le vrai, ils ſont tous intellectuels ou ſpirituels, parce qu'il n'y a proprement que l'ame qui ſente. Si l'on veut, ils ſont auſſi tous en un ſens ſenſibles ou corporels, parce que le corps en eſt la ſeule cauſe occaſionnelle. Ce n'eſt que ſuivant leur rapport aux facultés du corps ou à celles de l'ame, que nous les diſtinguons en deux eſpeces.

§. 23. * Le plaiſir peut diminuer ou augmenter par degrés ; en diminuant, il tend à s'éteindre, & il s'évanouit avec la Senſation. En augmentant au contraire, il peut conduire juſqu'à la douleur, parce que l'impreſſion devient trop forte pour l'organe. Ainſi il y a deux termes dans le plaiſir.

* Différens degrés dans l'un & dans l'autre.

Le plus foible eſt où la Senſation commence avec le moins de force ; c'eſt le premier pas du néant au ſentiment : le plus fort eſt où la Senſation ne peut augmenter, ſans ceſſer d'être agréable ; c'eſt l'état le plus voiſin de la douleur.

L'impreſſion d'un plaiſir foible paroît ſe concentrer dans l'organe, qui le tranſmet à l'âme. Mais s'il eſt à un certain degré de vivacité, il eſt accompagné d'une émotion qui ſe répand dans tout le corps. Cette émotion eſt un fait que notre expérience ne permet pas de révoquer en doute.

La douleur peut également augmenter ou diminuer : en augmentant, elle tend à la deſtruction totale de l'animal. Mais en diminuant, elle ne tend pas, comme le plaiſir, à la privation de tout ſentiment ; le moment, qui la termine, eſt au contraire toujours agréable.

§. 24. * Parmi ces différens degrés, il n'eſt pas poſſible de trouver un état in-

* Il n'y a d'état indifférent que par comparaiſon.

différent : à la premiere Senſation, quelque foible qu'elle ſoit, la Statue eſt néceſſairement bien ou mal. Mais lorſqu'elle aura reſſenti ſucceſſivement les plus vives douleurs & les plus grands plaiſirs, elle jugera indifférentes, ou ceſſera de regarder comme agréables ou déſagréables, les Senſations plus foibles, qu'elle aura comparées avec les plus fortes.

Nous pouvons donc ſuppoſer qu'il y a pour elle des manieres d'être agréables & déſagréables dans différens degrés, & des manieres d'être, qu'elle regarde comme indifférentes.

§. 25. * Toutes les fois qu'elle eſt mal ou moins bien, elle ſe rappelle ſes Senſations paſſées, elle les compare avec ce qu'elle eſt, & elle ſent qu'il lui eſt important de redevenir ce qu'elle a été. De-là naît le beſoin ou la connoiſſance qu'elle a d'un bien, dont elle juge que la jouiſſance lui eſt néceſſaire.

---

* Origine du beſoin.

Elle ne ſe connoît donc des beſoins, que parce qu'elle compare la peine qu'elle ſouffre avec les plaiſirs dont elle a joui. Enlevez-lui le ſouvenir de ces plaiſirs, elle ſera mal, ſans ſoupçonner qu'elle ait aucun beſoin : car pour ſentir le beſoin d'une choſe, il faut en avoir quelque connoiſſance. Or, dans la ſuppoſition que nous venons de faire, elle ne connoît d'autre état que celui où elle ſe trouve. Mais lorſqu'elle s'en rappelle un plus heureux, ſa ſituation préſente lui en fait auſſi-tôt ſentir le beſoin. C'eſt ainſi que le plaiſir & la douleur détermineront toujours l'action de ſes facultés.

§. *26.* * Son beſoin peut être occaſionné par une véritable douleur, par une Senſation déſagréable, par une Senſation moins agréable que quelques-unes de celles qui ont précédé; enfin par un état languiſſant, où elle eſt réduite à une de ſes manieres d'être,

---

* Comment il détermine les opérations de l'ame.

qu'elle s'eſt accoutumée à trouver indifférentes.

Si ſon beſoin eſt cauſé par une odeur, qui lui faſſe une douleur vive; il entraîne à lui preſque toute la capacité de ſentir; & il ne laiſſe de force à la mémoire que pour rappeler à la Statue, qu'elle n'a pas toujours été auſſi mal. Alors elle eſt incapable de comparer les différentes manieres d'être, par où elle a paſſé, elle eſt incapable de juger qu'elle eſt la plus agréable. Tout ce qui l'intéreſſe, c'eſt de ſortir de cet état, pour jouir d'un autre, quel qu'il ſoit; & ſi elle connoiſſoit un moyen qui pût la dérober à ſa ſouffrance, elle appliqueroit toutes ſes facultés à le mettre en uſage. C'eſt ainſi que dans les grandes maladies, nous ceſſons de deſirer les plaiſirs que nous recherchions avec ardeur, & nous ne ſongeons plus qu'à recouvrer la ſanté.

Si c'eſt une Senſation moins agréable qui produiſe le beſoin, il faut diſtinguer deux cas : ou les plaiſirs auxquels la Statue

la compare ont été vifs, & accompagnés des plus grandes émotions; ou ils ont été moins vifs, & ne l'ont presque pas émue.

Dans le premier cas, le bonheur passé se réveille avec d'autant plus de force, qu'il différe davantage de la Sensation actuelle. L'émotion qui l'a accompagné, se reproduir en partie, & déterminant vers lui presque toute la capacité de sentir, elle ne permet pas de remarquer les sentimens agréables qui l'ont suivi ou précédé. La Statue n'étant donc point distraite, compare mieux ce bonheur avec l'état où elle juge mieux combien il en est différent; & s'appliquant à se le peindre de la maniere la plus vive, sa privation cause un besoin plus grand, & sa possession devient un bien plus nécessaire.

Dans le second cas, au contraire, il se retrace avec moins de vivacité : d'autres plaisirs partagent l'attention : l'avantage qu'il offre, est moins senti : il ne reproduit point, ou que peu d'émotion. La Statue n'est donc pas autant intéressée à son retour,

& elle n'y applique pas autant ſes facultés.

Enfin, ſi le beſoin a pour cauſe une de ces Senſations, qu'elle s'eſt accoutumée à juger indifférentes : elle vit d'abord ſans reſſentir ni peine ni plaiſir. Mais cet état comparé aux ſituations heureuſes où elle s'eſt trouvée, lui devient bientôt déſagréable, & la peine qu'elle ſouffre, eſt ce que nous appellons *ennui.* Cependant l'ennui dure, il augmente, il eſt inſupportable, & il détermine avec force toutes les facultés vers le bonheur dont elle ſent la perte.

Cet ennui peut être auſſi accablant que la douleur : auquel cas, elle n'a d'autre intérêt que de s'y ſouſtraire ; & elle ſe porte ſans choix à toutes les manieres d'être, qui ſont propres à le diſſiper. Mais ſi nous diminuons le poids de l'ennui, ſon état ſera moins malheureux, il lui importera moins d'en ſortir, elle pourra porter ſon attention à tous ſes ſentimens agréables, dont elle conſerve quelque ſou-

venir ; & c'eſt le plaiſir, dont elle ſe retracera l'idée la plus vive, qui entraînera à lui toutes les facultés.

§. 27. * Il y a donc deux principes, qui déterminent le degré d'action de ſes facultés : d'un côté, c'eſt la vivacité d'un bien qu'elle n'a plus ; de l'autre, c'eſt le peu de plaiſir de la Senſation actuelle, ou la peine qui l'accompagne.

Lorſque ces deux principes ſe réuniſſent, elle fait plus d'effort pour ſe rappeler ce qu'elle a ceſſé d'être ; & elle en ſent moins ce qu'elle eſt. Car ſa capacité de ſentir ayant néceſſairement des bornes, la mémoire n'en peut attirer une partie, qu'il n'en reſte moins à l'odorat. Si même l'action de cette faculté eſt aſſez forte, pour s'emparer de toute la capacité de ſentir ; la Statue ne remarquera plus l'impreſſion, qui ſe fait ſur ſon organe, & elle ſe repréſentera ſi vivement ce qu'elle a été, qu'il lui ſemblera qu'elle l'eſt encore (1).

* Activité qu'il donne à la mémoire.

(1) Notre expérience en eſt la preuve : car

§. 28. * Mais ſi ſon état préſent eſt le plus heureux qu'elle connoiſſe, alors le plaiſir l'intéreſſe à en jouir par préférence. Il n'y a plus de cauſe qui puiſſe déterminer la mémoire à agir avec aſſez de vivacité, pour uſurper ſur l'odorat juſqu'à en éteindre le ſentiment. Le plaiſir au contraire fixe au moins la plus grande partie de l'attention ou de la capacité de ſentir à la Senſation actuelle; & ſi la Statue ſe rappele encore ce qu'elle a été, c'eſt que la comparaiſon qu'elle en fait avec ce qu'elle eſt, lui fait mieux goûter ſon bonheur.

§. 29. ** Voilà donc deux effets de la mémoire : l'un eſt une Senſation qui ſe

---

il n'y a peut-être perſonne qui ne ſe ſoit quelquefois rappelé des plaiſirs dont il a joui, avec la même vivacité que s'il en jouiſſoit encore; ou du moins avec aſſez de vivacité pour ne donner aucune attention à l'état quelquefois affligeant, où il ſe trouve.

* Cette activité ceſſe avec le beſoin.

** Différence de la mémoire & de l'imagination.

retrace aussi vivement, que si elle se faisoit sur l'organe même; l'autre est une Sensation, dont il ne reste qu'un souvenir léger.

Ainsi il y a dans l'action de cette faculté deux degrés, que nous pouvons fixer : le plus foible est celui, où elle fait à peine jouir du passé; le plus vif est celui, où elle en fait jouir comme s'il étoit présent.

Or, elle conserve le nom de *mémoire*, lorsqu'elle ne rappele les choses, que comme passées; & elle prend le nom d'*imagination*, lorsqu'elle les retrace avec tant de force, quelles paroissent présentes. L'imagination a donc lieu dans notre Statue, aussi bien que la mémoire; & ces deux facultés ne différent que du plus au moins. La mémoire est le commencement d'une imagination qui n'a encore que peu de force; l'imagination est la mémoire même, parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible.

Comme nous avons distingué deux at-

tentions, qui ſe font dans la Statue, l'une par l'odorat, l'autre par la mémoire ; nous en pouvons actuellement remarquer une troiſieme, qu'elle donne par l'imagination, & dont le caractere eſt d'arrêter les impreſſions des ſens, pour y ſubſtituer un ſentiment indépendant de l'action des objets extérieurs (1).

§. 30. * Cependant lorſque la Statue

---

(1) Mille faits prouvent le pouvoir de l'imagination ſur les ſens. Un homme fort occupé d'une penſée ne voit point les objets qui ſont ſous ſes yeux, il n'entend pas le bruit qui frappe ſes oreilles. Tout le monde ſait ce qu'on raconte d'Archiméde. Que l'imagination s'applique avec encore plus de force à un objet, on ſera piqué, brûlé, ſans en reſſentir de la douleur ; & l'ame paroîtra ſe dérober à toutes les impreſſions des ſens. Pour comprendre la poſſibilité de ces phénomenes, il ſuffit de conſidérer, que notre capacité de ſentir étant bornée, nous ſerons abſolument inſenſibles aux impreſſions des ſens, toutes les fois que notre imagination s'appliquera toute entiere à un objet.

* Cette différence échappe à la Statue.

imagine une Senſation qu'elle n'a plus, & qu'elle ſe la repréſente auſſi vivement, que ſi elle l'avoit encore; elle ne ſait pas qu'il y a en elle une cauſe qui produit le même effet, qu'un corps odoriférant, qui agiroit ſur ſon organe. Elle ne peut donc pas mettre, comme nous, de la différence entre imaginer & avoir une Senſation.

§. 31. * Mais on a lieu de préſumer que ſon imagination aura plus d'activité que la nôtre. Sa capacité de ſentir eſt toute entiere à une ſeule eſpece de Senſation, toute la force de ſes facultés s'applique uniquement à des odeurs, rien ne la peut diſtraire. Pour nous, nous ſommes partagés entre une multitude de Senſations & d'idées, dont nous ſommes ſans ceſſe aſſaillis; & ne conſervant à notre imagination qu'une partie de nos forces, nous imaginons foiblement. D'ailleurs nos ſens toujours en garde contre notre imagina-

---

* Son imagination plus active que la nôtre.

tion, nous avertiſſent ſans ceſſe de l'abſence des objets que nous voulons imaginer : au contraire tout laiſſe un libre cours à l'imagination de notre Statue. Elle ſe retrace donc ſans défiance une odeur dont elle a joui, & elle en jouit en effet, comme ſi ſon organe en étoit affecté. Enfin la facilité d'écarter de nous les objets qui nous offenſent, & de rechercher ceux dont la jouiſſance nous eſt chere, contribue encore à rendre notre imagination pareſſeuſe. Mais puiſque notre Statue ne peut ſe ſouſtraire à un ſentiment déſagréable, qu'en imaginant vivement une maniere d'être qui lui plaît; ſon imagination en eſt plus exercée, & elle doit produire des effets pour leſquels la nôtre eſt tout-à-fait impuiſſante (1).

---

(1) Quelque ſurprenans que ſoient ces effets de l'imagination, il ſuffit, pour n'en point douter, de réfléchir ſur ce qui nous arrive en ſonge. Alors nous voyons, nous entendons, nous touchons des corps, qui n'agiſſent point ſur nos ſens ;

§. 32. * Cependant il y a une circonſtance, où ſon action eſt abſolument ſuſpendue, & même encore celle de la mémoire. C'eſt lorſqu'une Senſation eſt aſſez vive pour remplir entiérement la capacité de ſentir. Alors la Statue eſt toute paſſive. Le plaiſir eſt pour elle une eſpece d'yvreſſe, où elle en jouit à peine; & la douleur un accablement, où elle ne ſouffre preſque pas.

§. 33. ** Mais que la Senſation perde quelques degrés de vivacité, auſſi-tôt les facultés de l'ame rentrent en action; & le beſoin redevient la cauſe qui les détermine.

§. 34. *** Les modifications qui doi-

& il y a tout lieu de croire que l'imagination n'a tant de force, que parce que nous ne ſommes point diſtraits par la multitude des idées & des Senſations, qui nous occupent dans la veille.

* Cas unique où elle peut être ſans action.

** Comment elle rentre en action.

*** Elle donne un nouvel ordre aux idées.

vent plaire davantage à la Statue, ne sont pas toujours les dernieres qu'elle a reçues. Elles peuvent se trouver au commencement ou au milieu de la chaîne de ses connoissances, comme à la fin. L'imagination est donc souvent obligée de passer rapidement par-dessus les idées intermédiaires. Elle raproche les plus éloignées, change l'ordre qu'elles avoient dans la mémoire, & en forme une chaîne toute nouvelle.

La liaison des idées ne suit donc pas le même ordre dans ces facultés. Plus celui qu'elle tient de l'imagination, deviendra familier, moins elle conservera celui que la mémoire lui a donné. Par-là, les idées se lient de mille manieres différentes ; & souvent la Statue se souviendra moins de l'ordre dans lequel elle a éprouvé ses Sensations, que de celui dans lequel elle les a imaginées.

§. 35. * Mais toutes ces chaînes ne se

---

* Les idées ne se lient différemment que parce qu'il s'en fait de nouvelles comparaisons.

forment que par les comparaiſons qui ont été faites de chaque anneau avec celui qui le précede, & avec celui qui le ſuit, & par les jugemens qui ont été portés de leurs rapports. Ce lien devient plus fort à proportion, que l'exercice des facultés fortifie les habitudes de ſe ſouvenir & d'imaginer; & c'eſt de-là qu'on tire l'avantage ſurprenant de reconnoître les Senſations qu'on a déjà eues.

§. 36. * En effet, ſi nous faiſons ſentir à notre Statue une odeur qui lui eſt familiere; voilà une maniere d'être qu'elle a comparée, dont elle a jugé, & qu'elle a liée à quelques-unes des parties de la chaîne que ſa mémoire eſt dans l'habitude de parcourir. C'eſt-pourquoi elle juge que l'état où elle ſe trouve, eſt le même que celui où elle s'eſt déjà trouvée. Mais une odeur qu'elle n'a point encore ſentie, n'eſt

* C'eſt à cette liaiſon que la Statue reconnoît les manieres d'être, qu'elle a eues.

pas dans le même cas; elle doit donc lui paroître toute nouvelle.

§. 37. * Il eſt inutile de remarquer, que, lorſqu'elle reconnoît une maniere d'être, c'eſt ſans être capable de s'en rendre raiſon. La cauſe d'un pareil phénomene eſt ſi difficile à démêler, qu'elle échappe à tous les hommes, qui ne ſavent pas obſerver & analyſer ce qui ſe paſſe en eux-mêmes.

§. 38. ** Mais lorſque la Statue eſt long-tems ſans penſer à une maniere d'être, que devient pendant tout cet intervale l'idée qu'elle en a acquiſe? D'où ſort cette idée, lorſqu'enſuite elle ſe retrace à la mémoire? S'eſt-elle conſervée dans l'ame ou dans le corps? Ni dans l'un ni dans l'autre.

Ce n'eſt pas dans l'ame, puiſqu'il ſuffit

* Elle ne ſauroit ſe rendre raiſon de ce phénomene.

** Comment les idées ſe conſervent & ſe renouvellent dans la mémoire.

d'un dérangement dans le cerveau, pour ôter le pouvoir de la rappeler.

Ce n'eſt pas dans le corps. Il n'y a que la cauſe phyſique qui pourroit s'y conſerver; & pour cela, il faudroit ſuppoſer que le cerveau reſtât abſolument dans l'état, où il a été mis par la Senſation que la Statue ſe rappele. Mais comment accorder cette ſuppoſition avec le mouvement continuel des eſprits? Comment l'accorder ſur-tout quand on conſidère la multitude d'idées dont la mémoire s'enrichit? On peut expliquer ce phénomene d'une maniere bien plus ſimple.

J'ai une Senſation, lorſqu'il ſe fait dans un de mes organes, un mouvement qui ſe tranſmet juſqu'au cerveau. Si le même mouvement commence au cerveau, & s'étend juſqu'à l'organe, je crois avoir une Senſation que je n'ai pas: c'eſt une illuſion. Mais ſi ce mouvement commence & ſe termine au cerveau, je me ſouviens de la Senſation que j'ai eue.

Quand une idée ſe retrace à la Statue,

ce n'eſt donc pas qu'elle ſe ſoit conſervée dans le corps ou dans l'ame : c'eſt que le mouvement, qui en eſt la cauſe phyſique & occaſionnelle, ſe reproduit dans le cerveau. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de hazarder des conjectures ſur le méchaniſme de la mémoire. Nous conſervons le ſouvenir de nos Senſations, nous nous les rappelons, après avoir été long-tems ſans y penſer : il ſuffit pour cela qu'elles ayent fait ſur nous une vive impreſſion, ou que nous les ayons éprouvées à pluſieurs repriſes. Ces faits m'autoriſent à ſuppoſer que notre Statue étant organiſée comme nous, eſt, comme nous, capable de mémoire.

§. 39. * Concluons qu'elle a contracté pluſieurs habitudes : une habitude de donner ſon attention, une autre de ſe reſſouvenir, une troiſieme de comparer, une quatrieme de juger, une cinquieme d'i-

---

* Enumération des habitudes contractées par la Statue.

maginer, & une derniere de reconnoître.

§. 40. * Les mêmes causes qui ont produit les habitudes, sont seules capables de les entretenir. Je veux dire que les habitudes se perdront, si elles ne sont pas renouvellées par des actes réitérés de tems à autre. Alors notre Statue ne se rappelera ni les comparaisons qu'elle a faites d'une maniere d'être, ni les jugemens qu'elle en a portés, & elle l'éprouvera pour la troisieme ou quatrieme fois, sans être capable de la reconnoître.

§. 41. ** Mais nous pouvons nous-mêmes contribuer à entretenir l'exercice de sa mémoire & de toutes ses facultés. Il suffit de l'intéresser par les différens degrés de plaisir ou de peine à conserver ses manieres d'être, ou à s'y soustraire. L'art avec lequel nous disposerons de ses Sensations, pourra donc donner occasion de fortifier & d'étendre de plus en plus ses

---

* Comment ses habitudes s'entretiendront.

** Se fortifieront.

habitudes. Il y a même lieu de conjecturer qu'elle démêlera dans une ſucceſſion d'odeurs des différences, qui nous échappent. Obligée d'appliquer toutes ſes facultés à une ſeule eſpece de Senſation, pourroit-elle ne pas apporter à cette étude plus de diſcernement que nous ?

§. 42. * Cependant les rapports que ſes jugemens peuvent découvrir, ſont en fort petit nombre. Elle connoît ſeulement qu'une maniere d'être, eſt la même que celle qu'elle a déjà eue, ou qu'elle en eſt différente ; que l'une eſt agréable, l'autre déſagréable, qu'elles le ſont plus ou moins.

Mais démêlera-t-elle pluſieurs odeurs, qui ſe font ſentir enſemble? C'eſt un diſcernement que nous n'acquérons nous-mêmes que par un grand exercice : encore eſt-il renfermé dans des bornes bien étroites : car il n'eſt perſonne qui puiſſe reconnoître à l'odorat tout ce qui compoſe un ſachet. Or, tout mêlange d'odeurs

---

* Quelles ſont les bornes de ſon diſcernement.

me paroît devoir être un ſachet pour notre Statue.

C'eſt la connoiſſance des corps odoriférans, comme nous verrons ailleurs, qui nous a appris à reconnoître deux odeurs dans une troiſieme. Après avoir ſenti tour-à-tour une roſe & une jonquille, nous les avons ſenties enſemble; & par-là nous avons appris que la Senſation que ces fleurs réunies font ſur nous, eſt compoſée de deux autres. Qu'on multiplie les odeurs, nous ne diſtinguerons que celles qui dominent; & même nous n'en ferons pas le diſcernement, ſi le mêlange eſt fait avec aſſez d'art, pour qu'aucune ne prévale. En pareille cas elles paroiſſent ſe confondre à-peu-près, comme des couleurs broyées enſemble; elles ſe réuniſſent, & ſe mêlent ſi bien, qu'aucune d'elles ne reſte ce qu'elle étoit; & de pluſieurs il n'en réſulte qu'une ſeule.

Si notre Statue ſent deux odeurs au premier moment de ſon exiſtence, elle ne jugera donc pas qu'elle eſt tout-à-la-

fois de deux manieres. Mais ſuppoſons qu'ayant appris à les connoître ſéparément, elle les ſente enſemble, les reconnoîtra-t-elle? Cela ne me paroît pas vraiſemblable. Car ignorant qu'elles lui viennent de deux corps différens, rien ne peut lui faire ſoupçonner que la Senſation qu'elle éprouve, eſt formée de deux autres. En effet, ſi aucune ne domine, elles ſe confondroient même à notre égard; & s'il en eſt une qui ſoit plus foible, elle ne fera qu'altérer la plus forte, & elles paroîtront enſemble comme une ſimple maniere d'être. Pour nous en convaincre, nous n'aurions qu'à ſentir des odeurs, que nous ne nous ſerions pas fait une habitude de rapporter à des corps différens : je ſuis perſuadé que nous n'oſerions aſſurer ſi elles ne ſont qu'une, ou ſi elles ſont pluſieurs. Voilà préciſément le cas de notre Statue.

Elle n'acquiert donc du diſcernement, que par l'attention qu'elle donne en même tems à une maniere d'être, qu'elle éprouve, & à une autre qu'elle a éprouvé. Ainſi ſes

jugemens ne s'exercent point ſur deux odeurs ſenties à la fois ; ils n'ont pour objet, que des Senſations qui ſe ſuccedent.

CHAPITRE III.

Des deſirs, des paſſions, de l'amour, de la haine, de l'eſpérance, de la crainte, & de la volonté dans un homme borné au ſens de l'Odorat.

§. 1.* NOUS venons de faire voir en quoi conſiſtent les différentes ſortes de beſoins, & comment ils ſont la cauſe des degrés de vivacité, avec leſquels les facultés de l'ame s'appliquent à un bien, dont la jouiſſance devient néceſſaire. Or, le deſir n'eſt que l'action même de ces facultés.

§. 2. ** Tout deſir ſuppoſe donc que

* Le deſir n'eſt que l'action des facultés.

** Ce qui en fait la foibleſſe ou la force.

la Statue a l'idée de quelque choſe de mieux, que ce qu'elle eſt dans le moment, & qu'elle juge de la différence de deux états qui ſe ſuccedent. S'ils different peu, elle ſouffre moins, par la privation de la maniere d'être, qu'elle deſire; & j'appele *malaiſe*, ou *léger mécontentement*, le ſentiment qu'elle éprouve : alors l'action de ſes facultés, ſes deſirs ſont plus foibles. Elle ſouffre au contraire davantage, ſi la différence eſt conſidérable; & j'appele *inquiétude*, ou même *tourment*, l'impreſſion qu'elle reſſent : alors l'action de ſes facultés, ſes deſirs ſont plus vifs. La meſure du deſir eſt donc la différence apperçue entre ces deux états; & il ſuffit de ſe rappeler comment l'action des facultés peut acquérir, ou perdre de la vivacité, pour connoître tous les degrés, dont les deſirs ſont ſuſceptibles.

§. 3. * Ils n'ont, par exemple, jamais plus de violence, que lorſque les facultés de l'

* Une paſſion eſt un deſir dominant.

Statue ſe portent à un bien, dont la privation produit une inquiétude d'autant plus grande, qu'il differe davantage de la ſituation préſente. En pareil cas, rien ne la peut diſtraire de cet objet : elle ſe le rappele, elle l'imagine ; toutes ſes facultés s'en occupent uniquement. Plus par conſéquent elle le deſire, plus elle s'accoutume à le deſirer. En un mot, elle a pour lui ce qu'on nomme *paſſion* ; c'eſt-à-dire, un deſir qui ne permet pas d'en avoir d'autres, ou qui du moins eſt le plus dominant.

§. 4. * Cette paſſion ſubſiſte, tant que le bien qui en eſt l'objet, continue de paroître le plus agréable, & que ſa privation eſt accompagnée des mêmes inquiétudes. Mais elle eſt remplacée par une autre, ſi la Statue a occaſion de s'accoutumer à un nouveau bien auquel elle doit donner la préférence.

§. 5. ** Dès qu'il y a en elle jouiſſance,

---

* Comment une paſſion ſuccede à une autre.

** Ce que c'eſt que l'amour & la haine.

ſouffrance, beſoin, deſir, paſſion, il y a auſſi amour & haine. Car elle aime une odeur agréable, dont elle jouit, ou qu'elle deſire. Elle hait une odeur déſagréable, qui la fait ſouffrir : enfin, elle aime moins une odeur moins agréable qu'elle voudroit changer contre une autre. Pour s'en convaincre, il ſuffit de conſidérer qu'aimer eſt toujours ſynonyme de jouir ou de deſirer ; & que haïr l'eſt également de ſouffrir du malaiſe, du mécontentement à la préſence d'un objet.

§. 6. * Comme il peut y avoir pluſieurs degrés dans l'inquiétude, que cauſe la privation d'un objet aimable, & dans le mécontentement, que donne la vue d'un objet odieux ; il en faut également diſtinguer dans l'amour & dans la haine. Nous avons même des mots à cet uſage : tels ſont ceux de goût, penchant, inclination ; d'éloignement, répugnance, dégoût. Quoiqu'on

* L'un & l'autre ſuſceptibles de différens degrés.

ne puiſſe pas ſubſtituer à ces mots ceux d'amour & de haine, les ſentimens qu'ils expriment, ne ſont néanmoins qu'un commencement de ces paſſions : ils n'en different, que parce qu'ils ſont dans un degré plus foible.

§. 7. * Au reſte, l'amour, dont notre Statue eſt capable, n'eſt que l'amour d'elle-même, ou, ce qu'on nomme l'amour propre. Car dans le vrai elle n'aime qu'elle ; puiſque les choſes qu'elle aime, ne ſont que ſes propres manieres d'être.

§. 8. ** L'eſpérance & la crainte naiſſent du même principe que l'amour & la haine.

L'habitude, où eſt notre Statue d'éprouver des Senſations agréables, & déſagréables, lui fait juger qu'elle en peut encore éprouver des uns & des autres. Si ce jugement ſe joint à l'amour d'une Senſation qui plaît, il produit l'eſpérance ; & s'il ſe joint à la haine

* La Statue ne peut aimer qu'elle-même.

** Principes de l'eſpérance & de la crainte.

d'une Senſation qui déplaît, il forme la crainte. En effet, eſpérer, c'eſt ſe flatter de la jouiſſance d'un bien; craindre, c'eſt ſe voir menacé d'un mal. Nous pouvons remarquer que l'eſpérance & la crainte contribuent à augmenter les deſirs. C'eſt du combat de ces deux ſentimens, que naiſſent les paſſions les plus vives.

§. 9. * Le ſouvenir d'avoir ſatisfait quelques-uns de ſes deſirs, fait d'autant plus eſpérer à notre Statue d'en pouvoir ſatisfaire d'autres; que ne connoiſſant pas les obſtacles, qui s'y oppoſent, elle ne voit pas pourquoi ce qu'elle deſire, ne ſeroit pas en ſon pouvoir, comme ce qu'elle a deſiré en d'autres occaſions. A la vérité, elle ne peut s'en aſſurer; mais auſſi elle n'a point de preuve du contraire. Si elle ſe ſouvient ſur-tout que le même deſir, qu'elle forme, a d'autres fois été ſuivi de la jouiſſance; elle ſe flattera, à proportion que ſon beſoin ſera plus grand.

---

* Comment la volonté ſe forme.

Ainſi deux cauſes contribuent à ſa confiance : l'expérience d'avoir ſatisfait un pareil deſir, & l'intérêt, qu'il le ſoit encore (1). Dès-lors elle ne ſe borne plus à deſirer : elle veut; car on entend par *volonté*, un deſir abſolu, & tel, que nous penſons qu'une choſe deſirée eſt en notre pouvoir.

---

(1) Il en eſt de notre Statue, comme de tous les hommes. Nous nous conduiſons d'après l'expérience, & nous nous faiſons différentes regles de probabilité, ſuivant l'intérêt qui nous domine. S'il eſt grand, le plus léger degré de probabilité nous ſuffit ordinairement; & lorſque nous ſommes aſſez ſages pour ne nous déterminer que ſur une probabilité bien fondée, ce n'eſt ſouvent que parce que nous avons peu d'intérêt à agir.



CHAPITRE IV.

Des idées d'un homme borné au Sens de l'Odorat.

§. 1. * NOTRE Statue ne peut être ſucceſſivement de pluſieurs manieres, dont les unes lui plaiſent, & les autres lui déplaiſent, ſans remarquer qu'elle paſſe tour-à-tour par un état de plaiſir, & par un état de peines. Avec les unes, c'eſt contentement, jouiſſance; avec les autres, c'eſt mécontentement, ſouffrance. Elle conſerve donc dans ſa mémoire les idées de contentement & de mécontentement, communes à pluſieurs manieres d'être : & elle n'a plus qu'à conſidérer ſes Senſations ſous ces deux rapports, pour en faire deux claſſes, où elle apprendra

* La Statue a les idées de contentement & de mécontentement.

à diſtinguer des nuances, à proportion qu'elle s'y exercera davantage.

§. 2. * Abſtraire, c'eſt ſéparer une idée d'une autre, à laquelle elle paroît naturellement unie. Or, en conſidérant que les idées de contentement & de mécontentement ſont communes à pluſieurs de ſes modifications, elle contracte l'habitude de les ſéparer de telle modification particuliere, dont elle ne l'avoit pas d'abord diſtinguée; elle s'en fait donc des notions abſtraites; & ces notions deviennent générales, parce qu'elles ſont communes à pluſieurs de ces manieres d'être.

§. 3. ** Mais lorſqu'elle ſentira ſucceſſivement pluſieurs fleurs de même eſpece, elle éprouvera toujours une même maniere d'être, & elle n'aura à ce ſujet qu'une idée particuliere. L'odeur de violette, par exemple, ne ſauroit être pour elle une

* Ces idées ſont abſtraites & générales.

** Une odeur n'eſt pour la Statue qu'une idée particuliere.

idée abſtraite, commune à pluſieurs fleurs; puiſqu'elle ne ſait pas qu'il exiſte des violettes. Ce n'eſt donc que l'idée particuliere d'une maniere d'être qui lui eſt propre. par conſéquent, toutes ſes abſtractions ſe bornent à des modifications plus ou moins agréables, & à d'autres plus ou moins déſagréables.

§. 4. * Lorſqu'elle n'avoit que des idées particulieres, elle ne pouvoit deſirer que telle ou telle maniere d'être. Mais auſſitôt qu'elle a des notions abſtraites, ſes deſirs, ſon amour, ſa haine, ſon eſpérance, ſa crainte, ſa volonté, peuvent avoir pour objet le plaiſir ou la peine en général.

Cependant cet amour du bien en général n'a lieu, que lorſque dans le nombre d'idées, que la mémoire lui retrace confuſément, elle ne diſtingue pas encore ce qui doit lui plaire davantage; mais dès

---

* Comment le plaiſir en général devient l'objet de ſa volonté.

qu'elle croit l'appercevoir, alors tous ses desirs se tournent vers une maniere d'être en particulier.

§. 5. * Puisqu'elle distingue les états par où elle passe, elle a quelque idée de nombre : elle a celle de l'unité, toutes les fois qu'elle éprouve une Sensation, ou qu'elle s'en souvient ; & elle a les idées de deux & de trois, toutes les fois que sa mémoire lui rappele deux ou trois manieres d'être distinctes : car elle prend alors connoissance d'elle-même, comme étant une odeur, ou, comme en ayant été deux ou trois successivement.

§. 6. ** Elle ne peut pas distinguer deux odeurs, qu'elle sent à la fois. L'odorat par lui-même ne sauroit donc lui donner que l'idée de l'unité, & elle ne peut tenir les idées des nombres que de la mémoire.

§. 7. *** Mais elle n'étendra pas bien loin ses connoissances à ce sujet. Ainsi qu'un

* Elle a des idées de nombre.

** Elle ne les doit qu'à sa mémoire.

*** Jusqu'où elle peut les étendre.

enfant, qui n'a pas appris à compter, elle ne pourra pas déterminer le nombre de ſes idées, lorſque la ſucceſſion en aura été un peu conſidérable.

Il me ſemble que, pour découvrir la plus grande quantité, qu'elle eſt capable de connoître diſtinctement, il ſuffit de conſidérer juſqu'où nous pourrions nous-mêmes compter avec le ſigne *un*. Quand les collections formées par la répétition de ce mot, ne pourront pas être ſaiſies tout-à-la-fois d'une maniere diſtincte; nous ſerons en droit de conclure, que les idées préciſes des nombres qu'elles renferment, ne peuvent pas s'acquérir par la ſeule mémoire.

Or, en diſant un & un, j'ai l'idée de deux; & en diſant un, un & un, j'ai l'idée de trois. Mais ſi je n'avois, pour exprimer dix, quinze, vingt, que la répétition de ce ſigne, je n'en pourrois jamais déterminer les idées : car je ne ſaurois m'aſſurer par la mémoire, d'avoir répété *un* autant de fois, que chacun de ces nom-

bres le demande. Il me paroît même que je ne ſaurois par ce moyen me faire l'idée de quatre; & que j'ai beſoin de quelque artifice, pour être ſûr de n'avoir répété ni trop ni trop peu le ſigne de l'unité. Je dirai, par exemple, un, un, & puis un, un : mais cela ſeul prouve que la mémoire ne ſaiſit pas diſtinctement quatre unités à la fois. Elle ne préſente donc au-delà de trois qu'une multitude indéfinie. Ceux qui croiront qu'elle peut ſeule étendre plus loin nos idées, ſubſtitueront un autre nombre à celui de trois. Il ſuffit, pour les raiſonnemens que j'ai à faire, de convenir qu'il y en a un au-delà duquel la mémoire ne laiſſe plus appercevoir qu'une multitude tout-à-fait vague. C'eſt l'art des ſignes qui nous a appris à porter la lumiere plus loin. Mais quelque conſidérables que ſoient les nombres que nous pouvons démêler, il reſte toujours une multitude, qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer, qu'on appele par cette raiſon *l'infini*, & qu'on

eût bien mieux nommé l'*indéfini*. Ce ſeul changement de nom eût prévenu des erreurs (1).

Nous pouvons donc conclure que notre Statue n'embraſſera diſtinctement que juſqu'à trois de ſes manieres d'être. Au-delà elle en verra une multitude, qui ſera pour elle ce qu'eſt la notion prétendue de l'infini pour nous. Elle ſera même bien plus excuſable de s'y méprendre : car elle eſt incapable des réflexions, qui pourroient la tirer d'erreur. Elle appercevra donc l'infini dans cette multitude, comme s'il y étoit en effet.

Enfin, nous remarquerons que ſon idée de l'unité eſt abſtraite : car elle ſent toutes ſes manieres d'être ſous ce rapport général, que chacune eſt diſtinguée de toute autre.

---

(1) Principalement l'erreur de croire que nous avons une idée poſitive de l'infini : d'où quantité de mauvais raiſonnemens de la part des Métaphyſiciens, & quelquefois même de celle des Géomêtres.

§. 8. * Comme elle a des idées particulieres & des idées générales, elle connoît deux ſortes de vérités.

** Les odeurs de chaque eſpece de fleurs ne ſont pour elle que des idées particulieres. Il en ſera donc de même de toutes les vérités qu'elle apperçoit, lorſqu'elle diſtingue une odeur d'une autre.

*** Mais elle a les notions abſtraites de manieres d'être agréables, & de manieres d'être déſagréables. Elle connoîtra donc à ce ſujet des vérités générales : elle ſaura qu'en général ſes modifications different les unes des autres, & qu'elles lui plaiſent ou déplaiſent plus ou moins.

Mais ces connoiſſances générales ſuppoſent en elle des connoiſſances particulieres, puiſque les idées particulieres ont précédé les notions abſtraites.

§. 9. **** Comme elle eſt dans l'habitude

* Elle connoît deux ſortes de vérités.

** Des vérités particulieres.

*** Des vérités générales.

**** Elle a quelque idée du poſſible.

d'être, de ceſſer d'être, & de redevenir la même odeur; elle jugera, lorſqu'elle ne l'eſt pas, qu'elle pourra l'être; lorſqu'elle l'eſt, qu'elle pourra ne l'être plus. Elle aura donc occaſion de conſidérer ſes manieres d'être, comme pouvant exiſter, ou ne pas exiſter. Mais cette notion du poſſible ne portera point avec elle la connoiſſance des cauſes, qui peuvent produire un effet : elle en ſuppoſera au contraire l'ignorance, & elle ne ſera fondée que ſur un jugement d'habitude. Lorſque la Statue penſe qu'elle peut, par exemple, ceſſer d'être odeur de roſe, & redevenir odeur de violette, elle ignore qu'un être extérieur diſpoſe uniquement de ſes Senſations. Pour qu'elle ſe trompe dans ſon jugement, il ſuffit que nous nous propoſons de lui faire ſentir continuellement la même odeur. Il eſt vrai que ſon imagination y peut quelquefois ſuppléer : mais ce n'eſt que dans les occaſions, où les deſirs ſont violens; encore même n'y réuſſit-elle pas toujours.

§. 10. * Peut-être pourroit-elle, d'après ses jugemens d'habitude, se faire aussi quelque idée de l'impossible. Accoutumée à perdre une maniere d'être, aussi-tôt qu'elle en acquiert une nouvelle, il est impossible, suivant sa maniere de concevoir, qu'elle en ait deux à la fois. Le seul cas, où elle croiroit le contraire, ce seroit celui où son imagination agiroit avec assez de force, pour lui retracer deux Sensations avec la même vivacité que si elle les éprouvoit réellement. Mais cela ne peut guere arriver. Il est naturel que son imagination se conforme aux habitudes qu'elle s'est faite. Ainsi n'ayant éprouvé ses manieres d'être que l'une après l'autre, elle ne les imaginera que dans cet ordre. D'ailleurs, sa mémoire n'aura pas vraisemblablement assez de force, pour lui rendre présentes deux Sensations qu'elle a eues, & qu'elle n'a plus.

Mais ce qui me paroît plus probable,

---

* Peut-être encore de l'impossible.

c'eſt que ſi l'habitude, où elle eſt de juger, que ce qui lui eſt arrivé, peut lui arriver encore, renferme l'idée du poſſible; il eſt bien difficile qu'elle ait occaſion de former des jugemens, où nous puiſſions retrouver l'idée que nous avons de l'impoſſible. Il faudroit pour cela qu'elle s'occupât de ce qu'elle n'a point encore éprouvé; mais il eſt bien plus naturel qu'elle ſoit toute entiere à ce qu'elle éprouve.

§. 11. * Du diſcernement qui ſe fait en elle des odeurs, naît une idée de ſucceſſion: car elle ne peut ſentir qu'elle ceſſe d'être ce qu'elle étoit ſans ſe repréſenter dans ce changement une durée de deux inſtans.

Comme elle n'embraſſe d'une maniere diſtincte que juſqu'à trois odeurs, elle ne démêlera auſſi que trois inſtans dans ſa durée. Au-delà elle ne verra qu'une ſucceſſion indéfinie.

Si l'on ſuppoſe que la mémoire peut

---

* Elle a l'idée d'une durée paſſée.

lui rappeller diſtinctement juſqu'à quatre, cinq, ſix manieres d'être, elle diſtinguera en conſéquence quatre, cinq, ſix inſtans dans ſa durée. Chacun peut faire à ce ſujet les hypotheſes qu'il jugera à propos, & les ſubſtituer à celles que j'ai cru devoir préférer.

§. 12. * Le paſſage d'une odeur à une autre ne donne à notre Statue que l'idée du paſſé. Pour en avoir une de l'avenir, il faut qu'elle ait eu à pluſieurs repriſes la même ſuite de Senſations; & qu'elle ſe ſoit fait une habitude de juger, qu'après une modification une autre doit ſuivre.

Prenons pour exemple cette ſuite, jonquille, roſe, violette. Dès que ces odeurs ſont conſtamment liées dans cet ordre, une d'elles ne peut affecter ſon organe, qu'auſſi-tôt la mémoire ne lui rappele les autres dans le rapport où elles ſont à l'odeur ſentie. Ainſi qu'à l'occaſion de l'odeur de violette, les deux autres ſe retra-

* D'une durée à venir.

ceront comme ayant précédé, & qu'elle ſe repréſentera une durée paſſée ; de même à l'occaſion de l'odeur de jonquille, celles de roſe & de violette ſe retraceront comme devant ſuivre, & elle ſe repréſentera une durée à venir.

§. 13. * Les odeurs de jonquille, de roſe & de violette peuvent donc marquer les trois inſtans qu'elle apperçoit d'une maniere diſtincte. Par la même raiſon, les odeurs qui ont précédé, & celles qui ſont dans l'habitude de ſuivre, marqueront les inſtans qu'elle apperçoit confuſément dans le paſſé & dans l'avenir. Ainſi, lorſqu'elle ſentira une roſe, ſa mémoire lui rappellera diſtinctement l'odeur de jonquille & celle de violette; & elle lui repréſentera une durée indéfinie, qui a précédé l'inſtant où elle ſentoit la jonquille, & une durée indéfinie, qui doit ſuivre celui où elle ſentira la violette.

§. 14.** Appercevant cette durée comme

* D'une durée indéfinie.

** Cette durée eſt pour elle une éternité.

indéfinie, elle n'y peut démêler ni commencement ni fin : elle n'y peut même ſoupçonner ni l'un ni l'autre. C'eſt donc à ſon égard une éternité abſolue ; & elle ſe ſent, comme ſi elle eût toujours été, & qu'elle ne dût jamais ceſſer d'être.

En effet, ce n'eſt point la réflexion ſur la ſucceſſion de nos idées, qui nous apprend que nous avons commencé, & que nous finirons : c'eſt l'attention que nous donnons aux êtres de notre eſpece, que nous voyons naître & périr. Un homme qui ne connoîtroit que ſa propre exiſtence, n'auroit aucune idée de la mort.

§. 15. * L'idée de la durée d'abord produite par la ſucceſſion des impreſſions qui ſe font ſur l'organe, ſe conſerve, ou ſe reproduit par la ſucceſſion des Senſations que la mémoire rappele. Ainſi, lors même que les corps odoriférans n'agiſſent plus ſur notre Statue, elle continue de ſe re-

* Il y a en elle deux ſucceſſions.

préſenter le préſent, le paſſé & l'avenir. Le préſent, par l'état où elle ſe trouve; le paſſé, par le ſouvenir de ce qu'elle a été; l'avenir, parce qu'elle juge qu'ayant eu à pluſieurs repriſes les mêmes Senſations, elle peut les avoir encore.

Il y a donc en elle deux ſucceſſions; celle des impreſſions faites ſur l'organe, & celle des ſenſations qui ſe retracent à la mémoire.

§. 16. * Pluſieurs impreſſions peuvent ſe ſuccéder dans l'organe, pendant que le ſouvenir d'une même Senſation eſt préſent à la mémoire; & pluſieurs Senſations peuvent ſe retracer ſucceſſivement à la mémoire, pendant qu'une même impreſſion ſe fait éprouver à l'organe. Dans le premier cas, la ſuite des impreſſions qui ſe font à l'odorat, meſure la durée du ſouvenir d'une Senſation: dans le ſecond,

* L'une de ces ſucceſſions meſure les momens de l'autre.

la ſuite des Senſations qui s'offrent à la mémoire, meſure la durée de l'impreſſion que l'odorat reçoit.

Si, par exemple, lorſque la Statue ſent une roſe, elle ſe rappele des odeurs de tubereuſe, de jonquille & de violette; c'eſt à la ſucceſſion qui ſe paſſe dans ſa mémoire, qu'elle juge de la durée de ſa Senſation: & ſi, lorſqu'elle ſe retrace l'odeur de roſe, je lui préſente rapidement une ſuite de corps odoriférans; c'eſt à la ſucceſſion qui ſe paſſe dans l'organe, qu'elle juge de la durée du ſouvenir de cette Senſation. Elle apperçoit donc qu'il n'eſt aucune de ſes modifications, qui ne puiſſe durer. La durée devient un rapport, ſous lequel elle les conſidere toutes en général, & elle s'en fait une notion abſtraite.

Si, dans le tems qu'elle ſent une roſe, elle ſe rappele ſucceſſivement les odeurs de violette, de jaſmin & de lavande; elle s'appercevra comme une odeur de roſe, qui dure trois inſtans: & ſi elle ſe retrace une ſuite de vingt odeurs, elle s'appercevra

comme étant odeur de roſe depuis un tems indéfini ; elle ne jugera plus qu'elle ait commencé de l'être, elle croira l'être de toute éternité.

§. 17. * Il n'y a donc qu'une ſucceſſion d'odeurs tranſmiſes par l'organe, ou renouvellées par la mémoire, qui puiſſe lui donner quelque idée de durée. Elle n'auroit jamais connu qu'un inſtant, ſi le premier corps odoriférant eût agi ſur elle d'une maniere uniforme, pendant une heure, un jour ou davantage ; ou, ſi ſon action eût varié par des nuances ſi inſenſibles, qu'elle n'eût pu les remarquer.

Il en ſera de même, ſi ayant acquis l'idée de durée, elle conſerve une Senſation, ſans faire uſage de ſa mémoire, ſans ſe rappeler ſucceſſivement quelques-unes des manieres d'être, par où elle a paſſé. Car à quoi y diſtingueroit-elle des inſtans ? Et ſi elle n'en diſtingue pas, comment en appercevra-t-elle la durée ?

L'idée de la durée n'eſt donc point ab-

* L'idée de durée n'eſt pas abſolue.

ſolue, & lorſque nous diſons que le tems coule rapidement, ou lentement, cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que les révolutions qui ſervent à le meſurer, ſe font avec plus de rapidité, ou avec plus de lenteur, que nos idées ne ſe ſuccedent. On peut s'en convaincre par une ſuppoſition.

§. 18. * Si nous imaginons qu'un monde composé d'autant de parties que le nôtre, ne fût pas plus gros qu'une noiſette; il eſt hors de doute que les aſtres s'y leveroient, & s'y coucheroient des milliers de fois dans une de nos heures; & qu'organiſés, comme nous le ſommes, nous n'en pourrions pas ſuivre les mouvemens. Il faudroit donc que les organes des intelligences deſtinées à l'habiter, fuſſent proportionnés à des révolutions auſſi ſubites (1).

---

* Suppoſition qui le rend ſenſible.

(1) Mallebranche fait une pareille ſuppoſition, pour prouver que nous ne jugeons de la

Ainſi, pendant que la terre de ce petit monde tournera ſur ſon axe, & autour de ſon ſoleil, ſes habitans recevront autant d'idées, que nous en avons pendant que notre terre fait de ſemblables révolutions. Dès-lors il eſt évident que leurs jours & leurs années leur proîtront auſſi longs, que les nôtres nous le paroiſſent.

En ſuppoſant un autre monde auquel le nôtre ſeroit auſſi inférieur, qu'il eſt ſupérieur à celui que je viens de feindre ; il faudroit donner à ſes habitans des organes, dont l'action ſeroit trop lente, pour appercevoir les révolutions de nos aſtres. Ils ſeroient, par rapport à notre monde, comme nous par rapport à ce monde gros comme une noiſette. Ils n'y ſauroient diſtinguer aucune ſucceſſion de mouvement.

Demandons enfin aux habitans de ces

---

grandeur des corps, que par les rapports qui ſont entre eux & nous. *Recher. de la Ver. Liv.* 1. *Chap.* 6.

mondes quelle en eſt la durée : ceux du plus petit compteront des millions de ſiecles, & ceux du plus grand ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître.

La notion de la durée eſt donc toute relative : chacun n'en juge que par la ſucceſſion de ſes idées ; & vraiſemblablement il n'y a pas deux hommes, qui dans un tems donné, comptent un égal nombre d'inſtans. Car il y a lieu de préſumer qu'il n'y en a pas deux, dont la mémoire retrace toujours les idées avec la même rapidité.

Par conſéquent, une Senſation, qui ſe conſervera uniformément pendant un an, ou mille, ſi l'on veut, ne ſera qu'un inſtant à l'égard de notre Statue ; comme une idée que nous conſervons, pendant que les habitans du petit monde comptent des ſiécles, eſt un inſtant pour nous (1). C'eſt donc une erreur de penſer

(1) La ſuppoſition de ces mondes fait com-

que tous les êtres jugent également de la durée, & comptent le même nombre

---

prendre que, pour les imaginer plus anciens les uns que les autres, il n'eſt pas néceſſaire d'une éternité ſucceſſive, dans laquelle ils ayent été créés plutôt ou plus tard : il ſuffit de varier les révolutions, & d'y proportionner les organes des habitans.

Cette ſuppoſition fait encore connoître qu'un inſtant de la durée d'un Etre peut coexiſter, & ceoxiſte en effet à pluſieurs inſtans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences, qui apperçoivent tout à la fois des idées, que nous n'avons que ſucceſſivement, & arriver en quelque ſorte juſqu'à un eſprit, qui embraſſe dans un inſtant toutes les connoiſſances, que les créatures n'ont que dans une ſuite de ſiécles & qui, par conſéquent, n'eſſuye aucune ſucceſſion. Il ſera, comme au centre de tous ces mondes, où l'on juge ſi différemment de la durée; & ſaiſiſſant d'un coup-d'œil tout ce qui leur arrive, il en verra tout à la fois le paſſé, le préſent & l'avenir.

Par ce moyen, nous nous formons, autant qu'il eſt en notre pouvoir, l'idée d'un inſtant indiviſible & permanent, auquel les inſtans des créa-

d'inſtans. La préſence d'une idée, qui ne varie point, n'étant qu'un inſtant à notre égard, c'eſt une conſéquence, que tous les momens de notre durée nous paroiſſent égaux ; mais ce n'eſt pas une preuve qu'ils le ſoient.

CHAPITRE V.

Du ſommeil & des ſonges d'un homme borné à l'Odorat.

§. 1. * NOTRE Statue peut être réduite à n'être que le ſouvenir d'une odeur ; alors le ſentiment de ſon exiſtence paroît lui échapper. Elle ſent moins qu'elle exiſte, qu'elle ne ſent qu'elle a exiſté ; & à pro-

tures coexiſtent, & dans lequel ils ſe ſuccedent. Je dis *autant qu'il eſt en notre pouvoir*; car ce n'eſt ici qu'une idée de comparaiſon. Ni nous ni toute autre créature, ne pourrons avoir une notion parfaite de l'éternité. Dieu ſeul la connoît parce que lui ſeul en jouit.

* Comment l'action des facultés ſe ralentit.

portion que ſa mémoire lui retrace les idées avec moins de vivacité, ce reſte de ſentiment s'affoiblit encore. Semblable à une lumiere qui s'éteint par degrés, il ceſſe tout-à-fait, lorſque cette faculté tombe dans une entiere inaction.

§. 2. ** Or, notre expérience ne nous permet pas de douter que l'exercice ne doive enfin fatiguer la mémoire & l'imagination de notre Statue. Conſidérons donc ces facultés en repos, & ne les excitons par aucune Senſation : cet état ſera celui du ſommeil.

§. 3. ** Si leur repos eſt tel, qu'elles ſoient abſolument ſans action ; on ne peut remarquer autre choſe, ſinon que le ſommeil eſt le plus profond qu'il ſoit poſſible. Si au contraire elles continuent encore d'agir, ce ne ſera que ſur une partie des idées acquiſes. Pluſieurs anneaux de la chaîne ſeront donc interceptés, & l'ordre

---

** Etat du ſommeil.

*** Etat de ſonge.

des idées dans le ſommeil ne pourra pas être le même que dans la veille. Le plaiſir ne ſera plus l'unique cauſe qui détermi-nera l'imagination. Cette faculté ne ré-veillera que les idées ſur leſquelles elle conſerve quelque pouvoir; & elle con-tribuera auſſi ſouvent au malheur de notre Statue, qu'à ſon bonheur.

§. 4. * Voilà l'état de ſonge : il ne differe de celui de la veille, que parce que les idées n'y conſervent pas le même ordre, & que le plaiſir n'eſt pas toujours la loi, qui regle l'imagination. Tout ſonge ſup-poſe donc quelques idées interceptées, ſur leſquelles les facultés de l'ame ne peuvent plus agir.

§. 5. ** Puiſque notre Statue ne connoît point de différence entre imaginer vive-ment, & avoir des Senſations; elle n'en ſauroit faire entre ſonger & veiller. Tout ce qu'elle éprouve étant endormie, eſt

---

* En quoi il differe de la veille.

** La Statue n'en ſauroit faire la différence.

donc auſſi réel à ſon égard, que ce qu'elle a éprouvé avant le ſommeil.

CHAPITRE VI.

Du moi, ou de la perſonnalité d'un homme borné à l'Odorat.

§. 1. * NOTRE Statue étant capable de mémoire, elle n'eſt point une odeur, qu'elle ne ſe rappele d'en avoir été une autre. Voilà ſa perſonnalité : car, ſi elle pouvoit dire *moi*, elle le diroit dans tous les inſtans de ſa durée ; & à chaque fois ſon *moi* embraſſeroit tous les momens, dont elle conſerveroit le ſouvenir.

§. 2. ** A la vérité, elle ne le diroit pas à la premiere odeur. Ce qu'on en-

* De la perſonnalité de la Statue.

** Elle ne peut pas dire *moi* au premier moment de ſon exiſtence.

tend par ce mot, ne me paroît convenir qu'à un être, qui remarque que, dans le moment préſent, il n'eſt plus ce qu'il a été. Tant qu'il ne change point, il exiſte ſans aucun retour ſur lui-même : mais auſſi-tôt qu'il change, il juge qu'il eſt le même qui a été auparavant de telle maniere, & il dit *moi.*

Cette obſervation confirme qu'au premier inſtant de ſon exiſtence, la Statue ne peut former des deſirs : car avant de pouvoir dire, *je deſire*, il faut avoir dit, *moi*, ou *je*.

§. 3. * Les odeurs, dont la Statue ne ſe ſouvient pas, n'entrent donc point dans l'idée qu'elle a de ſa perſonne. Auſſi étrangeres à ſon *moi*, que les couleurs & les ſons, dont elle n'a encore aucune connoiſſance; elles ſont à ſon égard, comme ſi elle ne les avoit jamais ſenties. Son *moi*

* Son *moi* eſt tout à la fois la conſcience de ce qu'elle eſt, & le ſouvenir de ce qu'elle a été.

n'eſt que la collection des Senſations qu'elle éprouve, & de celles que la mémoire lui rappele (1). En un mot, c'eſt tout à la fois

(1) « Celui qui aime une perſonne, dit Paſ-
» cal (c. 24. n. 14.) à cauſe de ſa beauté,
» l'aime-t-il? non : car la petite vérole, qui
» ôtera la beauté, ſans tuer la perſonne, fera
» qu'il ne l'aimera plus. Et ſi on m'aime pour
» mon jugement, ou pour ma mémoire, m'aime-
» t-on, moi? non: car je puis perdre ces qualités,
» ſans ceſſer d'être. Où eſt donc le *moi*, s'il
» n'eſt ni dans le corps, ni dans l'ame? Et
» comment aimer le corps & l'ame, ſinon pour
» des qualités, qui ne ſont point ce qui fait
» le *moi*, puiſqu'elles ſont périſſables? Car
» aimeroit-on la ſubſtance de l'ame d'une per-
» ſonne abſtraitement, & quelques qualités qui
» y fuſſent? Cela ne ſe peut, & ſeroit injuſte.
» On n'aime donc jamais la perſonne; mais ſeu-
» lement les qualités; où ſi on aime la perſonne
» il faut dire que c'eſt l'aſſemblage des qualités
» qui fait la perſonne ».

Ce n'eſt pas l'aſſemblage des qualités qui fait la perſonne; car le même homme, jeune ou vieux, beau ou laid, ſage ou foux, ſeroit autant de perſonnes diſtinctes; & pour quelques qualités qu'on m'aime; c'eſt toujours moi qu'on aime : car les

& la conſcience de ce qu'elle eſt, & le ſouvenir de ce qu'elle a été.

CHAPITRE VII.

Concluſion des Chapitres précédens.

§. 1. * AYANT prouvé que notre Statue eſt capable de donner ſon attention,

---

qualités ne ſont que moi modifié différemment. Si quelqu'un me marchant ſur le pied, me diſoit: *Vous ai-je bleſſé, vous ? non : car vous pourriez perdre le pied, ſans ceſſer d'être.* Serois-je bien convaincu de n'avoir point été bleſſé moi-même ? Pourquoi donc penſerois-je que, parce que je puis perdre la mémoire & le jugement, on ne m'aime pas, lorſqu'on m'aime pour ces qualités ? Mais elles ſont périſſables : & qu'importe ? le *moi* eſt-il donc une choſe néceſſaire de ſa nature ? Ne périt-il pas dans les bêtes ? & ſon immortalité dans l'homme n'eſt-elle pas une faveur de Dieu ? Dans le ſens de Paſcal, Dieu ſeul pourroit dire, *moi*.

* Avec un ſeul ſens, l'ame a le germe de toutes ſes facultés.

de ſe reſſouvenir, de comparer, de juger, de diſcerner, d'imaginer; qu'elle a des notions abſtraites, des idées de nombre & de durée; qu'elle connoît des vérités générales & particulieres; qu'elle forme des deſirs, ſe fait des paſſions, aime, hait, veut; qu'elle eſt capable d'eſpérance, de crainte & d'étonnement; & qu'enfin elle contracte des habitudes : nous devons conclure qu'avec un ſeul ſens l'entendement a autant de facultés, qu'avec les cinq réunis. Nous verrons que celles qui paroiſſoient nous être particulieres, ne ſont que ces mêmes facultés, qui s'appliquant à un plus grand nombre d'objets, ſe développent davantage.

§. 2. * Si nous conſidérons que ſe reſſouvenir, comparer, juger, diſcerner, imaginer, être étonné, avoir des idées abſtraites, en avoir de nombre & de durée,

* La Senſation renferme toutes les facultés de l'ame.

connoître des vérités générales & particulieres, ne ſont que différentes manieres d'être attentif; qu'avoir des paſſions, aimer, haïr, eſpérer, craindre & vouloir, ne ſont que différentes manieres de deſirer; & qu'enfin être attentif, & deſirer, ne ſont dans l'origne que ſentir: nous conclurons que la Senſation enveloppe toutes les facultés de l'ame.

§. 3. * Enfin, ſi nous conſidérons qu'il n'eſt point de Senſations abſolument différentes, nous conclurons encore que les différens degrés de plaiſir & de peine ſont la loi, ſuivant laquelle le germe de tout ce que nous ſommes s'eſt développé, pour produire toutes nos facultés.

Ce principe peut prendre les noms de beſoin, d'étonnement & d'autres, que nous lui donnerons encore; mais il eſt toujours le même: car nous ſommes toujours mûs par le plaiſir ou par la douleur,

---

* Le plaiſir & la douleur en ſont le ſeul mobile.

dans tout ce que le beſoin, ou l'étonnement nous fait faire.

En effet, nos premieres idées ne ſont que peine, ou plaiſir. Bientôt d'autres leur ſuccedent, & donnent lieu à des comparaiſons, d'où naiſſent nos premiers beſoins, & nos premiers deſirs. Nos recherches, pour les ſatisfaire, font acquérir d'autres idées, qui produiſent encore de nouveaux deſirs. L'étonnement, qui contribue à nous faire ſentir vivement tout ce qui nous arrive d'extraordinaire, augmente de tems en tems l'activité de nos facultés; & il ſe forme une chaîne, dont les anneaux ſont tour à tour idées & deſirs; & qu'il ſuffit de ſuivre, pour découvrir le progrès de toutes les connoiſſances de l'homme.

§. 4. * Preſque tout ce que j'ai dit ſur les facultés de l'ame, en traitant de l'o-

---

* On peut appliquer aux autres ſens ce qui vient d'etre dit ſur l'odorat.

dorat, j'aurois pu le dire, en commençant par tout autre ſens : il eſt aiſé de leur en faire l'application. Il ne me reſte qu'à examiner ce qui eſt plus particulier à chacun d'eux.

CHAPITRE VIII.

D'un homme borné au ſens de l'Ouie.

§. 1. * BORNONS notre Statue au ſens de l'ouie, & raiſonnons, comme nous avons fait, quand elle n'avoit que celui de l'odorat.

Lorſque ſon oreille ſera frappée, elle deviendra la Senſation qu'elle éprouvera. Ainſi nous la transformerons, à notre gré, en un bruit, un ſon, une ſymphonie : car elle ne ſoupçonne pas qu'il exiſte autre

* La Statue bornée au ſens de l'ouie, eſt tout ce qu'elle entend.

choſe qu'elle. L'ouie ne lui donne l'idée d'aucun objet, ſitué à une certaine diſtance. La proximité, ou l'éloignement des corps ſonores ne produit à ſon égard qu'un ſon plus fort ou plus foible : elle en ſent ſeulement plus ou moins ſon exiſtence.

§. 2. * Les corps font ſur l'oreille deux ſortes de Senſations (1) : l'une eſt le ſon

---

* Deux ſortes de Senſations de l'ouie.

(1) On a remarqué que dans la réſonnance des corps ſonores le ſon dominant eſt accompagné de deux autres, qui ont avec lui un rapport déterminé, & ſoumis au calcul. On les appele les harmoniques du ſon dominant. Ils ſe font entendre à la douzieme & à la dix-ſeptieme, & l'on en fait la tierce & la quinte. Une oreille bien organiſée eſt capable de ſaiſir ces rapports, & c'eſt pour cela que l'on dit qu'elle apprécie les ſons. On peut donc définir le ſon proprement dit, un ſon appréciable.

Le bruit au contraire réſulte de pluſieurs ſons, qui n'ont point d'harmoniques communes, c'eſt une multitude de ſons dominans & d'harmoniques, qui ſe confondent : on peut donc le définir un ſon inappréciable.

proprement dit, l'autre eſt le bruit.

L'oreille eſt organiſée, pour ſaiſir un rapport déterminé entre un ſon & un ſon; mais elle ne peut ſaiſir entre un bruit & un bruit, qu'un rapport vague. Le bruit eſt à peu près au ſens de l'ouie, ce qu'eſt une multitude d'odeurs à celui de l'odorat.

§. 3. * Si au premier inſtant, pluſieurs bruits ſe font entendre enſemble à notre

---

Imaginons une dizaine de violons à l'uniſſon. S'ils font tous réſonner en même tems la même corde, ils rendent enſemble un ſon proprement dit, un ſon appréciable; parce qu'on en peut déterminer la tierce & la quinte. Mais ſi nous les ſuppoſons tous diſcordans, ils ne feront que du bruit; parce que le ſon total qu'ils font entendre, n'a point d'harmoniques. Le même *mi* & le même *ſol*, qui ſont les harmoniques de l'*ut* de l'un de ces violons, ne feront pas les harmoniques des *ut*, que les autres rendent. C'eſt donc la confuſion de pluſieurs ſons, qui fait le bruit.

* La Statue ne diſtingue pluſieurs bruits, qu'autant qu'ils ſe ſuccedent.

Statue, le plus fort enveloppera le plus foible; ils ſe mêleront ſi bien, qu'il n'en réſultera pour elle qu'une ſimple maniere d'être, où ils ſe confondront.

S'ils ſe ſuccedent, elle conſerve le ſouvenir de ce qu'elle a été. Elle diſtingue ſes différentes manieres d'être, elle les compare, elle en juge, & elle en forme une ſuite, que ſa mémoire retient dans l'ordre où elles ont été comparées, ſuppoſé que cette ſuite l'ait frappée à pluſieurs repriſes. Elle reconnoîtra donc ces bruits, lorſqu'ils ſe ſuccéderont encore; mais elle ne les reconnoîtra plus, lorſqu'ils ſe feront entendre en même tems. Il faut raiſonner à ce ſujet, comme nous avons fait ſur les odeurs.

§. 4. * Quant aux ſons proprement dits, l'oreille étant organiſée, pour en ſentir exactement les rapports, elle y apporte un diſcernement plus fin & plus étendu. Ses fibres ſemblent ſe

---

* Il en eſt de même des ſons.

partager les vibrations des corps ſonores, & elle peut entendre diſtinctement pluſieurs ſons à la fois. Cependant il ſuffit de conſidérer qu'elle n'a pas tout ce diſcernement dans les hommes, qui ne ſont point exercés à la Muſique ; pour être au moins convaincu que notre Statue ne diſtinguera pas au premier inſtant deux ſons qu'elle entendra enſemble.

Mais les démêlera-t-elle, ſi elle les a étudiés ſéparément ? C'eſt ce qui ne me paroît pas vraiſemblable : quoique ſon oreille ſoit par ſon méchaniſme capable d'en faire la différence, les ſons ont tant d'analogie entre eux, qu'il y a lieu de préſumer, que n'étant pas aidée par les jugemens, qui accoutument à les rapporter à des corps différens, elle continuera encore à les confondre.

§. 5. * Quoi qu'il en ſoit, les degrés de plaiſir & de peine lui feront acquérir les

---

* Elle acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

mêmes facultés qu'elle a acquiſes avec l'odorat : mais il y a ſur ce point quelques remarques particulieres à faire.

§. 6.* Premierement, les plaiſirs de l'oreille conſiſtent plus particulierement dans la ſucceſſion des ſons, conformément aux regles de l'harmonie. Les deſirs de notre Statue ne ſe borneront donc pas à avoir un ſon pour objet, & elle ſouhaitera de redevenir un air entier.

§. 7.** En ſecond lieu, ils ont un caractere bien différent de ceux de l'odorat. Plus propre à émouvoir que les odeurs, les ſons donneront, par exemple, à notre Statue cette triſteſſe ou cette joie, qui ne dépendent point des idées acquiſes, & qui tiennent uniquement à certains changemens qui arrivent au corps (1).

---

* Les plaiſirs de l'oreille conſiſtent principalement dans l'harmonie.

** Cette harmonie cauſe une émotion qui ne ſuppoſe point d'idées acquiſes.

(1) Il y a dans la Muſique les plaiſirs d'imitation, lorſqu'elle imite le chant des oiſeaux,

§. 8. * En troiſieme lieu, ils commencent, ainſi que ceux de l'odorat, à la plus légere Senſation. Le premier bruit, quelque foible qu'il puiſſe être, eſt donc un plaiſir pour notre Statue. Que le bruit augmente, le plaiſir augmentera, & ne ceſſera que quand les vibrations offenſeront le timpan.

§. 9. ** Quant à la Muſique, elle lui plaira davantage, ſuivant qu'elle ſera en

---

le tonnerre, les tempêtes, nos ſoupirs, nos plaintes, nos cris de joie; & que par ſa meſure, elle invite notre corps à prendre les attitudes & les mouvemens des différentes paſſions. Notre Statue n'eſt pas faite pour ces ſortes de plaiſirs; parce qu'ils ſuppoſent des jugemens & des habitudes, dont elle n'eſt point capable. Mais indépendamment de cette imitation, la Muſique tranſmet au cerveau des impreſſions, qui paſſent dans tout le corps, & qui y produiſent des émotions, où notre Statue ne peut manquer de trouver du plaiſir ou de la peine.

* Ces plaiſirs ſont, comme ceux de l'odorat, ſuſceptibles de différens degrés.

** Les plus vifs ſuppoſent une oreille exercée.

proportion avec le peu d'exercice de ſon oreille. D'abord des chants ſimples & groſſiers ſeront capables de la ravir. Si nous l'accoutumons enſuite peu-à-peu à de plus composés, l'oreille ſe fera une habitude de l'exercice, qu'ils demandent : elle connoîtra de nouveaux plaiſirs.

§. 10. * Au reſte, ce progrès n'eſt que pour les oreilles bien organiſées. Si les fibres ne ſont point entre elles dans de certains rapports, l'oreille ſera fauſſe ; comme un inſtrument mal monté. Plus ce vice ſera conſidérable, moins elle ſera ſenſible à la Muſique : elle pourra même ne l'être pas plus qu'au bruit.

§. 11. ** En quatrieme lieu, le plaiſir d'une ſucceſſion de ſons étant ſi ſupérieur à celui d'un bruit continu, il y a lieu de conjecturer, que ſi la Statue entend en même tems un bruit & un air, dont l'un

* Et tous, une oreille bien organiſée.

** La Statue peut parvenir à diſtinguer un bruit & un chant, qui ſe font entendre enſemble.

ne domine point ſur l'autre, & qu'elle a apppris à connoître ſéparément, elle ne les confondra pas.

Si, au premier moment de ſon exiſténce, elle les avoit entendus enſemble, elle n'en eût pas fait la différence. Car nous ſavons par nous-mêmes, que nous ne démêlons dans les impreſſions des ſens que ce que nous y avons pu remarquer; & que nous n'y remarquons que les idées auxquelles nous avons ſucceſſivement donné notre attention. Mais ſi notre Statue, ayant été tour-à-tour un chant & le bruit d'un ruiſſeau, s'eſt fait une habitude de diſtinguer ces deux manieres d'être, & de partager entre elles ſon attention; elles ſont, ce me ſemble, trop différentes pour ſe confondre encore, toutes les fois qu'elle les éprouve enſemble; ſur-tout ſi, comme je le ſuppoſe, aucune ne domine. Elle ne peut donc s'empêcher de remarquer qu'elle eſt tout à la fois ce bruit & ce chant, dont elle ſe ſouvient, comme de deux modifications, qui ſe ſont auparavant ſuccédées.

Le principe ſur lequel je fonde ce que je préſume ici, recevra un nouveau jour dans la ſuite de cet Ouvrage ; parce que j'aurai occaſion de l'appliquer à des exemples encore plus ſenſibles. Nous verrons comment par la maniere, dont nous jugeons de nos Senſations, nous n'y ſavons diſtinguer que ce que les circonſtances nous ont appris à y remarquer ; que tout le reſte eſt confus à notre égard, & que nous n'en conſervons non plus d'idées, que ſi nous n'en avions eu aucun ſentiment. C'eſt une des cauſes, qui fait qu'avec les mêmes Senſations, les hommes ont des connoiſſances ſi différentes. Ce germe eſt par-tout le même : mais il reſte informe chez les uns ; il ſe développe ; ſe nourrit, & s'accroît chez les autres.

§. 12. * Enfin, puiſque les bruits ſont à l'oreille, ce que les odeurs ſont au nez, la liaiſon en ſera dans la mémoire la même

---

* Une ſuite de ſons ſe lient mieux dans la mémoire, qu'une ſuite de bruits.

que celle des odeurs. Mais les ſons ayant, par leur nature, & par celle de l'organe, un lien beaucoup plus fort, la mémoire en conſervera plus facilement la ſucceſſion.

CHAPITRE IX.

De l'Odorat & de l'Ouie réunis.

§. 1. * Dès que ſes ſens pris ſéparément, ne donnent pas à notre Statue l'idée de quelque choſe d'extérieur, ils ne la lui donneront pas davantage après leur réunion. Elle ne ſoupçonnera pas qu'elle ait deux organes différens.

§. 2. ** Si même, au premier moment de ſon exiſtence, elle entend des ſons, & ſent des odeurs, elle ne ne ſaura pas encore diſtinguer en elle deux

* Ces deux ſens réunis ne donnent l'idée d'aucune choſe extérieure.

** D'abord la Statue ne diſtingue pas les ſons des odeurs, qui viennent à elle en même tems.

manieres d'être. Les ſons & les odeurs ſe confondront, comme s'ils n'étoient qu'une modification ſimple. Car nous venons d'obſerver qu'elle ne diſtingue dans ſes Senſations que les idées qu'elle a eu occaſion de remarquer chacune en particulier.

§. 3. * Mais ſi elle a conſidéré les Senſations de l'ouie ſéparément de celles de l'odorat, elle ſera capable de les diſtinguer, lorſqu'elle les éprouvera enſemble : car pourvu que le plaiſir de jouir de l'une, ne la détourne pas entiérement du plaiſir de jouir de l'autre, elle reconnoîtra qu'elle eſt tout à la fois ce qu'elle a été tour-à-tour. La nature de ces Senſations ne les porte pas à ſe confondre comme deux odeurs : elles different trop pour n'être pas diſtinguées, au ſouvenir qui reſte de chacune. C'eſt donc à la mémoire que la Statue doit l'avantage de diſtinguer les impreſſions qui lui ſont tranſmiſes à la fois par des organes différens.

* Elle apprend enſuite à les diſtinguer.

§. 4. * Alors il lui ſemble que ſon être augmente, & qu'il acquiert une double exiſtence. Voilà donc bien du changement dans ſes jugemens d'habitude ; car avant la réunion de l'ouie à l'odorat, elle n'avoit point imaginé qu'elle pût être de deux manieres à la fois.

§. 5. ** Il eſt évident qu'elle acquerra les mêmes facultés, que lorſqu'elle a eu ſéparément ces deux ſens. Sa mémoire y gagnera en ce que la chaîne des idées en ſera plus variée & plus étendue. Tantôt un ſon lui rappelera une ſuite d'odeurs ; tantôt une odeur lui rappelera une ſuite de ſons. Mais il faut remarquer que ces deux eſpeces de Senſations étant réunies, ſont ſujettes à la même loi qu'avant leur réunion; c'eſt-à-dire, que les plus vives peuvent quelquefois faire oublier les autres, & em-

---

* Son être lui paroît acquérir une double exiſtence.

** Sa mémoire eſt plus étendue qu'avec un ſeul ſens.

pêcher qu'elles ſoient remarquées au moment même qu'elles ont lieu.

§. 6. * Il me ſemble encore que la Statue peut avoir plus d'idées abſtraites qu'avec un ſeul ſens. Elle ne connoiſſoit en général que deux manieres d'être, l'une agréable, l'autre déſagréable : mais actuellement qu'elle diſtingue les ſons des odeurs, elle ne peut s'empêcher de les conſidérer, comme deux eſpeces de modification. Peut être encore le bruit lui paroît-il ſi différent des ſons harmonieux, que ſi on pouvoit lui faire comprendre que ſes Senſations lui ſont tranſmiſes par des organes ; elle pourroit bien imaginer avoir trois ſens ; un pour les odeurs, un autre pour le bruit, & un troiſieme pour les ſons harmonieux.

---

* Elle forme plus d'idées abſtraites.

CHAPITRE X.

Du Goût seul, & du Goût joint à l'Odorat & à l'Ouie.

§. 1. * NE donnant de sensibilité qu'à l'intérieur de la bouche de notre Statue, je ne saurois lui faire prendre aucune nourriture : mais je suppose que l'air lui apporte à mon gré toutes sortes de saveurs, & soit propre à la nourrir toutes les fois que je le jugerai nécessaire.

Elle acquerra les mêmes facultés qu'avec l'ouie ou l'odorat ; & parce que sa bouche est aux saveurs, ce que le nez est aux odeurs, & l'oreille au bruit ; plusieurs saveurs réunies lui paroîtront comme une seule, & elle ne les distinguera, qu'autant qu'elles se succéderont.

* La Statue acquiert les mêmes facultés qu'avec l'odorat.

§. 2.* Le goût peut ordinairement contribuer plus que l'odorat, à ſon bonheur & à ſon malheur : car les ſaveurs affectent communément avec plus de force que les odeurs.

Il y contribue même encore plus que les ſons harmonieux; parce que le beſoin de nourriture lui rend les ſaveurs plus néceſſaires, & par conſéquent les lui fait goûter avec plus de vivacité. La fin pourra la rendre malheureuſe : mais dès qu'elle aura remarqué les Senſations propres à l'appaiſer, elle y déterminera davantage ſon attention, les deſirera avec plus de violence, & en jouira avec plus de délice.

§. 3. ** Si nous réuniſſons le goût à l'ouie & à l'odorat, la Statue parviendra à démêler les Senſations, qu'ils lui tranſmettent à la fois, lorſqu'elle aura appris

---

* Le goût contribue plus que l'odorat & que l'ouie, à ſon bonheur & à ſon malheur.

** Diſcernement qu'elle fait des ſenſations qu'ils lui tranſmettent.

à les connoître ſéparément ; pourvu néanmoins que ſon attention ſe partage à peu près également entre elles : ainſi voilà ſon exiſtence en quelque ſorte triplée.

Il eſt vrai qu'il ne lui ſera pas toujours auſſi aiſé de faire la différence d'une ſaveur à une odeur, que d'une ſaveur à un ſon. L'odorat & le goût ont une ſi grande analogie, que leurs Senſations doivent quelquefois ſe confondre (1).

§. 4. * Comme nous venons de voir que les ſaveurs doivent l'intéreſſer plus que toute autre Senſation ; elle s'en occupera d'autant plus, que ſa faim ſera plus grande. Le goût pourra donc nuire aux autres ſens, juſqu'à la rendre inſenſible aux odeurs & à l'harmonie.

---

(1) Il n'y a perſonne qui n'ait pû remarquer qu'il eſt quelquefois porté à attribuer à un mets, dont il mange, les odeurs qui frappent ſon odorat. Mais ce qui prouve encore cette analogie, c'eſt qu'on a plus de goût, à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

* Le goût peut nuire aux autres ſens.

§. 5. * La réunion de ces ſens étendra, & variera davantage la chaîne de ſes idées, augmentera le nombre de ſes deſirs, & lui fera contracter de nouvelles habitudes.

§. 6. ** Cependant il eſt très-difficile de déterminer juſqu'à quel point la Statue pourra diſtinguer les manieres d'être qu'elle leur doit. Peut-être ſon diſcernement eſt-il moins étendu que je ne l'imagine (1), peut-être l'eſt-il davantage. Pour en juger, il faudroit ſe mettre tout-à-fait à ſa place, & ſe dépouiller entiérement de toutes ſes habitudes : mais je ne me flatte pas d'y avoir toujours réuſſi.

L'habitude de rapporter chaque eſpece de Senſation à un organe particulier, doit beaucoup contribuer à nous en faire faire

* Avantages réſultans de la réunion de ces ſens.

** Doute ſur leurs effets.

(1) C'étoit le ſentiment de Mademoiſelle Ferrand.

la différence : ſans elle, peut-être que nos Senſations ſeroient une eſpece de cahos pour nous. En ce cas, le diſcernement de la Statue ſeroit fort borné.

Mais il faut remarquer que l'incertitude, ou la fauſſeté même de quelques conjectures, ne ſauroit nuire au fond de cet Ouvrage. Quand j'obſerve cette Statue, c'eſt moins pour m'aſſurer de ce qui ſe paſſe en elle, que pour découvrir ce qui ſe paſſe en nous. Je puis me tromper, en lui attribuant des opérations, dont elle n'eſt pas encore capable; mais de pareilles erreurs ne tirent pas à conſéquence, ſi elles mettent le Lecteur en état d'obſerver comment ces opérations s'exécutent en lui-même.

CHAPITRE XI.

D'un homme borné au ſens de la Vue.

§. 1. * Il paroîtra ſans doute extraornaire à bien des Lecteurs de dire, que l'œil eſt par lui-même incapable de voir une eſpace hors de lui. Nous nous ſommes fait une ſi grande habitude de juger à la vue des objets qui nous environnent, que nous n'imaginons pas comment nous n'en aurions pas jugé, au premier moment que nos yeux ſe ſont ouverts à la lumiere.

La raiſon a bien peu de force, & ſes progrès ſont bien lents, lorſqu'elle a à détruire des erreurs, dont perſonne n'a pu s'exempter ; & qui ayant commencé avec le premier développement des ſens, cachent leur origine dans des tems, dont nous ne conſervons aucun ſouvenir. D'a-

* Préjugés & conſidérations qui le combattent.

bord on penſe que nous avons toujours vu comme nous voyons ; que toutes nos idées ſont nées avec nous ; & nos premieres années ſont comme cet âge fabuleux des Poëtes, où l'on ſuppoſe que les Dieux ont donné à l'homme toutes les connoiſſances, qu'il ne ſe ſouvient pas d'avoir acquiſes par lui-même.

Si un Philoſophe ſoupçonne que toutes nos connoiſſances pourroient bien tirer leur origine des ſens, auſſi-tôt les eſprits ſe révoltent contre une opinion qui leur paroît ſi étrange. Quelle eſt la couleur de la penſée, lui demande-t-on, pour venir à l'ame par la vue ? Qu'elle en eſt la ſaveur, qu'elle en eſt l'odeur, &c. pour être dûe au goût, à l'odorat ? &c. Enfin, on l'accable de mille difficultés de cette ſorte, avec toute la confiance que donne un préjugé généralement reçu. Le Philoſophe, qui s'eſt hâté de prononcer, avant d'avoir démêlé la génération de toutes nos idées, eſt embarraſſé ; on ne doute pas que

ce ne ſoit une preuve de la fauſſeté de ſon ſentiment.

La Philoſophie fait un nouveau pas : elle découvre que nos Senſations ne ſont pas les qualités mêmes des objets, & qu'au contraire elles ne ſont que des modifications de notre ame. Elle examine chaque Senſation en particulier ; & comme elle trouve peu de difficultés dans cette recherche, elle paroît à peine faire une découverte.

De-là il étoit aiſé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes ; & que par conſéquent un homme borné à l'odorat, n'eût été qu'odeur ; borné au goût, ſaveur ; à l'ouie, bruit ou ſon ; à la vue, lumiere & couleur. Alors le plus difficile eût été d'imaginer comment nous contractons l'habitude de rapporter au-dehors des Senſations, qui ſont en nous. En effet, il paroît bien étonnant qu'avec des ſens, qui n'éprouvent rien qu'en eux-mêmes, & qui n'ont aucun moyen pour

ſoupçonner un eſpace au-dehors ; on pût rapporter ſes Senſations aux objets qui les occaſionnent. Comment le ſentiment peut-il s'étendre au-delà de l'organe, qui l'éprouve, & qui le limite ?

Mais en conſidérant les propriétés du toucher, on eût reconnu qu'il eſt capable de découvrir cet eſpace, & d'apprendre aux autres ſens à rapporter leurs Senſations aux corps qui y ſont répandus. Dès-lors les perſonnes même, que le préjugé éloignoit davantage de cette vérité, euſſent commencé à former au moins quelque doute. On ſeroit tombé d'accord qu'avec l'odorat, ou le goût, on ne ſe ſeroit cru qu'odeur, ou ſaveur. L'ouie eût ſouffert un peu plus de difficulté, par l'habitude où nous ſommes d'entendre le bruit, comme s'il étoit hors de nous. Mais ce ſens a tant de peine à juger des diſtances & des ſituations, & il s'y trompe ſi ſouvent, qu'on fut enfin convenu, qu'il n'en juge point par lui-même. On l'eût regardé comme un éleve, qui a mal retenu les leçons du toucher.

Mais la vue, comment aura-t-elle pû être inſtruite par le tact, elle qui juge des diſtances auxquelles il ne peut atteindre; elle qui embraſſe en un inſtant des objets, qu'il ne parcourt que lentement, ou dont même il ne peut jamais ſaiſir l'enſemble?

L'analogie eût pû faire préſumer qu'il doit en être d'elle comme des autres ſens: l'impreſſion de la lumiere, la Senſation étant toute dans les yeux, l'on pouvoit conjecturer qu'ils doivent ne voir qu'en eux-mêmes, lorſqu'ils n'ont point encore appris à rapporter leurs Senſations au-dehors. En effet, s'ils ne voyoient que comme ils ſentent, pourroient-ils ſoupçonner qu'il y a un eſpace, & dans cet eſpace des objets qui agiſſent ſur eux?

On eût donc ſuppoſé qu'ils n'ont par eux-mêmes connoiſſance que de la lumiere & des couleurs; & après avoir dans cette hypotheſe rendu raiſon de tous les phénomenes, après avoir expliqué comment avec le ſecours du tact, ils parviennent à juger des objets qui ſont dans

l'eſpace ; il n'eût manqué que des expériences, pour achever de détruire tous nos préjugés.

On doit rendre à M. Molineux la juſtice d'avoir le premier formé des conjectures ſur la queſtion que nous traitons. Il communiqua ſa penſée à un Philoſophe ; c'étoit le ſeul moyen de ſe faire un Partiſan. Locke convint avec lui qu'un aveugle-né, dont les yeux s'ouvriroient à la lumiere, ne diſtingueroit pas à la vue un globe d'un cube. Cette conjecture a été depuis confimée par les expériences de M. Cheſelden, auxquelles elle a donné occaſion ; & il me ſemble qu'on peut aujourd'hui démêler à-peu-près ce qui appartient aux yeux, & ce qu'ils doivent au tact.

§. 2. * Je crois donc être autoriſé à dire que notre Statue ne voit que de la lumiere & des couleurs, qu'elle ne peut

* La Statue n'apperçoit les couleurs que comme des manieres d'être d'elle-même.

pas juger qu'il y a quelque choſe hors d'elle.

Cela étant, elle n'apperçoit dans l'action des rayons, que des manieres d'être d'elle-même. Elle eſt avec ce ſens, comme elle a été avec ceux, dont nous avons déjà examiné les effets; & elle acquiert les mêmes facultés.

§. 3. * Si dès le premier inſtant elle apperçoit également pluſieurs couleurs, il me ſemble qu'elle n'en peut encore remarquer aucune en particulier : ſon attention trop partagée les embraſſe confuſément. Voyons comment elle peut apprendre à les démêler.

§. 4. ** L'œil eſt de tous les ſens celui, dont nous connoiſſons le mieux le méchaniſme. Pluſieurs expériences nous ont appris à ſuivre les rayons de la lumiere juſ-

---

* Au premier inſtant, elle les voit confuſément.

** Comment elle les diſcerne enſuite les unes après les autres.

ques ſur la rétine ; & nous ſavons qu'ils y font des impreſſions diſtinctes. A la vérité, nous ignorons comment ces impreſſions ſe tranſmettent par le nerf optique juſqu'à l'ame. Mais il paroît hors de doute, qu'elles y arrivent ſans confuſion : car l'Auteur de la nature auroit-il pris la précaution de les démêler avec tant de ſoin ſur la rétine, pour permettre qu'elles ſe confondiſſent à quelques lignes au-delà ? Et ſi d'ailleurs cela arrivoit, comment l'ame apprendroit-elle jamais à en faire la différence ?

Les couleurs ſont donc par leur nature des Senſations, qui tendent à ſe démêler ; & voici comment j'imagine que notre Statue parviendra à en remarquer un certain nombre.

Parmi les couleurs, qui ſe répandent au premier inſtant dans ſon œil, & qui en occupent le fond ; il peut y en avoir une qu'elle diſtingue d'une maniere particuliere, qu'elle voit comme à part : ce ſera celle à laquelle le plaiſir déterminera

ſon attention avec un certain degré de vivacité. Si elle ne la remarquoit pas plus que les autres, elle ne la démêleroit point encore. C'eſt ainſi que nous ne diſcernerions rien dans une campagne, où nous voudrions tout voir à la fois & également.

Si elle en pouvoit conſidérer avec la même vivacité deux enſemble, elle les remarqueroit avec la même facilité qu'une ſeule ; ſi elle en pouvoit conſidérer trois de la ſorte, elle les remarqueroit également. Mais c'eſt de quoi elle ne me paroît pas encore capable : il faut que le plaiſir de les conſidérer l'une après l'autre, la prépare au plaiſir d'en conſidérer pluſieurs à la fois.

Il eſt vraiſemblable qu'elle eſt par rapport à deux ou trois couleurs, qui s'offrent à elle avec quantité d'autres; comme nous ſommes nous-mêmes par rapport à un tableau un peu compoſé, & dont le ſujet ne nous eſt pas familier. D'abord nous en appercevons les détails confuſément. Enſuite nos yeux ſe fixent ſur une

figure, puis ſur une autre; & ce n'eſt qu'après les avoir remarquées ſucceſſivement, que nous parvenons à juger de toutes enſemble.

La vue confuſe du premier coup-d'œil n'eſt pas l'effet d'un nombre d'objets abſolu & déterminé; enſorte que ce qui eſt confus pour moi, doive l'être pour tout autre. Elle eſt l'effet d'une multitude trop grande par rapport au peu d'exercice de mes yeux. Un Peintre & moi nous voyons également toutes les parties d'un tableau : mais tandis qu'il les démêle rapidement, je les découvre avec tant de peine, qu'il me ſemble que je voye à chaque inſtant ce que je n'avois point encore vu.

Ainſi donc qu'il y a dans ce tableau plus de choſes diſtinctes pour ſes yeux, & moins pour les miens; notre Statue, parmi toutes les couleurs, qu'elle voit au premier inſtant, n'en peut vraiſemblablement remarquer qu'une ſeule, puiſque ſes yeux n'ont point encore été exercés.

Alors, quoique d'autres couleurs ſe

répandent diſtinctement ſur ſa rétine, & que par conſéquent elle les voye ; elles ſont auſſi confuſes à ſon égard, que ſi elles ſe confondoient réellement.

Tant qu'elle eſt toute entiere à la couleur qu'elle remarque, elle n'a donc proprement aucune connoiſſances des autres. Cependant ſes yeux ſe fatiguent, ſoit parce que cette couleur agit avec vivacité, ſoit parce qu'ils ne ſauroient demeurer ſans quelque effort dans la ſituation qui les fixe ſur elle. Ils en changent donc par un mouvement machinal : ils en changent encore, s'ils ſont par haſard frappés d'une couleur trop vive pour leur plaire ; & ils ne s'arrêtent, que lorſqu'ils en rencontrent une qui leur eſt plus agréable, parce qu'elle eſt un repos pour eux.

Après quelque tems, ils ſe fatiguent encore, & ils paſſent à une couleur moins vive. Ainſi ils arriveront par degrés à mettre leur plus grand plaiſir à ne remarquer que du noir. Enfin, la laſſitude peut être portée à un tel point,

qu'ils ſe fermeront tout-à-fait à la lumiere.

Si notre Statue ayant démêlé les couleurs dans cet ordre ſucceſſif, n'en pouvoit jamais remarquer pluſieurs en même-tems, elle ſeroit préciſément avec la vue, comme elle a été avec l'odorat. Car quoique juſqu'ici elle en ait toujours vu pluſieurs enſemble, toutes celles qu'elle n'a pas remarquées, ſont à ſon égard, comme ſi elle ne les avoit point vues : elle n'en peut tenir aucun compte. Mais il me paroît qu'elle doit apprendre à en démêler pluſieurs à la fois.

§. 5. * Le rouge, je le ſuppoſe, eſt la premiere couleur, qui l'a frappée davantage, & qu'elle a remarquée. Son œil étant fatigué, il change de ſituation, & il rencontre une autre couleur, du jaune, par exemple : elle ſe plaît à cette nouvelle maniere d'être; mais elle n'oublie pas le rouge, ni le plaiſir qu'il lui a fait.

---

* Comment elle en diſcerne pluſieurs à la fois.

Son attention ſe partage donc entre ces deux couleurs : ſi elle remarque le jaune, comme une maniere d'être qu'elle éprouve actuellement ; elle remarque le rouge, comme une maniere d'être qu'elle a éprouvée.

Mais le rouge ne peut pas attirer ſon attention, & continuer de ne lui paroître que comme une maniere d'être, qui n'eſt plus ; ſi la Senſation, comme je le ſuppoſe, lui en eſt auſſi préſente que celle du jaune. Après s'être rappelé qu'elle a été rouge & jaune ſucceſſivement ; elle remarque donc qu'elle eſt rouge & jaune tout à la fois.

Qu'enſuite ſon œil fatigué ſe porte ſur une troiſieme couleur, ſur du verd, par exemple, ſon attention déterminée à cette maniere d'être, ſe détourne des deux premieres. Cependant elle n'y eſt pas déterminée, au point de lui faire tout-à-fait oublier ce qu'elle a été. Elle remarque donc encore le rouge & le jaune,

comme

comme deux manieres d'être, qui ont précédé.

Ce ſouvenir prend ſur l'attention, à proportion que l'organe, fixé ſur le verd, ſe fatigue. Inſenſiblement il y a à peu près autant de part que la couleur actuellement remarquée : ainſi la Statue démêle qu'elle a été du rouge & du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle eſt du verd. Dès-lors elle remarque qu'elle eſt tout à la fois ces trois couleurs. Et comment ſe borneroit-elle à en conſidérer deux comme paſſées; lorſque ces Senſations ſont toutes trois en même-tems dans ſes yeux, & qu'elles y ſont d'une maniere diſtincte?

C'eſt donc par le ſecours de la mémoire que l'œil parvient à remarquer juſqu'à deux ou trois couleurs, qui ſe préſentent enſemble. Si lorſqu'il remarque la ſeconde, la premiere s'oublioit totalement, jamais il ne parviendroit à juger qu'il eſt tout à la fois de deux manieres. Mais dès que

le ſouvenir en reſte, l'attention ſe partage entre l'une & l'autre; & auſſi-tôt qu'il a remarqué qu'il a été ſucceſſivement de deux manieres, il juge qu'il eſt de deux tout-à-la-fois.

§. 6. * Comme nous lui avons appris à connoître ſucceſſivement trois couleurs, nous lui apprendrons à en connoître un plus grand nombre. Mais dans toute cette ſucceſſion il ne s'en repréſentera jamais que trois diſtinctement : car les idées de notre Statue ſur les nombres ne ſont pas plus étendues, qu'elles l'étoient avec l'odorat.

Si nous lui offrons enſuite toutes ces couleurs enſemble, elle n'en démêlera également que trois à la fois, & elle ne pourra déterminer le nombre des autres. Ayant démontré que l'œil a beſoin de la mémoire pour les diſtinguer, il eſt hors

---

* Bornes de ſon diſcernement à ce ſujet.

de doute qu'il n'en diſtinguera pas plus que la mémoire même.

§. 7. * Notre Statue portant la vue d'une couleur à une autre, ne jouit pas toujours de la maniere d'être, qu'elle ſe ſouvient lui avoir été plus agréable. Son imagination faiſant effort, pour lui repréſenter vivement l'objet de ſon deſir, ne peut manquer d'agir ſur les yeux. Elle y produit donc à leur inſçu un mouvement, qui leur fait parcourir pluſieurs couleurs, juſqu'à ce qu'ils ayent rencontré celle qu'ils cherchent. La Statue a par conſéquent avec ce ſens un moyen de plus qu'avec les précédens, pour obtenir la jouiſſance de ce qu'elle deſire. Il ſe pourra même qu'ayant d'abord retrouvé, comme par haſard, une couleur, ſes yeux prennent l'habitude du mouvement propre à la leur faire retrouver encore : & cela arrivera,

* Elle a avec ce ſens un moyen de plus pour ſe procurer ce qu'elle deſire.

pourvu que les objets qui leur ſont préſens, ne changent pas de ſituation.

§. 8. * Les couleurs ſe diſtinguent à nos yeux, parce qu'elles paroiſſent former une ſurface, dont elles occupent chacune une partie. Notre Statue jugeant qu'elle eſt tout-à-la-fois pluſieurs couleurs, ſe ſentiroit-elle donc comme une eſpece de ſurface colorée?

Avec les autres ſens nous l'avons vue odeur, ſon, ſaveur, c'étoit là une exiſtence bien légere : actuellement elle deviendroit une eſpece de ſurface; cette exiſtence ſeroit bien légere encore : mais elle n'eſt pas même une ſurface.

L'idée de l'étendue ſuppoſe la perception de pluſieurs choſes les unes hors des autres. Or, on ne peut refuſer cette perception à la Statue; car elle ſent qu'elle ſe répete hors d'elle-même, autant de fois

* Comment elle ſe ſent en quelque ſorte étendue.

qu'il y a de couleurs qui la modifient. En tant qu'elle eſt le rouge, elle ſe ſent hors du verd; en tant qu'elle eſt le verd, elle ſe ſent hors du rouge; & ainſi du reſte.

Mais pour avoir l'idée diſtincte & préciſe d'une grandeur, il faut voir comment les choſes apperçues les unes hors des autres, ſe lient, ſe terminent mutuellement; & comment toutes enſemble elles ont des bornes qui les circonſcrivent.

Or, le *moi* de la Statue ne ſauroit ſe ſentir circonſcrit dans des limites; il faudroit pour cela qu'il connût quelque choſe hors de lui-même.

Mais ne pourra-t-il pas ſe ſentir au moins terminé dans une couleur? Qu'il ſoit modifié par une ſurface bleue liſérée de blanc, ne s'appercevra-t-il pas comme un bleu terminé? On ſeroit d'abord tenté de le croire; cependant le ſentiment contraire eſt beaucoup plus vraiſemblable.

La Statue ne peut ſe ſentir étendue à

l'occaſion de cette ſurface, qu'autant que chaque partie lui donne la même modification : chacune doit produire la Senſation du bleu. Mais ſi elle eſt modifiée de la même maniere par un pied de cette ſurface, par un pouce, par une ligne, &c. elle ne peut pas ſe repréſenter dans cette modification une grandeur plutôt qu'une autre. Elle ne s'en repréſente donc aucune. Une Senſation de couleur ne porte donc pas avec elle une idée d'étendue.

Il eſt vrai que cette Senſation eſt répétée autant de fois qu'il y a de parties ſenſibles ſur cette ſurface : mais répétée pluſieurs fois ou produite une ſeule, elle n'eſt jamais qu'une maniere d'être; & la Statue ne ſauroit ſe douter de cette répétition. Chaque couleur ne lui paroîtra étendue, que quand le tact ayant inſtruit la vue, ſes yeux ſe feront fait une habitude de rapporter ſur toutes les parties d'une ſurface la modification ſimple & unique, qu'elles répetent chacune dans l'être ſen-

tant. Mais actuellement qu'elle ne regarde une couleur, que comme une de ſes manieres d'être, je n'imagine pas comment elle pourroit la ſentir étendue.

Nous n'avons point de terme, pour rendre avec préciſion le ſentiment, qu'a d'elle-même la Statue modifiée par pluſieurs couleurs à la fois. Mais enfin elle connoît qu'elle exiſte de pluſieurs manieres; elle s'apperçoit en quelque ſorte comme un point coloré, au-delà duquel il en eſt d'autres, où elle ſe retrouve; & à cet égard, on peut dire qu'elle ſe ſent étendue. Mais puiſqu'elle ne peut pas déterminer le nombre des couleurs qui la modifient en même tems, puiſque ces couleurs ne ſe terminent point mutuellement, & que toutes enſemble elles ne ſauroient être circonſcrites; il faut conclure que le ſentiment qu'elle a de ſon étendue eſt vague, qu'il ne marque de bornes nulle part. Elle ſe ſent comme un être qui ſe multiplie ſans fin; & ne

connoiſſant rien au-delà, elle eſt par rapport à elle comme ſi elle étoit immenſe: elle eſt par-tout, elle eſt tout.

§. 9. * Dans une idée auſſi imparfaite de l'étendue, on ne ſauroit ſe repréſenter aucune trace de figures, aucune grandeur terminée. Cela eſt évident. Mais quand même on ſuppoſeroit, contre ce que nous venons de dire, que chaque couleur conſidérée comme une modification de l'ame, peut repréſenter une étendue figurée, il me ſemble que la Statue ne ſe feroit encore l'idée d'aucune figure.

Pour en être convaincu, il faut ſe rappeler le principe que nous avons établi, & qui eſt conſtaté par notre expérience. C'eſt que nous n'avons pas toutes les idées que nos Senſations renferment; nous n'avons que celles que nous y ſavons remarquer. Ainſi nous voyons tous les mêmes objets; mais parce que nous n'avons pas

---

* Elle n'a point d'idée de figure.

le même plaiſir, le même intérêt à les obſerver, nous en avons chacun des idées bien différentes. Vous remarquez ce qui m'échappe, & ſouvent lorſque vous en pouvez rendre un compte exact, je ſuis moi-même comme ſi je n'avois rien vu.

Or, la lumiere & les couleurs étant le côté le plus ſenſible, par où la Statue ſe connoît, par où elle jouit d'elle-même; elle ſera plus portée à conſidérer ſes modifications, comme éclairées & colorées, que comme figurées. Toute occupée à juger des couleurs, par les nuances, qui les diſtinguent, elle ne penſera donc pas aux différentes manieres, dont nous les ſuppoſons terminées.

D'ailleurs il ne ſuffit pas à l'œil de voir toute une figure, pour s'en former une idée; comme il lui ſuffit de voir une couleur, pour la connoître. Il ne ſaiſit l'enſemble de la plus ſimple, qu'après en avoir parcouru toutes les parties. Il lui faut un

jugement pour chacune en particulier, & un autre jugement pour les réunir : il faut ſe dire, voilà un côté, en voilà un ſecond, en voilà un troiſieme ; voilà l'intervalle qui les ſépare, & de tout cela réſulte ce triangle.

Ainſi donc que les yeux n'ont appris à démêler trois couleurs à la fois, que parce que les ayant conſidérées ſucceſſivement, ils les remarquent dans l'impreſſion qu'elles font enſemble : de même, ils n'apprendront à démêler les trois côtés d'un triangle, qu'autant que les ayant remarqués l'un après l'autre, ils les remarqueront tous enſemble, & jugeront de la maniere dont ils ſe réuniſſent. Mais c'eſt là un jugement que la Statue n'aura point occaſion de former.

Les figures, nous le ſuppoſons, ſont renfermées dans les Senſations qu'elle éprouve. Mais notre expérience nous démontre aſſez que nous n'avons pas toutes les idées que nos Senſations portent avec elles. Nos

connoiſſances ſe bornent uniquement aux idées que nous avons appris à remarquer : nos beſoins ſont la ſeule cauſe qui détermine notre attention aux unes plutôt qu'aux autres ; & celles qui demandent un plus grand nombre de jugemens, ſont auſſi celles que nous acquérons les dernieres. Or, je n'imagine pas quelle ſorte de beſoin pourroit engager notre Statue à former tous les jugemens néceſſaires, pour avoir l'idée de la figure la plus ſimple.

D'ailleurs quel heureux haſard régleroit le mouvement de ſes yeux, pour leur en faire ſuivre le contour ? Et lors même qu'ils le ſuivroient, comment pourroit-elle s'aſſurer de ne pas paſſer continuellement d'une figure à une autre ? A quoi pourra-t-elle juger que trois côtés, qu'elle a vus l'un après l'autre, forment un triangle ? Il eſt bien plus vraiſemblable que ſa vue obéiſſant uniquement à l'action de la lumiere, errera dans un chaos de figures :

tableau mouvant, dont les parties lui échapent tour-à-tour.

Il eſt vrai que nous ne remarquons pas les jugemens que nous portons, pour ſaiſir l'enſemble d'un cercle, ou d'un quarré. Mais nous ne remarquons pas davantage ceux qui nous font voir les couleurs hors de nous. Cependant il ſera démontré que cette apparence eſt l'effet de certains jugemens que l'habitude nous a rendu familiers. Qu'on nous offre un tableau fort compoſé, l'étude que nous en faiſons, ne nous échappe pas : nous nous appercevons que nous comptons les perſonnages, que nous en parcourons les attitudes, les traits, que nous portons ſur toutes ces choſes une ſuite de jugemens, & que ce n'eſt qu'après toutes ces opérations, que nous les embraſſons d'un même coup-d'œil. Or, les yeux de notre Statue ſeroient obligés de faire, pour voir une figure entiere, ce que les nôtres font, pour voir un tableau entier. Nous l'avons fait

ſans doute nous mêmes la premiere fois que nous avons appris à voir un quarré. Mais aujourd'hui la rapidité avec laquelle nous en parcourons par habitude les côtés, ne nous permet plus de nous appercevoir de la ſuite de nos jugemens. Il eſt raiſonnable de penſer, que lorſque nos yeux n'étoient point exercés, ils ont été dans la néceſſité de ſe conduire, pour voir les objets les plus ſimples, comme ils ſe conduiſent actuellement, pour en voir de plus composés.

§. 10. *Nous ne jugeons des ſituations, que parce que nous voyons les objets dans un lieu, où ils occupent chacun un eſpace déterminé; & nous ne jugeons du mouvement, que parce que nous les voyons changer de ſituation. Or, la Statue ne ſauroit rien obſerver de ſemblable dans les Senſations qui la modifient. Si

---

* Elle n'a point d'idée de ſituation ni de mouvement.

c'eſt au tact à donner de l'étendue à chaque couleur, c'eſt encore à lui à leur donner la propriété de repréſenter des ſituations & du mouvement.

N'ayant qu'une idée confuſe & indéterminée d'étendue, privée de toute idée de figure, de lieu, de ſituation & de mouvement, la Statue ſent ſeulement qu'elle exiſte de bien des manieres. Si pluſieurs objets changent de place ſans diſparoître à ſes yeux, elle continue d'être les mêmes couleurs qu'elle étoit auparavant. Le ſeul changement qu'elle peut éprouver, c'eſt d'être plus ſenſiblement tantôt l'une tantôt l'autre, ſuivant les différentes ſituations, par où le mouvement fait paſſer les objets : étant tout-à-la-fois par exemple, le jaune, le pourpre & le blanc; elle ſera dans un moment plus le jaune; dans un autre, plus le pourpre; & dans un troiſieme plus le blanc.

CHAPITRE XII.

De la Vue avec l'Odorat, l'Ouie & le Gout.

§. 1. * LA réunion de la vue, de l'odorat, de l'ouie & du goût, augmente le nombre des manieres d'être de notre Statue : la chaîne de ſes idées en eſt plus étendue & plus variée : les objets de ſon attention, de ſes deſirs & de ſa jouiſſance ſe multiplient; elle remarque une nouvelle claſſe de ſes modifications, & il lui ſemble qu'elle apperçoit en elle une multitude d'êtres tout différens. Mais elle continue à ne voir qu'elle, & rien ne la peut encore arracher à elle-même, pour la porter au-dehors.

§. 2. * Elle ne ſoupçonne donc pas qu'elle

* Effets produits par la réunion de ces ſens.

* Ignorance d'où la Statue ne peut ſortir.

doive ſes manieres d'être à des cauſes étrangeres; elle ignore qu'elles lui viennent par quatre Sens. Elle voit, elle ſent, elle goûte, elle entend, ſans ſavoir qu'elle a des yeux, un nez, une bouche, des oreilles : elle ne ſait pas qu'elle a un corps. Enfin, elle ne remarque qu'elle éprouve enſemble ces différentes eſpeces de Senſations, qu'après les avoir étudiées ſéparément.

§. 3. * Si, ſuppoſant qu'elle eſt continûment la même couleur, nous faiſions ſuccéder en elle les odeurs, les ſaveurs & les ſons, elle ſe regarderoit comme une couleur, qui eſt ſucceſſivement odoriférante, ſavoureuſe & ſonore. Elle ſe regarderoit comme une odeur ſavoureuſe, ſonore & colorée, ſi elle étoit conſtamment la même odeur; il faut faire la même obſervation ſur toutes les ſuppoſitions de cette eſpece. Car c'eſt dans la maniere d'être, où elle

---

* Jugemens qu'elle pourroit porter.

ſe retrouve toujours, qu'elle doit ſentir ce *moi*, qui lui paroît le ſujet de toutes les modifications, dont elle eſt ſuſceptible.

Or, quand nous ſommes portés à regarder l'étendue, comme le ſujet de toutes les qualités ſenſibles, eſt-ce parce qu'en effet elle en eſt le ſujet, ou ſeulement parce que cette idée étant toujours, par une habitude que nous avons contractée, par-tout où les autres ſont; & étant la même, quoique les autres varient, elle paroît en être modifiée, ſans l'être?

De même, quand des Philoſophes aſſurent qu'il n'y a que de l'étendue, eſt-ce qu'il n'exiſte point d'autre ſubſtance? Eſt ce même que l'étendue en eſt une? Ou n'en jugent-ils ainſi que parce que cette idée leur eſt familiere, & qu'ils la retrouvent par-tout? La Statue auroit autant de raiſon de croire qu'elle n'eſt qu'une couleur, ou qu'une odeur; & que cette couleur,

ou cette odeur eſt ſon être, ſa ſubſtance. Mais ce n'eſt pas le lieu de m'arrêter ſur de pareils ſyſtêmes; & c'eſt aſſez les réfuter, que de faire voir qu'ils ne ſont pas mieux fondés que les jugemens que nous venons de faire porter à notre Statue.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

SECONDE PARTIE.

Du Toucher, ou du ſeul Sens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Du moindre degré de Sentiment, où l'on peut réduire un homme borné au Sens du Toucher.

§ 1. * NOTRE Statue privée de l'odorat, de l'ouie, du goût, de la vue, & bornée au ſens du toucher, exiſte d'abord par le ſentiment qu'elle a de l'action des

* Sentiment fondamental de la Statue.

parties de ſon corps les unes ſur les autres, & ſur-tout des mouvemens de la reſpiration : voilà le moindre degré de ſentiment, où l'on puiſſe la réduire. Je l'appelerai *ſentiment fondamental* ; parce que c'eſt à ce jeu de la machine que commence la vie de l'animal : elle en dépend uniquement.

§. 2. * Etant expoſée enſuite aux impreſſions de l'air environnant, & de tout ce qui peut la heurter, ſon ſentiment fondamental eſt ſuſceptible de bien des modifications dans toutes les parties du corps.

§. 3. ** Enfin, nous remarquerons qu'elle pourroit dire *moi*, auſſi-tôt qu'il eſt arrivé quelque changement à ſon ſentiment fondamental. Ce ſentiment & ſon *moi* ne ſont, par conſéquent, dans l'origine, qu'une même choſe ; & pour découvrir ce dont elle peut être capable avec le ſeul ſecours du tact, il ſuffit d'obſer-

---

* Il eſt ſuſceptible de modification.

** Il eſt la même choſe que le *moi*.

ver les différentes manieres, dont le ſentiment fondamental, ou le *moi*, peut-être modifié.

CHAPITRE II.

Cet homme borné au moindre degré de ſentiment, n'a aucune idée d'étendue, ni de mouvement.

§. 1. * Si notre Statue n'eſt frappée par aucun corps, & ſi nous la plaçons dans un air tranquille, tempéré, & où elle ne ſente ni augmenter, ni diminuer ſa chaleur naturelle; elle ſera bornée au ſentiment fondamental, & elle ne connoîtra ſon exiſtence que par l'impreſſion confuſe, qui réſulte du mouvement, auquel elle doit la vie.

§. 2. ** Ce ſentiment eſt uniforme

---

* Exiſtence bornée au ſentiment fondamental.

** Ce ſentiment ne donne aucune idée d'étendue.

& par conſéquent ſimple à ſon égard ; elle n'y ſauroit remarquer les différentes Parties de ſon corps. Elle ne les ſent donc point les unes hors des autres. Elle eſt comme ſi elle n'exiſtoit que dans un point, & il ne lui eſt pas encore poſſible de découvrir qu'elle eſt étendue (1).

---

(1) Nous pouvons nous en convaincre, en obſervant ce qui ſe paſſe en nous-mêmes.

Une douleur uniforme, qui m'affecte tout le bras, je ne la juge étendue, que parce que je la rapporte à une choſe que je ſens être étendue.

L'uſage que je fais de mon bras, m'apprend à remarquer différentes parties dans ſa longueur; mais il ne m'apprend pas également à remarquer les différentes parties de ſon diamêtre. Auſſi je juge bien mieux de la longueur que du volume, qu'occupe un ſentiment douloureux. Je ſais s'il s'étend juſqu'au coude, ou juſqu'au poignet; & j'ignore s'il affecte le quart, le tiers, la moitié de la groſſeur du bras, ou davantage.

Une infinité d'expériences peuvent confirmer qu'on ſent la douleur, comme dans un point, toutes les fois qu'on la rapporte à une partie, qu'on ne s'eſt pas fait une habitude de meſurer. Pour découvrir, par exemple, l'eſpace qu'oc-

§. 3. * Rendons ce ſentiment plus vif; mais conſervons-lui ſon uniformité; échauffons, par exemple, l'air, ou refroidiſſons-le, elle aura de tout ſon corps une Senſation égale de chaud, ou de froid; & je ne vois pas qu'il en réſulte autre choſe, ſinon qu'elle ſentira plus vivement ſon exiſtence. Car une ſeule Senſation, quelque vive qu'elle ſoit, ne peut pas donner une idée d'étendue à un être, qui ne ſa-

---

cupe une douleur, qu'on ſent au milieu de la cuiſſe, il le faut parcourir avec la main : il n'en eſt pas de même, ſi elle s'étend du genou à la hanche; parce que ce ſont-là deux points que nous ſavons être diſtans.

Ce n'eſt donc pas un ſentiment uniforme, qui nous donne l'idée de l'étendue de notre corps : mais c'eſt la connoiſſance du volume de notre corps, qui nous fait attribuer de l'étendue à un ſentiment uniforme.

Notre Statue réduite au moindre degré de ſentiment, n'a de tout ſon corps qu'un ſentiment uniforme : elle ne ſait donc pas qu'elle eſt étendue.

* Devenu plus vif, il n'en donne point encore.

chant pas qu'il eſt étendu lui-même, n'a pas appris à étendre cette Senſation, en la rapportant aux différentes parties de ſon corps.

Par conſéquent, ſi notre Statue ne vivoit que par une ſuite de ſentimens uniformes, elle ſeroit auſſi bornée dans ſes opérations & dans ſes connoiſſances qu'elle l'a été avec le ſens de l'odorat.

§. 4. * Si je la frappe ſucceſſivement à la tête & aux pieds, je modifie à diverſes repriſes ſon ſentiment fondamental : mais ces modifications ſont elles-mêmes uniformes. Aucune ne lui peut donc faire remarquer qu'elle eſt étendue. On demandera peut-être, ſi étant frappée tout-à-la-fois à la tête & aux pieds, elle ne ſentira pas que ces modifications ſont diſtantes.

Lorſque je la touche, ou la Senſation qu'elle éprouve, occupe ſi fort ſa capa-

* Il peut même n'en pas donner, quoique modifié.

cité

cité de ſentir, qu'elle attire l'attention toute entiere; ou l'attention continue encore de ſe porter au ſentiment fondamental des autres parties. Dans le premier cas, notre Statue ne ſauroit ſe repréſenter un intervalle entre ſa tête & ſes pieds; car elle ne remarque point ce qui les ſépare. Dans le ſecond, elle ne le peut pas davantage; puiſque le ſentiment fondamental ne donne aucune idée d'étendue.

§. 5. * J'agite ſon bras, & ſon *moi* reçoit une nouvelle modification: acquerra-t-elle donc une idée de mouvement? non, ſans doute, car elle ne ſait pas encore qu'elle a un bras, qu'il occupe un lieu, ni qu'il en peut changer. Ce qui lui arrive en ce moment, c'eſt de ſentir plus particuliérement ſon exiſtence dans la Senſation que je lui donne, ſans jamais pouvoir ſe rendre raiſon de ce qu'elle éprouve.

Il en ſera de même, ſi je la tranſporte

---

* Dans cet état, la Statue n'a point d'idée de mouvement.

dans les airs. Tout alors ſe réduit en elle à une impreſſion, qui modifie le ſentiment fondamental tout entier ; & elle ne peut encore apprendre qu'elle a un corps qui ſe meut.

CHAPITRE III.

Comment cet homme demeurant immobile, commence à ſe ſentir en quelque ſorte étendu.

§. 1. * QUE le ſentiment de notre Statue ceſſe d'être uniforme ; & modifions-le en même-tems avec la même vivacité ; mais différemment dans toutes les parties de ſon corps ; il me paroît qu'elle n'aura point encore d'idée d'étendue. Ces Senſations venant à la fois, il en réſulte

* La Statue ne démêle les Senſations qu'elle éprouve à la fois, qu'après les avoir remarquées ſucceſſivement.

un ſentiment confus, où la Statue ne les ſauroit démêler; parce que ne les ayant pas encore remarquées l'une après l'autre, elle n'a pas appris à en remarquer pluſieurs enſemble.

Mais ſi la chaleur & le froid ſe font ſentir ſucceſſivement, elle les diſtinguera, & conſervera une idée de chacun de ces ſentimens. Qu'enſuite elle les éprouve enſemble, elle comparera l'impreſſion qu'elle ſent avec les idées que la mémoire lui rappele; & elle reconnoîtra qu'elle eſt tout-à-la-fois de deux manieres différentes.

Nous pouvons également lui donner des idées de pluſieurs autres eſpeces de plaiſir & de douleur : car à meſure qu'elle apprendra à remarquer des Senſations qui ſe ſuccedent, elle s'accoutumera à les remarquer, lorſqu'elles viennent pluſieurs enſemble; & elle parviendra même à en démêler au même inſtant un ſi grand nombre, qu'il ne lui ſera pas poſſible de le déterminer.

Suppoſons, par exemple, qu'elle ſente en même-tems de la chaleur à un bras, du froid à l'autre, une douleur à la tête, un chatouillement aux pieds, un frémiſſement dans les entrailles, &c. je crois qu'elle remarquera ces manieres d'être; pourvu qu'elle les ait connues ſéparément, & qu'aucune ne dominant ſur les autres, l'attention ſe partage également entre elles. Il faut appliquer ici les principes que nous avons établis en parlant de la vue.

§. 2. * Or, elle ne peut avoir enſemble toutes ces Senſations, les diſtinguer & les remarquer, qu'elle ne les apperçoive en quelque ſorte les unes hors des autres. En effet, ſi le ſentiment, tant qu'il a été uniforme, & ſi les Senſations, tant qu'elles n'ont pu ſe démêler, l'ont privée de toute idée d'étendue, elles ne l'en privent pas abſolument, lorſque cette uniformité & cette confuſion ceſſent.

Mais cette idée, comme nous l'avons

* Sentiment qu'elle a de ſon étendue.

remarqué ailleurs, eſt tout-à-fait vague. La Statue n'apperçoit pas une grandeur abſolue ; car nous ne connoiſſons point de pareille grandeur : elle n'apperçoit pas non plus une grandeur relative ; car elle n'a pas fait les comparaiſons néceſſaires à cet effet. Cette idée n'eſt donc pour elle que la perception de pluſieurs manieres d'être qui coexiſtent, & qui ſe diſtinguent ; perception dans laquelle elle ne ſauroit trouver la notion d'aucun corps ; parce que n'ayant encore rien touché, elle ne ſait pas que ſes manieres d'être tiennent à une matiere ſolide.

CHAPITRE IV.

Comment cet homme ayant l'uſage de ſes mains, commence à découvrir ſon corps, & apprend qu'il y a quelque choſe hors de lui.

§. 1. * JE donne l'uſage de ſes mains à notre Statue : mais quelle cauſe l'engagera à les mouvoir ? Ce ne peut pas être le deſſein de s'en ſervir. Car elle ne ſait pas encore qu'elle eſt compoſée de parties qui peuvent ſe replier les unes ſur les autres, ou ſe porter ſur les objets extérieurs. Il faudra donc qu'une impreſſion vive de plaiſir ou de douleur contractant ſes muſcles, elle agite ſes bras, ſans ſe propoſer de les agiter, ſans avoir même aucune idée de ce qu'elle fait.

§. 2. ** Je ſuppoſe qu'obéiſſant à ce

* Le bras de la Statue ſe meut.

** Senſation à laquelle elle doit la connoiſſance des corps.

mouvement machinal, elle porte la main ſur elle-même; il eſt évident qu'elle ne découvrira qu'elle a un corps, qu'autant qu'elle en diſtinguera les différentes parties, & qu'elle ſe reconnoîtra dans chacune pour le même être ſentant.

Or, elle doit les diſtinguer à la Senſation de réſiſtance ou de ſolidité, qu'elles ſe donnent mutuellement, toutes les fois qu'elles ſe touchent. Si portant une main chaude ſur une partie froide de ſon corps, elle n'éprouvoit pas cette Senſation de ſolidité, rien ne l'avertiroit que le chaud & le froid appartiennent à des parties différentes; elle ſe ſentiroit dans ſes manieres d'être, ſans y trouver aucune conſiſtance. Mais dès que la Senſation de ſolidité ſe joint aux deux autres, elle ſent en elle quelque choſe de ſolide & de chaud, qui réſiſte à quelque choſe de ſolide & de froid.

Tant qu'elle a été immobile, elle n'a pu avoir aucune idée de cette réſiſtance: la ſolidité de ſon corps ne lui donnoit que

le ſentiment uniforme, que nous nommons peſanteur. Mais dès qu'elle ſe meut, ſe touche, ou ſaiſit d'autres objets, elle ſent de la réſiſtance & de la ſolidité. Or, cette Senſation eſt propre à lui faire diſtinguer les choſes, parce qu'au lieu d'être uniforme, elle eſt modifiée différemment par le dur, le mou, le rude, le poli; en un mot, par toutes les impreſſions, dont le tact nous rend ſuſceptibles; & elle eſt propre encore à les lui faire diſtinguer comme étendues; parce-qu'elle les lui repréſente comme étant néceſſairement dans des lieux différens: dès que deux choſes ſont ſolides, chacune exclut l'autre du lieu qu'elle occupe.

Par conſéquent, pour donner du corps aux manieres d'être, il ſuffit que des organes mobiles & flexibles ajoutent à chacune cette réſiſtance & cette ſolidité. Telle eſt ſur-tout la main: dès qu'elle touche, elle a une Senſation de ſolidité, qui enveloppe toutes les autres Senſations qu'elle éprouve, qui les renferme dans de cer-

taines bornes, qui les meſure, qui les circonſcrit. C'eſt donc à cette Senſation que commencent pour la Statue, ſon corps, les objets & l'eſpace.

§. 3. * Elle apprend à connoître ſon corps, & à ſe reconnoître dans toutes les parties qui le compoſent; parce qu'auſſitôt qu'elle porte la main ſur une d'elles, le même être ſentant ſe répond en quelque ſorte de l'une à l'autre; *c'eſt moi.* Qu'elle continue de ſe toucher, par-tout la Senſation de ſolidité mettra de la réſiſtance entre les manieres d'être, & par-tout auſſi le même être ſentant ſe répondra, *c'eſt moi, c'eſt encore moi.* Il ſe ſent dans toutes les parties du corps. Ainſi il ne lui arrive plus de ſe confondre avec ſes modifications, & de ſe multiplier comme elles: il n'eſt plus la chaleur & le froid, mais il ſent la chaleur dans une partie, & le froid dans une autre.

---

* A quoi elle reconnoît le ſien.

§. 4. * Tant que la Statue ne porte les mains que ſur elle-même, elle eſt à ſon égard, comme ſi elle étoit tout ce qui exiſte. Mais ſi elle touche un corps étranger, le *moi*, qui ſe ſent modifié dans la main, ne ſe ſent pas modifié dans ce corps. Si la main dit *moi*, elle ne reçoit pas la même réponſe. La Statue juge par-là ſes manieres d'être tout-à-fait hors d'elle. Comme elle en a formé ſon corps, elle en forme tous les autres objets. La Senſation de ſolidité, qui leur a donné de la conſiſtance dans un cas, leur en donne auſſi dans l'autre; avec cette différence, que le *moi*, qui ſe répondoit, ceſſe de ſe répondre.

§. 5. ** Elle n'apperçoit donc pas les corps en eux-mêmes; elle n'apperçoit que ſes propres Senſations. Quand pluſieurs Senſations diſtinctes & coexiſtantes ſont circonſcrites par le toucher dans des bornes,

---

* Comment elle découvre qu'il y en a d'autres.

** A quoi ſe réduit l'idée qu'elle a des corps.

où le *moi* se répond à lui-même, elle prend connoissance de son corps; quand plusieurs Sensations distinctes & coexistantes sont circonscrites par le toucher dans des bornes, où le *moi* ne se répond pas, elle a l'idée d'un corps différent du sien. Dans le premier cas, ses Sensations continuent d'être des qualités à elle; dans le second, elles deviennent les qualités d'un objet tout différent.

§. 6. * Lorsqu'elle vient d'apprendre qu'elle est quelque chose de solide, elle est, je m'imagine, bien étonnée de ne pas se trouver dans tout ce qu'elle touche. Elle étend les bras, comme pour se chercher hors d'elle; & elle ne peut encore juger si elle ne s'y retrouvera point: l'expérience pourra seule l'en instruire.

§. 7. ** De cet étonnement, naît l'inquiétude de savoir où elle est, &, si j'ose

* Son étonnement de n'être pas tout ce qu'elle touche.

** Effet de cet étonnement.

m'exprimer ainſi, juſqu'où elle eſt. Elle prend donc, quitte & reprend tout ce qui eſt autour d'elle : elle ſe ſaiſit, elle ſe compare avec les objets qu'elle touche ; & à meſure qu'elle ſe fait des idées plus exactes, ſon corps, & les objets lui paroiſſent ſe former ſous ſes mains.

§. 8. * Mais je conjecture qu'elle ſera long-tems, avant d'imaginer quelque choſe, au-delà des corps, que ſa main rencontre. Il me ſemble, que lorſqu'elle commence à toucher, elle doit croire toucher tout ; & que ce ne ſera qu'après avoir paſſé d'un lieu dans un autre, & avoir manié bien des objets, qu'elle pourra ſoupçonner qu'il y a des corps au-delà de ceux qu'elle ſaiſit.

§. 9. ** Mais comment apprend-elle à toucher ? C'eſt que des mouvemens faits au haſard lui ayant procuré ſucceſſivement

---

* A chaque choſe qu'elle touche, elle croit toucher tout.

** Comment elle a appris à toucher.

des Senſations agréables & déſagréables, elle veut jouir des unes, & écarter les autres. Sans doute que dans les commencemens elle ne connoît pas encore l'art de régler ſes mouvemens. Souvent même elle trouve ce qu'elle ne cherche pas, ou ce qu'il ſeroit de ſon intérêt de fuir. Elle ne ſait ſeulement pas comment elle doit conduire ſa main pour la porter ſur une partie de ſon corps, plutôt que ſur une autre. Elle fait des eſſaïs, elle ſe méprend, elle réuſſit : elle remarque les mouvemens qui l'ont trompée, & elle les évite; elle remarque ceux qui ont répondu à ſes deſirs, & elle les répete. Enfin, ayant pluſieurs fois ſaiſi, quitté, repris le même objet, elle ſe fait une habitude des mouvemens propres à le ſaiſir encore. D'abord elle s'eſt dit ſuivant les cas je dois rapprocher, éloigner, étendre, élever, &c. le bras; enſuite elle le conduit par habitude, ſans paroître y donner aucune attention, ſans paroître former aucun jugement; & c'eſt alors qu'il y a dans le

corps des mouvemens, qui correſpondent aux deſirs de l'ame, c'eſt alors que la Statue ſe meut à ſa volonté.

CHAPITRE V.

Du Plaiſir, de la Douleur, des Beſoins, & des Deſirs dans un homme borné au Sens du Toucher.

§. 1. * DONNONS à notre Statue l'uſage de tous ſes membres; & avant de faire la recherche des connoiſſances qu'elle acquerra, voyons quels ſont ſes beſoins.

Les différentes eſpeces de plaiſir & de douleur en feront la ſource : car il faut raiſonner ſur le toucher, comme nous avons fait ſur les autres ſens.

D'abord ſon plaiſir, ainſi que ſon exiſ-

* La Statue a du plaiſir à démêler les différentes parties de ſon corps.

tence, lui a paru concentré en un point. Mais enſuite il s'eſt peu à peu étendu avec le même progrès que le ſentiment fondamental. Car elle a du plaiſir à remarquer ce ſentiment, lorſqu'il ſe démêle dans les parties de ſon corps; pourvu qu'il ne ſoit accompagné d'aucune Senſation douloureuſe.

§. 2. * Le plus grand bonheur des enfans paroît conſiſter à ſe mouvoir: les chûtes mêmes ne les dégoûtent pas. Un bandeau ſur les yeux les chagrineroit moins qu'un lien, qui leur ôteroit l'uſage des pieds & des mains. En effet, c'eſt au mouvement qu'ils doivent la conſcience la plus vive qu'ils ayent de leur exiſtence. La vue, l'ouie, le goût, l'odorat ſemblent la borner dans un organe; mais le mouvement la répand dans toutes les parties, & fait jouir du corps dans toute ſon étendue.

Si l'exercice eſt pour eux le plaiſir qui

---

* A ſe mouvoir.

a le plus d'attrait, il en aura encore plus pour notre Statue : car non-ſeulement elle ne connoît rien qui puiſſe l'en diſtraire; mais encore elle en éprouvera que le mouvement peut ſeul lui procurer tous les plaiſirs, dont elle eſt capable.

§. 3. * Elle aimera ſur-tout les corps, qui ne l'offenſent point : elle ſera fort ſenſible au poli & à la douceur de leur ſurface : & elle ſe plaira à y trouver au beſoin de la fraîcheur ou de la chaleur.

Tantôt les objets lui feront plus de plaiſir, à proportion qu'elle les maniera plus facilement : tels ſont ceux qui par leur grandeur & leur figure s'accommoderont mieux à l'étendue & à la forme de ſa main. D'autres fois ils lui plairont par l'étonnement où elle ſera de leur volume, & par la difficulté de les manier. La ſurpriſe, que lui donnera, par exemple, l'eſpace qu'elle découvrira autour d'elle, contribuera à lui rendre agréable le tranſ-

---

* A manier les objets.

port de ſon corps d'un lieu dans un autre.

La ſolidité & la fluidité, la dureté & la molleſſe, le mouvement & le repos, ſeront pour elle des ſentimens agréables: car plus ils contraſtent, plus ils attirent ſon attention, & ſe font remarquer.

§. 4. * Mais ce qui deviendra pour elle une ſource de plaiſirs, c'eſt l'habitude qu'elle ſe fera de comparer & de juger. Alors elle ne touchera pas les objets pour le ſeul plaiſir de les manier; elle en voudra connoître les rapports, & elle paſſera par autant de ſentimens agréables, qu'elle ſe formera d'idées nouvelles. En un mot, les plaiſirs naîtront ſous ſes mains, ſous ſes pas. Ils augmenteront, ils ſe multiplieront, juſqu'à ce que ſes forces ſoient excédées. Alors ils commenceront à être mêlés de fatigue; peu à peu ils s'évanouiront; enfin il ne lui reſtera plus que de la laſſitude, & le repos deviendra ſon plus grand plaiſir.

---

* A s'en faire des idées.

§. 5. * Quant à la douleur, elle y ſera avec le ſens du toucher plus fréquemment expoſée qu'avec les autres; ſouvent même elle en trouvera la vivacité bien ſupérieure à celle des plaiſirs qu'elle connoît. Mais l'avantage dont elle jouit, c'eſt que le plaiſir eſt à ſa diſpoſition, & que la douleur ne ſe fait ſentir que par intervalles.

§. 6. ** Avec les autres ſens ſon deſir conſiſtoit principalement dans l'effort des facultés de l'ame, pour lui retracer une idée agréable le plus vivement qu'il étoit poſſible. Cette idée étoit la ſeule jouiſſance qu'elle pouvoit par elle-même ſe procurer; puiſqu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de ſe donner des Senſations. Mais l'eſpece de deſir dont elle eſt capable avec le toucher, embraſſe l'effort de toutes les parties du corps, qui tendent à ſe mou-

---

* Elle eſt plus expoſée à la douleur qu'avec les autres ſens.

** En quoi conſiſtent ſes deſirs.

voir, & qui vont, pour ainſi dire, chercher des Senſations ſur tous les objets palpables. Nous-mêmes, lorſque nous deſirons vivement, nous ſentons que nos deſirs enveloppent cette double tendance des facultés de l'ame, & des facultés du corps. Dès-lors la jouiſſance ne ſe borne plus aux idées que l'imagination repréſente, elle s'étend au-dehors ſur tous les objets qui ſont à portée ; & les deſirs, au lieu de concentrer notre Statue dans ſes manieres d'être, comme il arrivoit avec les autres ſens, l'entraîne continuellement tout autour d'elle.

§. 7. * Par conſéquent ſon amour, ſa haine, ſa volonté, ſon eſpérance, ſa crainte n'ont plus ſes propres manieres d'être pour ſeul objet : ce ſont les choſes palpables qu'elle aime, qu'elle hait, qu'elle eſpere, qu'elle craint, qu'elle veut.

Elle n'eſt donc pas bornée à n'aimer qu'elle : mais ſon amour pour les corps,

---

* Quel en eſt l'objet.

eſt un effet de celui qu'elle a pour elle-même : elle n'a d'autre deſſein en les aimant, que la recherche du plaiſir, ou la fuite de la douleur ; & c'eſt là ce qui va lui apprendre à ſe conduire dans l'eſpace qu'elle commence à découvrir.

CHAPITRE VI.

De la maniere dont un homme borné au ſens du Toucher, commence à découvrir l'eſpace.

§. I. * PUISQUE les deſirs conſiſtent dans l'effort que les parties du corps font de concert avec les facultés de l'ame, notre Statue ne peut deſirer une Senſation, qu'au même inſtant elle ne ſe meuve pour chercher l'objet, qui peut la lui procurer. Elle ſera donc déterminée à ſe mouvoir, toutes les fois qu'elle ſe rappelera les Senſations

---

* Le Plaiſir regle les mouvemens de la Statue.

agréables, dont le mouvement lui a donné la jouiſſance.

D'abord elle s'agite au haſard, & cette agitation eſt elle-même un ſentiment dont elle jouit avec plaiſir; car elle en ſent mieux ſon existence. Si ſa main rencontre enſuite un objet, qui faſſe ſur elle une impreſſion agréable de chaleur ou de fraîcheur; auſſi tôt tous ſes mouvemens ſont ſuſpendus, & elle ſe livre toute entiere à ce nouveau ſentiment. Plus il lui paroît agréable, plus elle y fixe ſon attention; elle voudroit même toucher de toutes les parties de ſon corps, l'objet qui l'occaſionne: & ce deſir reproduit en elle des mouvemens, qui, au lieu de ſe faire au haſard, tendent tous à lui procurer la jouiſſance la plus complette.

Cependant cet objet perd ſon degré de chaleur ou de fraîcheur; & la jouiſſance ceſſe d'en être agréable. Alors la Statue ſe ſouvient des premiers mouvemens qui lui ont plu, elle les deſire; & s'agitant une ſeconde fois, ſans autre deſſein que

de s'agiter, elle change peu à peu de place, & touche de nouveaux corps.

Un des premiers objets de ſa ſurpriſe, c'eſt ſans doute l'eſpace qu'elle découvre à chaque inſtant autour d'elle. Il lui ſemble qu'elle le tire du ſein de ſon être, que les objets ne s'étendent ſous ſes mains qu'aux dépens de ſon propre corps; & plus elle ſe compare avec l'eſpace qui l'environne, plus elle ſent ſes bornes ſe reſſerrer.

A chaque fois qu'elle découvre un nouvel eſpace, & touche de nouveaux objets, elle ſuſpend ſes mouvemens, ou les regle, pour mieux jouir des Senſations qui lui plaiſent; & elle recommence à ſe mouvoir pour le ſeul plaiſir de ſe mouvoir, auſſi-tôt qu'elle ceſſe de les trouver agréables.

Lorſque par ce moyen elle a découvert un certain eſpace, & qu'elle a éprouvé un certain nombre de Senſations, elle ſe rappele au moins confuſément tout ce dont elle a joui. Se ſouvenant d'un côté qu'elle le doit à ſes mouvemens, ſen-

tant de l'autre que ſes mouvemens ſont à ſa diſpoſition ; elle deſire de parcourir encore cet eſpace, & de ſe procurer les mêmes Senſations, qu'elle a appris à connoître. Elle ne ſe meut donc plus pour le ſeul plaiſir de ſe mouvoir.

Mais comme elle ne paſſe pas toujours par les mêmes endroits, elle éprouve de temps en temps des ſentimens qui lui étoient tout-à-fait inconnus. A meſure qu'elle en fait l'expérience, elle juge que ſes mouvemens ſont propres à lui procurer de nouveaux plaiſirs, & cet eſpoir devient le principe qui la meut.

§. 2. * Elle commence donc à juger qu'il y a des découvertes à faire pour elle ; elle apprend que les mouvemens, qui ſont à ſa diſpoſition, lui donnent le moyen d'y réuſſir ; & elle devient capable de curioſité.

En effet, la curioſité n'eſt que le deſir de quelque choſe de nouveau ; & ce deſir ne peut naître, que lorſqu'on a déjà fait

* Elle devient capable de curioſité.

des découvertes, & qu'on croit avoir des moyens, pour en faire encore. Il eſt vrai qu'on peut ſe tromper ſur les moyens. Devenu curieux par habitude, on s'occupe ſouvent à des recherches, où il eſt impoſſible de faire des progrès. Mais c'eſt une mépriſe, où l'on ne ſeroit pas tombé, ſi dans d'autres occaſions on n'avoit pas eu des ſuccès plus favorables.

§. 3. * Il n'étoit peut-être pas impoſſible, que lorſque notre Statue recevoit ſucceſſivement les autres ſens, l'habitude de paſſer par des manieres d'être toujours différentes, ne lui en fît ſoupçonner d'autres, dont elle pourroit encore jouir : mais ne ſachant pas comment elles devoient lui arriver, & n'ayant aucun moyen, pour en obtenir la jouiſſance, elle ne pouvoit pas s'occuper à découvrir en elle une nouvelle maniere d'être. Il étoit bien plus naturel qu'elle tournât tous ſes deſirs vers les ſentimens agréables, qu'elle connoiſ-

* Elle ne l'étoit pas avec les autres ſens.

ſoit.

ſoit. C'eſt pourquoi je ne lui ait point ſuppoſé de curioſité.

§. 4. * On ſent que la curioſité devient pour elle un beſoin, qui la fera continuellement paſſer d'un lieu dans un autre. Ce ſera ſouvent l'unique mobile de ſes actions. Sur quoi il faut remarquer que je ne m'écarte point de ce que j'ai établi, lorſque j'ai dit que le plaiſir & la douleur ſont la ſeule cauſe du développement de ſes facultés. Car elle n'eſt curieuſe que dans l'eſpérance de ſe procurer les ſentimens agréables, ou d'en éviter, qui lui déplaiſent. Ainſi ce nouveau principe eſt une conſéquence du premier, & le confirme.

§. 5. ** Dans les commencemens, elle ne fait que ſe traîner; elle va enſuite ſur ſes pieds & ſur ſes mains; & ren-

* La curioſité eſt un des principaux motifs de ſes actions.

** La douleur ſuſpend le deſir qu'elle a de ſe mouvoir.

contrant enfin une élévation, elle eſt curieuſe de découvrir ce qui eſt au-deſſus d'elle, & elle ſe trouve comme par haſard, ſur ſes pieds. Elle chancele, elle marche, en s'appuyant ſur tout ce qui eſt propre à la ſoutenir; elle tombe, ſe heurte, & reſſent de la douleur. Elle n'oſe plus ſe ſoulever, elle n'oſe preſque plus changer de place : la crainte de la douleur balance l'eſpérance du plaiſir. Si cependant elle n'a point encore été bleſſée par les corps ſur leſquels elle a porté la main, elle continuera d'étendre les bras ſans défiance : mais à la premiere piquure, cette confiance l'abandonnera, & elle demeurera immobile.

§. 6. * Peu à peu ſa douleur ſe diſſipe, & le ſouvenir, qui lui en reſte, trop foible pour contenir le deſir de ſe mouvoir, eſt aſſez fort pour la faire mouvoir avec crainte. Ainſi il ne faut que diſpoſer des objets qui l'environnent, & nous

* Ce deſir renaît accompagné de crainte.

lui rendrons ſa premiere ſécurité par des plaiſirs capables d'effacer juſqu'au ſouvenir de ſa douleur, ou nous renouvellerons ſa défiance par des ſentimens douloureux.

Si nous laiſſons les choſes à leur cours naturel, les accidens pourront être ſi fréquens, que la défiance ne la quittera plus.

§. 7. * Si même au premier inſtant nous l'avions placée dans un lieu, où elle n'eût pu ſe mouvoir ſans s'expoſer à des douleurs vives, le mouvement auroit ceſſé d'être un plaiſir pour elle; elle fût demeurée immobile, & ne ſe fût jamais élevée à aucune connoiſſance des objets extérieurs.

§. 8. ** Mais ſi nous veillons ſur elle, pour qu'elle n'éprouve que de légeres dou-

---

* Circonſtances où la crainte l'auroit entierement étouffé.

** Crainte qui donne occaſion à une ſorte d'induſtrie.

leurs, & que ces douleurs ſoient même encore aſſez rares; alors elle deſirera de ſe mouvoir, & ce deſir ſera ſeulement accompagné de tems en tems de quelque défiance de ſes mouvemens. Elle ne ſera donc plus dans le cas de demeurer pour toujours immobile : ſi elle craint un changement de ſituation, elle le deſire, toutes les fois qu'il peut la ſoulager, & elle obéit tour à tour à ces deux ſentimens.

De-là naîtra une ſorte d'induſtrie, c'eſt-à-dire l'art de régler ſes mouvemens avec précaution, & de faire uſage des objets, qu'elle découvrira pouvoir ſervir à prévenir les accidens auxquels elle eſt expoſée. Le même haſard, qui lui fera ſaiſir un bâton, lui apprendra peu à peu qu'il peut l'aider à ſe ſoutenir, à juger des corps, contre leſquels elle pourroit ſe heurter, & à connoître les endroits, où elle peut porter le pied en toute aſſurance.

CHAPITRE VII.

Des Idées que peut acquérir un homme borné au Sens du Toucher.

§. I. * SANS le plaiſir, notre Statue n'auroit jamais la volonté de ſe mouvoir : ſans la douleur, elle ſe tranſporteroit avec ſécurité, & périroit infailliblement. Il faut donc qu'elle ſoit toujours expoſée à des Senſations agréables ou déſagréables. Voilà le principe & la regle de tous ſes mouvemens. Le plaiſir l'attache aux objets, l'engage à leur donner toute l'attention, dont elle eſt capable, & à s'en former des idées plus exactes. La douleur l'écarte de tout ce qui peut lui nuire, la rend encore plus ſenſible au plaiſir, lui fait ſaiſir les moyens d'en jouir ſans danger, &

* Le plaiſir & la douleur également néceſſaires à l'inſtruction de la Statue.

lui donne des leçons d'induſtrie. En un mot, le plaiſir & la douleur ſont ſes ſeuls maîtres.

§. 2. * Le nombre des idées, qui peuvent venir par le tact, eſt infini : car il comprend tous les rapports des grandeurs, c'eſt-à-dire, une ſcience que les plus grands Mathématiciens n'épuiſeront jamais. Il ne s'agit donc pas d'expliquer ici la génération des idées qu'on peut devoir au toucher : il ſuffit de découvrir celles que notre Statue acquerra elle-même. Les obſervations que nous avons faites nous fourniſſent le principe qui doit nous conduire dans cette recherche : c'eſt qu'elle ne remarquera dans ſes Senſations que les idées, auxquelles le plaiſir & la douleur lui feront prendre quelque intérêt. L'étendue de cet intérêt déterminera l'étendue de ſes connoiſſances.

§. 3. ** Quant à l'ordre, dans lequel

---

* Ils déterminent ſeuls le nombre & l'étendue de ſes connoiſſances.

** Ordre dans lequel elle acquerra des idées.

elle acquerra, il aura deux cauſes. L'une ſera la rencontre fortuite des objets, l'autre la ſimplicité des rapports ; car elle n'aura des notions exactes de ceux qui ſuppoſent un certain nombre de comparaiſons, qu'après avoir étudié ceux qui en demandent moins.

Il eſt poſſible de ſuivre les progrès que la ſeconde de ces cauſes pourra lui faire faire ; il n'en eſt pas de même de ceux qu'elle devra à la premiere. Mais c'eſt une choſe aſſez inutile, & chacun peut faire à ce ſujet les ſuppoſitions qu'il jugera à propos.

§. 4. * Ses idées ſur la ſolidité, la dureté, la chaleur, &c. ne ſont point abſolues ; c'eſt-à dire, qu'elle ne juge qu'un corps eſt ſolide, dur, chaud, qu'autant qu'elle le compare avec d'autres, qui ne le ſont pas au même degré, ou qui ont des qualités différentes. Si tous les objets étoient également ſolides, durs, chauds, &c.

* Premieres idées qu'elles acquiert.

elle auroit les Senſations de ſolidité, de dureté & de chaleur, ſans le remarquer; elle confondroit tous les corps à cet égard. Mais parce qu'elle rencontre tour à tour de la ſolidité & de la fluidité, de la dureté & de la molleſſe, de la chaleur & du froid; elle donne ſon attention à ces différences, elle les compare, elle en juge, & ce ſont autant d'idées, par où elle apprend à diſtinguer les corps. Plus elle exercera ſes jugemens à ce ſujet, plus ſon tact acquerra de fineſſe; & elle ſe rendra peu à peu capable de diſcerner dans une même qualité juſqu'aux nuances les plus légeres. Voilà les idées, qui demandent le moins de comparaiſons, & par conſéquent les premieres qu'elle aura occaſion de remarquer.

§. 5. * Ces connoiſſances appliquent avec une nouvelle vivacité ſon attention ſur les objets qu'elle touche, elles les lui font conſidérer ſous toûs les rapports, qui la

* Sa curioſité en devient plus grande.

frappent ſenſiblement. Plus elle en découvre, plus elle ſe fait une habitude de juger qu'elle en découvrira encore, & la curioſité devient pour elle un beſoin plus preſſant.

§. 6. * Ce beſoin ſera le principal reſſort des progrès de ſon eſprit. Cependant je n'entreprendrai pas d'en ſuivre tous les effets; parce que je craindrois de m'égarer dans trop de conjectures. J'obſerverai ſeulement que la curioſité doit être chez elle bien plus active, que chez le commun des hommes. L'éducation l'étouffe ſouvent en nous, par le peu de ſoin qu'on prend à la ſatisfaire; & dans l'âge où nous ſommes abandonnés à nous-mêmes, la multitude des beſoins la contraint, & ne nous permet pas de ſuivre toüs les goûts qu'elle nous inſpireroit. Mais dans la Statue je ne vois rien qui ne tende à l'augmenter. Les ſentimens agréables qu'elle éprouve

* Combien elle a d'activité.

ſouvent, & les ſentimens déſagréables auxquels elle eſt quelquefois expoſée (1), doivent l'intéreſſer vivement à pouvoir reconnoître, aux plus légeres différences, les objets qui les produiſent. Elle va donc ſe livrer à l'étude des corps.

§. 7. Lorſqu'elle n'avoit que le ſens de la vue, nous avons obſervé que ſon œil appercevoit des couleurs, ſans pouvoir remarquer l'enſemble d'aucune figure, ſans avoir même proprement aucune idée d'étendue. La main a au contraire cet avantage, qu'elle ne peut manier un objet, qu'elle ne remarque l'étendue & l'enſemble des parties, qui le compoſent. Il ſuffit pour cet effet, qu'elle en ſente la ſolidité. En ſerrant un caillou, notre Statue ſe fait l'idée d'un corps différent d'un bâton, qu'elle a touché dans toute ſa longueur : elle ſent dans

---

(1) Je dis *quelquefois*, parce que ſi ces ſentimens ſe répétoient trop ſouvent, ils éteindroient tout-à-fait ſa curioſité.

* La Statue ſe fait des idées de figure.

un cube des angles, qu'elle ne peut trouver dans un globe : elle n'apperçoit pas la même direction dans un arc & dans un jonc bien droit. En un mot, elle distingue les choses solides, suivant la forme que chacune fait prendre à sa main ; & elle considere, comme formant un seul tout, les portions d'étendue, qu'elle ne peut séparer, ou qu'elle sépare difficilement. Elle acquiert donc les idées de ligne droite, de ligne courbe, & de plusieurs sortes de figures.

§. 8. * Mais si les premiers corps, qu'elle a occasion de toucher, faisoient tous prendre la même forme à sa main, si elle ne rencontroit, par exemple, que des globes de même volume, elle se borneroit à remarquer que l'un seroit rude, l'autre poli, l'un chaud, l'autre froid, & elle ne donneroit aucune attention à la forme, que sa main prendroit constamment. Ainsi elle toucheroit des globes, sans jamais s'en

* En comparant les qualités contraires.

faire aucune idée. Qu'elle manie au contraire tour-à-tour des globes, des cubes, & d'autres figures de diverſes grandeurs, elle ſera frappée de la différence des formes, que prennent ſes mains. Alors elle commence à juger que toutes les figures ne ſe reſſemblent pas. Sa curioſité la porte auſſitôt à chercher tous les côtés, par où elle differe, & elle s'en forme peu à peu des notions exactes. Pour acquérir l'idée d'une figure, il faut donc qu'elle en remarque pluſieurs, qui au premier attouchement contraſtent par quelque endroit d'une maniere ſenſible: il faut qu'une premiere différence apperçue lui faſſe naître le deſir d'en appercevoir d'autres. Elle ne deſire, par exemple, de connoître un cube, qu'après l'avoir comparé avec un globe, & avoir trouvé dans l'un des angles qu'elle ne trouve pas dans l'autre. En un mot, elle ne cherche de nouvelles idées dans ſes Senſations, qu'autant qu'elle eſt prévenue par les premieres différences, qui s'offrent à elle, lorſ-

qu'elle touche ſucceſſivement pluſieurs objets.

§. 9. * La notion d'un corps eſt plus complexe, à proportion qu'elle raſſemble en plus grand nombre les perceptions & les rapports, que le tact démêle. Pour connoître quelles idées notre Statue ſe formera des objets ſenſibles; il faut donc obſerver dans quel ordre elle jugera de ces perceptions & de ces rapports, & comment elle en fera différentes collections.

§. 10. ** Ou les Senſations qu'elle comparera ſont ſimples à ſon égard; parce que ce ſont des impreſſions uniformes, dans leſquelles elle ne ſauroit diſtinguer pluſieurs perceptions; telle eſt le chaud ou le froid: ou ce ſont des Senſations compoſées de pluſieurs autres, qu'elle

* Comment on peut juger des idées qu'elle ſe fait des corps.

** Deux ſortes de Senſations qu'elle peut comparer.

peut démêler ; telle eſt l'impreſſion d'un corps, où il y a tout à la fois ſolidité, chaleur, figure, &c.

§. 11. * Les Senſations ſimples ſont de même, ou de différente eſpece : c'eſt par exemple de la chaleur & de la chaleur, ou de la chaleur & du froid. Les jugemens qu'elle peut porter à leur occaſion, ſont bien bornés.

Si les Sènſations ſont de même eſpece, elle ſent qu'elles ſont diſtinctes & ſemblables ; elle ſent encore ſi les degrés en ſont les mêmes, ou differens. Cependant elle n'a pas de moyen pour les meſurer, & elle n'en juge que par des idées vagues de plus & de moins. Elle ſent que la chaleur de ſa main droite n'eſt pas lá même que la chaleur de ſa main gauche ; mais elle n'en connoît qu'imparfaitement les rapports.

Si les Senſations ſont d'eſpeces différentes, elle apperçoit ſeulement que l'une

---

* Ses jugemens ſur les Senſations ſimples.

n'eſt pas l'autre ; elle juge que le chaud n'eſt pas le froid : mais dans les commencemens elle ignore que ce ſont deux Senſations contraires ; & pour le découvrir, il faut qu'elle ait occaſion de remarquer que le chaud & le froid ne peuvent pas ſe trouver en même-tems dans le même corps, & que l'un détruit toujours l'autre. Ainſi ce jugement, *le chaud & le froid ſont des Senſations côntraires*, ne lui eſt pas auſſi naturel qu'il paroît l'être ; elle le doit à l'expérience.

Dans toutes ces occaſions il eſt évident qu'il lui ſuffit de donner ſon attention à deux Senſations, pour former tous les jugemens, qu'elle eſt capable de porter.

§. 12. * Quand deux objets font chacun une Senſation compoſée, elle apperçoit d'abord que l'un n'eſt pas l'autre : c'eſt là ſon premier jugement.

Mais nous avons vu que l'attention diminue, à proportion du nombre des per-

---

* Ses jugemens ſur les Senſations compoſées.

ceptions, entre leſquelles elle ſe partage. Elle ne peut donc embraſſer toutes celles que produiſent deux corps, qu'elle ne ſoit foible à l'égard de chacune.

La Statue ne ſe formera par conſéquent les notions des deux objets qu'autant que le plaiſir bornera ſucceſſivement ſon attention aux différentes perceptions qu'elle en reçoit, & les lui fera remarquer chacune en particulier. Elle juge d'abord de leur chaleur, en ne les conſidérant qu'à cet égard : elle juge enſuite de leur grandeur, en ne les conſidérant que ſous ce rapport : & parcourant de la ſorte toutes les idées qu'elle y remarque, elle forme une ſuite de jugemens, dont elle conſerve le ſouvenir. Delà réſulte le jugement total, qu'elle porte de l'un & de l'autre, & qui réunit dans chacun les perceptions, qu'elle y a ſucceſſivement obſervées.

§. 13. * Les jugemens, qui lui don-

---

* Pour les uns & pour les autres l'opération de l'eſprit eſt la même.

nent les notions composées de deux corps, ne sont donc qu'une répétition de ce qu'elle a fait sur les perceptions qu'elle regarde comme simples. C'est l'attention donnée d'abord à deux idées, ensuite à deux autres, & ainsi successivement à toutes celles qu'elle est capable d'y remarquer : & s'il en reste, dont elle n'a pas jugé, c'est qu'elle ne leur a point encore donné d'attention, c'est qu'elle ne les a pas remarquées.

Par conséquent, lorsqu'elle compare deux objets, qu'elle en juge, & qu'elle s'en forme des notions complexes; il n'y a point en elle d'autre opération, que lorsqu'elle juge de deux perceptions simples : car elle ne fait jamais que donner son attention.

§. 14. * Quand elle n'avoit que l'odorat, elle conduisoit son attention d'une idée à une autre, elle en remarquoit la différence : mais elle ne faisoit pas des

---

* La Statue devient capable de réflexion.

collections, dont elle déterminât les rapports.

Avec la vue elle pouvoit à la vérité diſtinguer pluſieurs couleurs qu'elle éprouvoit enſemble : mais elle ne remarquoit pas qu'elles formaſſent des tous figurés. Elle ſentoit ſeulement qu'elle étoit tout à la fois de pluſieurs manieres.

Ce n'eſt qu'avec le tact, que détachant ces modifications de ſon *moi*, & les jugeant hors d'elle, elle en fait des tous différemment combinés, où elle peut démêler une multitude de rapports.

L'attention dont elle eſt capable avec le toucher, produit donc des effets biens différens de l'attention, dont elle étoit capable avec les autres ſens. Or, cette attention, qui combine les Senſations, qui en fait au-dehors des tous, & qui réfléchiſſant, pour ainſi dire, d'un objet ſur un autre, les compare ſous différens rapports; c'eſt ce que j'appele *réflexion*. Ainſi l'on voit pourquoi notre

Statue, ſans réflexion avec les autres ſens, commence à réfléchir avec le toucher (1).

§. 15. * Un corps qu'elle touche, n'eſt donc à ſon égard que les perceptions de grandeur, de ſolidité, de dureté, &c. qu'elle juge réunies : c'eſt là tout ce que le tact lui découvre, & elle n'a pas beſoin, pour former un pareil jugement, de donner à ces qualités un ſujet, un ſoutien, ou, comme parlent les Philoſophes, un *ſubſtratum*. Il lui ſuffit de les ſentir enſemble.

§. 16. ** Autant elle remarque de col-

---

(1) La réflexion n'étant dans l'origine que l'attention même, on pourroit la concevoir, de maniere qu'elle auroit lieu avec chaque ſens. Mais pour être d'accord ſur les queſtions de cette eſpece, il ſuffit de s'entendre. Je fais cette note, pour prévenir les diſputes de mots : inconvénient fort ordinaire en Métaphyſique, & contre lequel on ne ſauroit trop ſe tenir en garde.

* Ce qu'eſt un corps à ſon égard.

** De quelles qualités elle compoſe les objets.

lections de cette eſpece, autant elle diſtingue d'objets; & elle ne les compoſe pas ſeulement des idées de grandeur, de ſolidité, de dureté, elle y fait encore entrer la chaleur ou le froid, le plaiſir ou la douleur, & en général tous les ſentimens que le tact lui apprend à rapporter au-dehors. Ses propres Senſations deviennent donc les qualités des objets. Si elles ſont vives, telle qu'une chaleur violente, elle les juge en même-tems dans ſa main & dans le corps qu'elle touche. Si elles ſont foibles, telle qu'une chaleur douce, elle ne les juge que dans ces corps. Ainſi elle peut bien quelquefois ceſſer de les regarder comme à elles: mais elle ne ceſſera plus de les attribuer aux objets qui les occaſionnent. C'eſt une erreur, où les autres ſens n'ont pu la faire tomber; puiſqu'elle n'appercevoit jamais ſes Senſations, que comme ſon *moi* modifié différemment.

§. 17. * Nous venons de voir que,

---

* Elle ſe fait des idées abſtraites.

pour raſſembler dans les objets les qualités qui leur conviennent, elle a été obligée de les conſidérer chacune à part. Elle a donc fait des abſtractions : car abſtraire, c'eſt ſéparer une idée de pluſieurs autres, qui entrent avec elle dans la compoſition d'un tout.

En ne donnant, par exemple, ſon attention qu'à la ſolidité d'un corps, elle ſépare cette qualité des autres auxquelles elle n'a point d'égard. Elle fait de la même maniere les idées abſtraites de figure, de mouvement, &c. & auſſi-tôt chacune de ces notions ſe généraliſe, parce qu'elle remarque qu'il n'en eſt point qui ne convienne à pluſieurs objets, ou qui ne ſe retrouve dans pluſieurs collections.

On voit par là, & par ce que nous avons dit en traitant des autres ſens, que les idées abſtraites naiſſent néceſſairement de l'uſage que nous voulons faire de nos organes; que par conſéquent elles ne ſont pas auſſi éloignées de l'intelligence des hommes qu'on paroît le croire; & qu

ſont deux, comme deux de ſes doigts. Voilà donc ſes doigts devenus les ſignes des nombres. Mais nous ne pouvons aſſurer, juſqu'où elle portera ces ſortes d'idées. Il me ſuffit de prouver par ces détails, qu'elles ſont toutes renfermées dans le toucher; & que notre Statue les y remarquera, ſuivant le beſoin qu'elle aura de les acquérir.

§. 20. * Ayant étendu ſes idées ſur les nombres, elle ſera plus en état de ſe rendre compte de ſes notions abſtraites. Elle pourra, par exemple, remarquer qu'elle forme ſur un même objet, juſqu'à cinq ou ſix abſtractions: ou, pour parler autrement, qu'elle y peut obſerver ſéparément, juſqu'à cinq ou ſix qualités différentes. Auparavant elle en appercevoit ſeulement une multitude, qu'il ne lui étoit pas poſſible de déterminer: ce qui ne pouvoit manquer d'y répandre de la confuſion. Ses progrès ſur les nombres

* Ses autres idées en ſont plus diſtinctes.

contribueront

contribueront donc à ceux de toutes ſes autres connoiſſances.

§. 21. * Mais quelle que ſoit la multitude des objets qu'elle découvre, quelque combinaiſons qu'elle en faſſe; elle ne s'élévera jamais aux notions abſtraites d'être, de ſubſtance, d'eſſence, de nature, &c. ces ſortes de phantômes ne ſont palpables qu'au tact des Philoſophes. Dans l'habitude où elle eſt de juger que chaque corps eſt une collection de pluſieurs qualités, il lui paroîtra tout naturel qu'elles exiſtent réunies, & elle ne ſongera pas à chercher quel en peut être le lien ou le ſoutien. L'habitude nous tient ſouvent lieu de raiſon à nous-mêmes, & il faut convenir qu'elle vaut bien quelquefois les explications des Philoſophes.

§. 22. ** Mais ſuppoſé que la Statue

---

* Elle ne s'éleve pas aux notions abſtraites d'être & de ſubſtance.

** Les Philoſophes à ce ſujet, n'en ſavent pas plus qu'elle.

ſont deux, comme deux de ſes doigts. Voilà donc ſes doigts devenus les ſignes des nombres. Mais nous ne pouvons aſſurer, juſqu'où elle portera ces ſortes d'idées. Il me ſuffit de prouver par ces détails, qu'elles ſont toutes renfermées dans le toucher; & que notre Statue les y remarquera, ſuivant le beſoin qu'elle aura de les acquérir.

§. 20. * Ayant étendu ſes idées ſur les nombres, elle ſera plus en état de ſe rendre compte de ſes notions abſtraites. Elle pourra, par exemple, remarquer qu'elle forme ſur un même objet, juſqu'à cinq ou ſix abſtractions: ou, pour parler autrement, qu'elle y peut obſerver ſéparément, juſqu'à cinq ou ſix qualités différentes. Auparavant elle en appercevoit ſeulement une multitude, qu'il ne lui étoit pas poſſible de déterminer: ce qui ne pouvoit manquer d'y répandre de la confuſion. Ses progrès ſur les nombres

* Ses autres idées en ſont plus diſtinctes.

contribueront

contribueront donc à ceux de toutes ſes autres connoiſſances.

§. 21. * Mais quelle que ſoit la multitude des objets qu'elle découvre, quelque combinaiſons qu'elle en faſſe; elle ne s'élévera jamais aux notions abſtraites d'être, de ſubſtance, d'eſſence, de nature, &c. ces ſortes de phantômes ne ſont palpables qu'au tact des Philoſophes. Dans l'habitude où elle eſt de juger que chaque corps eſt une collection de pluſieurs qualités, il lui paroîtra tout naturel qu'elles exiſtent réunies, & elle ne ſongera pas à chercher quel en peut être le lien ou le ſoutien. L'habitude nous tient ſouvent lieu de raiſon à nous-mêmes, & il faut convenir qu'elle vaut bien quelquefois les explications des Philoſophes.

§. 22. ** Mais ſuppoſé que la Statue

* Elle ne s'éleve pas aux notions abſtraites d'être & de ſubſtance.

** Les Philoſophes à ce ſujet, n'en ſavent pas plus qu'elle.

fut curieuſe de découvrir comment ces qualités exiſtent dans chaque collection, elle ſeroit portée comme nous, à imaginer quelque choſe qui en eſt le ſujet; & ſi elle pouvoit donner un nom à ce quelque choſe, elle auroit une réponſe toute prête aux queſtions des Philoſophes. Elle en ſauroit donc autant qu'eux; c'eſt-à-dire, qu'ils n'en ſavent pas plus qu'elle. En effet leurs définitions expliquées clairement n'apprennent à un enfant même, que ce que les ſens lui ont appris.

§. 23. * Parmi les notions abſtraites qu'elle acquiert, il y en a deux, qui méritent quelques conſidérations particulieres: ce ſont celles de durée & d'eſpace.

Dans le vrai, elle ne connoît la durée que par la ſucceſſion de ſes idées. Mais elle pourra ſe la repréſenter ſi ſenſiblement, en imaginant le paſſé par un eſpace qu'elle a parcouru, & l'avenir pour un eſpace à parcourir, que le tems ſera à ſon

---

* Idées qu'elle ſe fait de la durée.

égard comme une ligne, ſuivant laquelle elle ſe meut. Cette maniere d'en juger, lui paroîtra même ſi naturelle, qu'elle pourra bien tomber dans l'erreur de croire; qu'elle ne connoît la durée, qu'autant qu'elle réfléchit ſur le mouvement d'un corps. Quand on a pluſieurs moyens pour ſe repréſenter une choſe, on eſt ordinairement porté à regarder comme le ſeul, celui qui eſt plus ſenſible. C'eſt une mépriſe, que les Philoſophes mêmes ont peine à éviter. Auſſi Locke eſt-il le premier, qui ait démontré que nous ne connoiſſons la durée que par la ſucceſſion de nos idées.

§. 24. * Comme elle connoît la durée par la ſucceſſion de ſes idées, elle connoît l'eſpace par la coexiſtence de ſes idées. Si le toucher ne lui tranſmettoit pas à la fois pluſieurs Senſations qu'il diſtingue, qu'il raſſemble, qu'il circonſcrit dans de certaines limites, & dont en un mot, il fait un corps, elle n'auroit l'idée d'aucune

* De l'eſpace.

grandeur. Elle ne trouve donc cette idée que dans la coexiſtence de pluſieurs Senſations. Or, dès qu'elle connoît une grandeur, elle a de quoi en meſurer d'autre; elle a de quoi meſurer l'intervalle qui les ſépare, celui qu'elles occupent; en un mot, elle a l'idée de l'eſpace. Comme elle n'auroit donc aucune idée de durée, ſi elle ne ſe ſouvenoit pas d'avoir eu ſucceſſivement pluſieurs Senſations; elle n'auroit aucune idée d'étendue ni d'eſpace, ſi elle n'avoit jamais pluſieurs Senſations à la fois.

Par-tout où elle ne trouve point de réſiſtance, elle juge qu'il n'y a rien, & elle ſe fait l'idée d'un eſpace vuide. Cependant ce n'eſt pas une preuve pour qu'il exiſte un eſpace ſans matiere : elle n'a qu'à ſe mouvoir avec quelque vivacité, pour ſentir au moins un fluide qui lui réſiſte.

§. 25. * D'abord elle n'imagine rien au-delà de l'eſpace qu'elle découvre autour d'elle; & en conſéquence elle ne

---

* De l'immenſité.

croit pas qu'il y en ait d'autre. Dans la ſuite l'expérience lui apprend peu à peu qu'il s'étend plus loin. Alors l'idée de celui qu'elle parcourt devient un modele, d'après lequel elle imagine celui qu'elle n'a point encore parcouru, & lorſqu'elle a une fois imaginé un eſpace où elle ne s'eſt point tranſportée, elle en imagine pluſieurs les uns hors des autres. Enfin ne concevant point de bornes, au-delà deſquelles elle puiſſe ceſſer d'en imaginer; elle eſt comme forcée d'en imaginer encore, & elle croit appercevoir l'immenſité même.

§. 26. * Il en eſt de même de la durée. Au premier moment de ſon exiſtence elle n'imagine rien ni avant ni après. Mais lorſqu'elle s'eſt fait une longue habitude des changemens auxquels elle eſt deſtinée, le ſouvenir d'une ſucceſſion d'idées eſt un modele d'après lequel elle imagine une durée antérieure & une durée poſtérieure; de ſorte que ne trouvant point d'inſtant

---

* De l'éternité.

dans le paſſé ni dans l'avenir, au-delà duquel elle ne puiſſe pas en imaginer d'autres, il lui ſemble que ſa penſée embraſſe toute l'éternité. Elle ſe croit même éternelle, car elle ne ſe rappele pas qu'elle ait commencé, & elle ne ſoupçonne pas qu'elle doit finir.

§. 27. * Cependant elle n'a dans le vrai, ni l'idée de l'éternité, ni celle de l'immenſité. Si elle juge le contraire, c'eſt que ſon imagination lui fait illuſion en lui repréſentant comme l'éternité & l'immenſité même, une durée & un eſpace vagues, dont elle ne peut fixer les bornes.

§. 28. ** A chaque découverte qu'elle fait, elle éprouve que le propre de chaque Senſation eſt de lui faire prendre connoiſſance ou de quelque ſentiment qu'elle juge en elle, ou de quelque qualité qu'elle juge au-dehors : c'eſt-à-dire, que le propre

---

* Les deux dernieres ne ſont qu'une illuſion de ſon imagination.

** Les Senſations ſont des idées pour la Statue.

de chaque Senſation eſt pour elle ce que nous appelons *idée* ; car toute impreſſion qui donne une connoiſſance, eſt une idée.

§. 29. * Si elle conſidere ſes Senſations comme paſſées, elle ne les apperçoit plus que dans le ſouvenir qu'elle en conſerve, & ce ſouvenir eſt encore une idée; car il redonne ou rappele une connoiſſance. J'appelerai ces ſortes d'idées *pures* ou *intellectuelles*, ou ſimplement *idées*, pour les diſtinguer des autres, que je continuerai de nommer *Senſations*. Une idée intellectuelle eſt donc le ſouvenir d'une Senſation. L'idée intellectuelle de ſolidité, par exemple, eſt le ſouvenir d'avoir ſenti de la ſolidité dans un corps qu'on a touché; l'idée intellectuelle de chaleur eſt le ſouvenir d'une certaine Senſation qu'on a eue; & l'idée intellectuelle de corps eſt le ſouvenir d'avoir remarqué dans une même

* En quoi elles different des idées intellectuelles.

collection de l'étendue, de la figure, de la dureté, &c.

§. 30. * Or, notre Statue ſent une différence entre éprouver actuellement des Senſations, & ſe ſouvenir de les avoir eues. Elle les diſtingue donc de ce que j'appele *idée pure.*

Elle remarque qu'elle a de ces ſortes d'idées, ſans rien toucher, & qu'elle n'a des Senſations qu'autant qu'elle touche. La raiſon qui lui a fait juger ſes Senſations dans les objets, ne peut lui faire porter le même jugement ſur ſes idées intellectuelles. Celles-ci lui paroiſſent donc comme ſi elle ne les avoit qu'en elle-même.

§. 31. ** Par les Senſations, elle ne connoît que les objets préſens au tact, &

---

* Différence que la Statue met entre ſes idées & ſes Senſations.

** Si les Senſations ſont la ſource de ſes connoiſſances, les idées en deviennent le fond.

c'eſt par les idées qu'elle connoît ceux qu'elle a touchés, & qu'elle ne touche plus. Elle ne juge même bien des objets qu'elle touche, qu'autant qu'elle les compare avec ceux qu'elle a touchés : & comme les Senſations actuelles ſont la ſource de ſes connoiſſances, le ſouvenir de ſes Senſations paſſées ou les idées intellectuelles en ſont tout le fond : c'eſt par leur ſecours que les nouvelles Senſations ſe démêlent, & ſe développent toujours de plus en plus.

§. 32. * En effet, lorſqu'elle touche un objet, elle ne jugeroit point de ſa grandeur, ni de ſes degrés de dureté, de chaleur, &c. ſi elle ne ſe ſouvenoit pas d'avoir manié d'autres grandeurs, où elle a trouvé d'autres degrés de dureté & de chaleur. Mais dès qu'elle s'en ſouvient, elle juge par comparaiſon cet objet plus ou moins grand, plus ou moins dur, plus

* Sans les idées, elle jugeroit mal des objets qu'elle touche.

ou moins chaud. C'eſt donc au ſouvenir ou à l'idée intellectuelle, qu'elle conſerve de certaines grandeurs, de certains degrés de dureté & de chaleur, qu'elle juge des nouveaux objets qu'elle rencontre : c'eſt ce ſouvenir, qui lui faiſant faire des comparaiſons, lui fait remarquer les différentes idées ou connoiſſances, que les Senſations actuelles lui tranſmettent.

§. 33. * Cependant, puiſque nous avons vu que le ſouvenir n'eſt qu'une maniere de ſentir, c'eſt une conſéquence que les idées intellectuelles ne different pas eſſentiellement des Senſations mêmes. Mais vraiſemblablement notre Statue n'eſt pas capable de faire cette réflexion. Tout ce qu'elle peut ſavoir, c'eſt qu'elle a des idées qui lui ſervent pour régler ſes jugemens, & qui ne ſont pas des Senſations. Suppoſez donc qu'elle eût occaſion de réfléchir ſur l'origine de ſes connoiſ-

* Elle ne remarque pas que dans l'origine les idées & les Senſations ſont la même choſe.

ſances, voici, je penſe, comment elle raiſonneroit.

§ 34. * « Mes idées ſont bien différentes de mes Senſations, puiſque les » unes ſont en moi, & les autres au contraire dans les objets. Or, connoître, » c'eſt avoir des idées. Mes connoiſſances » ne dépendent donc d'aucune Senſation. » D'ailleurs je ne juge des objets qui font » ſur moi des impreſſions différentes, que » par la comparaiſon que j'en fais aux » idées que j'ai déjà. J'ai donc des idées, » avant d'avoir des Senſations. Mais ces » idées, me les ſuis-je données à moi-» même ? Non ſans doute : comment cela » ſeroit-il poſſible ? Pour ſe donner l'idée d'un triangle, ne faudroit-il pas » déjà l'avoir ? Or, ſi je l'avois, je ne me » la donne pas. Je ſuis donc un être, qui » par moi-même, ai naturellement des » idées : elles ſont nées avec moi ».

Les idées étant le fond de toutes nos

---

* Mauvais raiſonnemens qu'elle pourroit faire.

connoiſſances, elles conſtituent plus particulierement ce que nous nommons l'être penſant : & quoique les Senſations ſoient le principe de la penſée, & n'appartiennent dans le vrai qu'à l'ame, elles paroiſſent s'arrêter dans le corps, & être tout-à-fait inutiles à la génération des idées. Notre Statue ne manqueroit donc pas de tomber dans l'erreur des idées innées, ſi elle étoit capable, comme nous, de ſe perdre dans de vaines ſpéculations. Mais ce n'eſt pas la peine d'en faire un Philoſophe, pour lui apprendre à raiſonner ſi mal (1).

---

(1) C'eſt d'après de pareils raiſonnemens qu'on a accordé des Senſations à des animaux, auxquels on a refuſé des idées ; & qu'on a cru que nos idées ne venoient point des ſens. Les Philoſophes conſidérant l'homme, lorſqu'il a déjà acquis beaucoup de connoiſſances, & voyant qu'alors il a des idées indépendamment des Senſations actuelles, ils n'ont pas vu que ces idées n'étoient que le ſouvenir des Senſations précédentes ; ils ont conclu au contraire, que les idées avoient toujours précédé les Senſations. De-là pluſieurs

§. 35. * N'ayant pas déterminé jusqu'où elle portera sa curiosité, principal mobile des opérations de son ame ; je n'entreprends pas d'entrer dans un plus grand détail des connoissances que la réflexion peut lui faire acquérir. Il suffit d'observer que tous les rapports des grandeurs étant renfermés dans les Sensations du tact, elle les remarquera, lorsqu'elle sera intéressée à les connoître. Mon objet n'est pas d'expliquer la génération de toutes ses idées : je me borne à démontrer qu'elles lui viennent par les sens ; & que ce sont ses besoins, qui lui apprennent à les démêler.

---

systêmes ; celui des idées innées, celui du P. Mallebranche, & celui de quelques anciens, tel que Socrate, qui croyoient que l'ame avoit été douée de toutes sortes de connoissances avant son union avec le corps ; & que par conséquent ce que nous croyons apprendre, n'est qu'une réminiscence de ce que nous avons su.

* Conclusion de ce Chapitre.

CHAPITRE VIII.

Obſervations propres à faciliter l'intelligence de ce qui ſera dit en traitant de la Vue.

§. 1. * APRÈS les détails où nous venons d'entrer, ce Chapitre paroîtra tout-à-fait inutile; & j'avoue qu'il le feroit, s'il ne préparoit pas le Lecteur à ſe convaincre des obſervations que nous ferons ſur la vue. La maniere, dont les mains jugent des objets par le moyen d'un bâton, de deux, ou d'un plus grand nombre, reſſemble ſi fort à la maniere, dont les yeux en jugent, par le moyen des rayons, que depuis Deſcartes on explique communément l'un de ces problêmes par l'autre. Le premier ſera l'objet de ce Chapitre.

* Objet de ce Chapitre.

§. 2. * La premiere fois que la Statue ſaiſit un bâton, elle n'a connoiſſance que de la partie qu'elle tient : c'eſt là qu'elle rapporte toutes les Senſations qu'il fait ſur elle.

Elle ne ſait donc pas qu'il eſt étendu ; & par conſéquent, elle ne peut pas juger de la diſtance des corps, ſur leſquels elle le porte.

Ce bâton peut être incliné différemment, & dès-lors il fait ſur ſa main des impreſſions différentes. Mais ces impreſſions ne lui apprennent pas qu'il eſt incliné, tant qu'elle ignore qu'il eſt étendu. Elles ne ſauroient donc encore lui découvrir les différentes ſituations des objets.

Pour juger par ce moyen des diſtances, il faut qu'elle l'ait touché dans toute ſa longueur ; & pour juger des ſituations par l'impreſſion qu'elle en reçoit, il faut

---

* Comment la Statue peut juger des diſtances & des ſituations à l'aide d'un bâton.

que pendant qu'elle le tient d'une main, elle en étudie de l'autre la direction.

§. 3. * Tant qu'elle ne ſaura pas juger de la direction de deux bâtons, dont la longueur lui eſt connue, & qu'elle tient, l'un de la main droite, l'autre de la main gauche; elle ne pourra pas découvrir s'ils ſe croiſent quelque part, ni même ſi leurs extrémités s'éloignent, ou ſi elles ſe rapprochent. Elle croira ſouvent toucher deux corps, lorſqu'elle n'en touchera qu'un: elle croira en haut ce qui eſt en bas; en bas ce qui eſt en haut. Mais dès qu'elle ſera capable de remarquer les différentes directions, ſuivant la différence des impreſſions; alors elle connoîtra la ſituation des bâtons, & par-là, elle jugera de celle des corps.

Ce jugement ne ſera d'abord qu'un raiſonnement fort lent. Elle ſe dira en quelque ſorte: Ces bâtons ne peuvent ſe croiſer,

---

* Avec deux.

que l'extrémité de celui que je tiens de la main droite ne ſoit à ma gauche; & que l'extrémité de celui que je tiens de la main gauche, ne ſoit à ma droite. Par conſéquent les corps qu'ils touchent, ſont dans une ſituation contraire à celle de mes mains; & je dois juger à droite ce que je ſens de la main gauche, & à gauche, ce que je ſens de la main droite. Dans la ſuite ce raiſonnement lui deviendra ſi familier, & ſe fera ſi rapidement, qu'elle jugera de la ſituation des corps, ſans paroître faire la moindre attention à celle de ſes mains.

§. 4. * Ce n'eſt plus à l'extrémité qui agit ſur ſa main, qu'elle rapporte les Senſations qu'un bâton lui tranſmet; elle ſent au contraire à l'extrémité oppoſée, la dureté ou la molleſſe des corps, ſur leſquels elle le porte; & cette habitude lui fera diſ-

---

* Elle rapporte ſa Senſation à l'extrémité oppoſée à celle qu'elle ſaiſit.

tinguer des Senſations, qu'elle ne diſtinguoit pas auparavant.

Suppoſons qu'elle appuye la paume de la main ſur trois joncs d'égale longueur, & réunis comme s'ils n'en formoient qu'un ſeul; elle aura une Senſation confuſe, ou elle ne démêlera pas l'action de chaque jonc. Ecartons ces joncs ſeulement par le bas: auſſi-tôt elle apperçoit diſtinctement trois points de réſiſtance, & par-là, elle diſcerne l'impreſſion que chaque jonc fait ſur elle.

Mais il faut bien remarquer qu'elle ne fait cette différence, que parce qu'elle a appris à juger de l'inclinaiſon par la Senſation. Si elle n'avoit pas fait les expériences néceſſaires pour porter ce jugement, elle ſentiroit dans ſa main un ſeul point de réſiſtance, ſoit que les joncs fuſſent réunis par le bas, ſoit qu'ils fuſſent écartés. Cette expérience confirme le ſentiment que j'ai adopté ſur la vue. Car ne ſe peut-il pas que, comme la main, l'œil ne

confonde des Senſations ſemblables, lorſqu'il ne les juge qu'en lui-même; & qu'il ne commence à en faire la différence, qu'autant qu'il s'accoutume à les rapporter au-dehors? Il ſuffit de conſidérer que les rayons font ſur lui l'effet, que les joncs font ſur la main.

§. 5. *Pour déterminer l'intervalle que laiſſent entr'elles les extrémités de deux bâtons qui ſe croiſent, il ſuffit à un Géomêtre de déterminer la grandeur des angles, & celle des côtés.

La Statue ne peut pas ſuivre une méthode, où il y ait autant de préciſion. Mais elle ſait à peu près quelle eſt la grandeur des bâtons, combien ils ſont inclinés, le point où ils ſe croiſent; & elle juge que les extrémités qui portent ſur les objets, s'écartent, ou ſe rapprochent dans la même proportion que les extrémités qu'elle ſaiſit. On imagine donc comment à force de tâtonner, elle ſe fera une eſpece de Géo-

---

* Elle ſe fait une eſpece de Géométrie.

métrie, & jugera de la grandeur des corps à l'aide de deux bâtons.

Si elle avoit quatre mains, elle pourroit par le même artifice, juger tout-à-la fois de la hauteur & de la largeur d'un objet; & ſi elle en avoit un plus grand nombre, elle pourroit l'appercevoir ſous une plus grande quantité de rapports. Il ſuffiroit qu'elle contractât l'habitude de porter des jugemens ſur les impreſſions que lui tranſmettroient dix bâtons ou davantage.

C'eſt ainſi, que ſans aucune connoiſſance de la Géométrie, elle ſe conduiroit, en tâtonnant, d'après les principes de cette ſcience; &, pour dire encore plus, c'eſt ainſi que dans le développement de nos facultés, il y a des principes qui nous échappent, au moment même qu'ils nous guident. Nous ne les remarquons pas, & cependant, nous ne faiſons rien que par leur influence.

Auſſi la connoiſſance des principes de la Géométrie ſeroit-elle tout-à-fait inutile à

notre Statue. Ce ne feroit jamais qu'en tâtonnant, qu'elle en pourroit faire l'application aux bâtons, dont elle se sert. Or, dès qu'elle tâtonne, elle porte nécessairement les mêmes jugemens, que si elle raisonnoit d'après ces principes. Il auroit donc été superflu de lui supposer des idées innées sur les grandeurs & sur les situations: c'est assez qu'elle ait des mains.

CHAPITRE IX.

Du Repos, du Sommeil, & du Réveil dans un homme borné au Sens du Toucher.

§ 1. * Le mouvement paroît à notre Statue un état si naturel, & elle a une si grande curiosité de se transporter par-

* Le repos de la Statue.

tout, & de tout manier, qu'elle ne prévoit pas ſans doute l'inaction, où elle ne peut manquer de tomber. Mais peu-à-peu ſes forces l'abandonnent; & commençant à ſentir de la laſſitude, elle la combat quelque tems par le deſir qu'elle a encore de ſe mouvoir; enfin, le repos devient le plus preſſant de ſes beſoins, elle ſent que malgré elle, ſa curioſité cede; elle étend les bras, & reſte immobile.

§. 2. * Cependant, l'activité de ſa mémoire ſe conſerve encore; il lui ſemble qu'elle ne vit plus que par le ſouvenir de ce qu'elle a été: mais la mémoire ſe repoſe à ſon tour; les idées qu'elle retrace, s'affoibliſſent inſenſiblement, & paroiſſent ſe perdre dans un éloignement, d'où elles jettent à peine une lueur qui va s'éteindre. Enfin, toutes les facultés ſont aſſoupies: & c'eſt pour la Statue l'état de ſommeil.

---

* Son ſommeil.

§. 3. * Au bout de quelques heures le repos commence à lui rendre ſes forces. Ses idées reviennent lentement, paſſent rapidement; & ſon ame ſuſpendue entre le ſommeil & la veille, ſe ſent comme une vapeur légere, qui, d'un moment à l'autre, ſe diſſipe & ſe reproduit. Cependant le mouvement renaît peu-à-peu dans toutes les parties de ſon corps, ſes idées ſe fixent, ſes habitudes ſe renouvellent, ſon ame lui eſt rendue toute entiere, elle croit vivre pour la ſeconde fois.

Ce réveil lui paroît délicieux. Elle porte les mains ſur elle avec étonnement, elle les porte ſur tout ce qui l'environne : charmée de ſe retrouver & de retrouver encore les objets, qui lui ſont familiers; ſa curioſité & tous ſes deſirs renaiſſent avec plus de vivacité. Elle s'y livre toute entiere, ſe tranſporte de côté & d'autre, reconnoît ce qu'elle a déjà connu, & acquiert de nouvelles connoiſſances. Elle ſe

* Son réveil.

fatigue donc pour la ſeconde fois ; & cédant à la laſſitude, elle s'abandonne encore au ſommeil.

§. 4. * En paſſant à pluſieurs repriſes par ces différens états, elle ſe fera une habitude de les prévoir; & ils lui deviendront ſi naturels, qu'elle s'endormira & ſe réveillera ſans être étonnée.

§. 5. ** C'eſt au ſouvenir d'avoir paſſé de l'un à l'autre, qu'elle les diſtingue. Elle a d'abord ſenti ſes forces l'abandonner inſenſiblement : elle les a ſenties enſuite ſe renouveller tout-à-coup. Ce paſſage bruſque d'une inaction totale à l'exercice de toutes ſes facultés la frappe, la ſurprend, & par-là, lui paroît une ſeconde vie. Il ſuffit donc de l'oppoſition qui eſt entre l'inſtant de foibleſſe, qui a immédiatement précédé le ſommeil, & l'inſtant de force où elle ſe réveille, pour qu'elle ſe ſente, comme ſi elle avoit ceſſé d'être. Si elle avoit re-

* Elle prévoit qu'elle repaſſera par ces états.

** A quoi elle les diſtingue.

pris l'ufage de fes facultés par des degrés infenfibles, elle n'eût rien pu remarquer de femblable.

§. 6. * Cependant, elle ne fe repréfente pas ce que ce peut être que l'état d'où elle fort au réveil. Elle ne juge point quelle en a été la durée, elle ne fait pas même s'il a duré. Car rien ne peut lui faire foupçonner qu'il y ait eu en elle ni au dehors quelque fucceffion. Elle n'a donc aucune notion de l'état de fommeil, & elle n'en diftingue l'état de veille, que par la fecouffe que lui donnent toutes fes facultés, au moment que les forces lui font rendues.

---

* Elle ne fe fait pas d'idée de l'état du fommeil.

CHAPITRE X.

De la Mémoire, de l'Imagination & des Songes dans un homme borné au Sens du Touchèr.

§. 1. * LES Senſations qui viennent par le tact ſont de deux eſpeces : les unes ſont l'étendue, la figure, l'eſpace, la ſolidité, la fluidité, la dureté, la molleſſe, le mouvement, le repos ; les autres ſont la chaleur & le froid, & différentes eſpeces de plaiſirs & de douleurs. Les rapports de celles-ci ſont naturellement indéterminés. Elles ne ſe conſervent donc dans la mémoire, que parce que les organes les ont tranſmiſes à pluſieurs repriſes. Mais celles-là ont des rapports, qui ſe connoiſſent avec plus d'exactitude.

---

* Comment les idées ſe lient dans la mémoire de la Statue.

Notre Statue meſure le volume des corps avec ſes mains; elle meſure l'eſpace en ſe tranſportant d'un lieu dans un autre; elle détermine les figures, lorſqu'elle en compte les côtés, & qu'elle en ſuit le contour; elle juge à la réſiſtance de la ſolidité, ou de la fluidité, de la dureté, ou de la molleſſe; enfin, elle ſaiſit une différence ſenſible entre le mouvement & le repos, lorſqu'elle conſidere ſi un corps change ou ne change pas de ſituation par rapport à d'autres. Voilà donc de toutes les idées, celles qui ſe lient le plus fortement, & le plus facilement dans ſa mémoire.

§. 2. * D'un côté, elle s'eſt fait une habitude de rapporter toutes ſes Senſations à l'étendue; puiſqu'elle les regarde comme les qualités des objets, qu'elle touche. Toutes ſes idées ne ſont que de l'étendue chaude ou froide, ſolide ou fluide, &c. par-là celles dont les rapports

* Elle ſe lient toutes à celles de l'étendue.

ſont le plus vagues, comme celles dont les rapports ſe déterminent le mieux, ſont toutes liées à une même idée. En un mot, toutes ſes Senſations ne ſont à ſon égard, que des modifications de l'étendue.

§. 3. * D'un autre côté, la Senſation de l'étendue eſt telle, que notre Statue ne la peut perdre que dans un ſommeil profond. Lorſqu'elle eſt éveillée, elle ſent toujours qu'elle eſt étendue; car elle ſent toutes les parties de ſon corps, qui peſent ſur le lieu où elles repoſent, & qui le meſurent. Tant qu'elle eſt éveillée, elle ne peut donc pas avec le tact, comme avec les autres ſens, être entiérement privée de toute eſpece de Senſations. Il lui en reſte toujours une à laquelle toutes les autres ſont liées; & que je regarde, par cette raiſon, comme la baſe de toutes les idées dont elle conſerve le ſouvenir. Tout prouve donc que la mémoire des idées qui viennent par le tact, doit être plus forte & durer

* Le ſouvenir en eſt plus fort & plus durable.

beaucoup plus, que celle des idées qui viennent par les autres ſens.

§. 4. * Les idées peuvent ſe retracer avec plus ou moins de vivacité. Lorſqu'elles ſe réveillent foiblement, la Statue ſe ſouvient ſeulement d'avoir touché tel ou tel objet : mais lorſqu'elles ſe réveillent avec force, elle ſe ſouvient des objets, comme ſi elle les touchoit encore. Or, j'ai appelé imagination cette mémoire vive, qui fait paroître préſent ce qui eſt abſent.

§. 5. ** Si nous joignons à cette faculté la réflexion, ou cette opération qui combine les idées; nous verrons comment la Statue pourra ſe repréſenter dans un objet les qualités, qu'elle aura remarquées dans d'autres. Suppoſons qu'elle deſire de jouir tout-à-la-fois de pluſieurs qualités, qu'elle n'a point encore rencontrées enſemble; elle les imaginera réunies, & ſon imagi-

* En quoi conſiſte l'imagination de la Statue.

** La réflexion ſe joint à l'imagination.

nation lui procurera une jouiſſance, qu'elle ne pourroit pas obtenir par le tact.

§. 6. * Voilà la ſignification la plus étendue qu'on donne au mot *imagination* : c'eſt de le conſidérer comme le nom d'une faculté, qui combine les qualités des objets, pour en faire des enſembles, dont la nature n'offre point de modeles. Par-là, elle procure des jouiſſances, qui à certains égards l'emportent ſur la réalité même : car elle ne manque pas de ſuppoſer dans les objets dont elle fait jouir, toutes les qualités qu'on deſire y trouver.

§. 7. ** Mais la jouiſſance, par le toucher, peut ſe réunir à celle qui ſe fait par l'imagination ; & ce ſera alors pour la Statue, les plus grands plaiſirs, dont elle puiſſe avoir connoiſſance. Lorſqu'elle touche un objet, rien n'empêche que l'imagination ne le lui repréſente quelquefois avec des qualités agréables qu'il n'a pas, &

---

* Sens le plus étendu, dans lequel on peut prendre le mot *imagination.*

** Jouiſſance à laquelle le toucher & l'imagination concourent.

ne faſſe diſparoître celles par où il pourroit lui déplaire. Il ſuffira pour cela d'un deſir vif d'y rencontrer les unes, & de n'y pas trouver les autres.

§. 8. * L'imagination ne peut lui offrir tant d'attraits de la part des objets, qu'elle ne lui faſſe ſouvent trouver du plaiſir à ſe mouvoir, lors même que ſes membres fatigués commencent à ſe refuſer à ſes deſirs : elle lui retrace même quelquefois ce plaiſir avec tant de vivacité, qu'elle la diſtrait de la laſſitude de ſes organes. Alors, il n'y a qu'un excès de fatigue, qui puiſſe lui faire goûter le repos. Un état de peine & de douleur ſera le fruit d'un deſir, auquel elle s'eſt livrée avec trop peu de modération; & lorſqu'elle en aura ſouvent fait l'épreuve, elle apprendra à ſe méfier des attraits du plaiſir, & ſera plus attentive à conſulter ſes forces.

§. 9. ** Entre la veille & le ſommeil profond, nous pouvons diſtinguer deux

* Excès où l'imagination fait tomber la Statue.

** Etat de ſonge.

états mitoyens : l'un où la mémoire ne rappele les idées que d'une maniere fort légere ; l'autre où l'imagination les rappele avec tant de vivacité, & en fait des combinaiſons ſi ſenſibles, qu'on croit toucher les objets qu'on ne fait qu'imaginer.

Lorſque la Statue s'eſt endormie dans un lieu, où elle a appris à ſe conduire ſans danger ; elle peut imaginer qu'il eſt ſemé d'épines, de cailloux, qu'elle marche, & qu'à chaque pas, elle ſe déchire, tombe, ſe heurte, & reſſent de la douleur. Quoi qu'étonnée de ce changement, elle n'en peut douter ; & ſon état eſt le même pour elle, que ſi elle étoit éveillée, & que ce lieu fût en effet tel qu'il lui paroît.

§. 10. * Pour découvrir la cauſe de ce ſonge, il ſuffit de conſidérer, qu'avant le ſommeil, elle avoit les idées d'un lieu où elle pouvoit ſe promener ſans crainte ; celles d'épines, de cailloux, de déchire-

---

* Cauſe des ſonges & du déſordre dans lequel ils retracent les idées.

mens, de chûte, de douleur; enfin, celles d'un lieu, où elle avoit fait l'épreuve de toutes ces choſes. Or, qu'arrive-t-il dans le ſommeil? c'eſt que cette derniere idée ne ſe réveille point du tout. Celles d'épines, de cailloux, de déchiremens, de chûte, de douleur, & du lieu où elle n'a rien connu de ſemblable, ſe retracent avec la même vivacité, que ſi les objets étoient préſens; & ſe réuniſſant, il faut que la Statue croye que ce lieu eſt devenu tel, que ſon imagination le lui repréſente. Si elle ſe fût rappelé le lieu, où elle s'eſt déchirée, où elle a fait des chûtes, elle ne fût pas tombée dans cette erreur. Il ne ſe fait donc dans les ſonges des aſſociations ſi biſarres & ſi contraires à la vérité, que parce que les idées qui rétabliroient l'ordre, ſe trouvent interceptées.

Il n'eſt pas étonnant, qu'alors les idées ſe reproduiſent dans un déſordre, qui rapproche & réunit celles qui ſont les plus étrangeres. Ainſi que le ſommeil eſt le repos du corps, il eſt celui de la mémoire,

de l'imagination & de toutes les facultés de l'ame; & ce repos a différens degrés. Si ces facultés ſont entiérement aſſoupies, le ſommeil eſt profond. Si elles ne le ſont que juſqu'à un certain point, la mémoire & l'imagination aſſez éveillées, pour rappeler certaines idées, ne le ſont pas aſſez pour en rappeler d'autres : dès lors celles qui ſe préſentent, forment les enſembles les plus extraordinaries.

§. 11. * Je frappe la Statue au milieu de ſon rêve, & je l'arrache au ſommeil. Son premier ſentiment eſt la crainte; oſant à peine ſe mouvoir, elle étend les bras avec méfiance; & toute étonnée de ne point retrouver les objets, dont elle a cru recevoir des bleſſures, elle ſe ſouleve & haſarde de marcher. Peu à peu elle ſe raſſure; elle ne ſait pas ſi elle ſe trompe actuellement, ou ſi elle s'eſt trompée le moment précédent. Sa confiance augmente, & elle oublie l'état où elle s'eſt trouvée en

---

* Sentiment de la Statue au réveil.

ſonge, pour jouir uniquement de celui où elle eſt au réveil.

§. 12. * Cependant le ſommeil lui devient encore néceſſaire. Elle s'y livre, elle a de nouveaux ſonges, & au réveil ils ſont ſuivis du même étonnement.

En effet, ces illuſions doivent lui paroître bien étranges. Elle ne ſauroit ſoupçonner qu'elles ſe ſont offertes à elle dans le tems qu'elle dormoit, puis qu'elle n'a aucune idée de la durée de ſon ſommeil. Au contraire elle ne doute pas qu'elle ne fut éveillée : car veiller pour elle, c'eſt toucher & réfléchir ſur ce qu'elle touche. Ses ſonges ne lui paroiſſent donc pas des ſonges, & elle n'en doit avoir que plus d'inquiétude. Elle ne comprend pas pourquoi elle porte ſur les mêmes objets des jugemens ſi différens ; elle ne ſait où eſt l'erreur, & elle paſſe tour-à-tour de la défiance que lui donnent ſes ſonges, à la confiance que lui rend l'état de veille.

---

* Son embarras ſur l'état de ſonge & ſur celui de veille.

§. 15. * Il n'eſt pas poſſible qu'elle ſe ſouvienne de toutes les idées, qu'elle a eues, étant éveillée; il doit en être de même de celles qu'elle a eues dans le ſommeil.

Quant à la cauſe qui lui rappele quelques-uns de ſes ſonges, voici mes conjectures.

Si l'impreſſion en a été vive, & s'ils ont offert les idées dans un déſordre, qui contrediſe d'une maniere frappante les jugemens qui ont précédé le tems où elle s'eſt endormie, ſon étonnement en ce cas lie ces idées à la chaîne de ſes connoiſſances.

Au réveil le même étonnement qui ſubſiſte encore, lui fait faire des efforts pour ſe les rappeler en détail, & elle ſe les rappele. Elle n'en aura au contraire aucun ſouvenir, ſi l'intervalle du ſonge au réveil a été aſſez long, & rempli par un ſommeil aſſez profond, pour effacer toute l'im-

---

* Pourquoi elle a des ſonges dont elle ſe ſouvient, & d'autres qu'elle a oubliés.

preſſion de l'étonnement où elle a été. Enfin, s'il ne lui reſte que peu de ſurpriſe, quelquefois elle ne ſe rappelera qu'une partie de ſon rêve, d'autres fois elle ſe ſouviendra ſeulement d'avoir eu des idées fort extraordinaires.

Ses ſonges ne ſe gravent donc dans ſa mémoire, que parce qu'ils ſe lient à des jugemens d'habitude qu'ils contrediſent; & c'eſt la ſurpriſe où elle eſt encore à ſon réveil, qui l'engage à ſe les rappeler.

CHAPITRE XI.

Du principal organe du Toucher.

§. 1. * LES détails des Chapitres précédens démontrent aſſez que la main eſt le principal organe du tact. C'eſt en effet celui qui s'accommode le mieux à toutes

---

* La mobilité & la flexibilité des organes eſt néceſſaire pour acquérir des idées par le tact.

ſortes de ſurfaces. La facilité d'étendre, de racourcir, de plier, de ſéparer, de joindre les doigts, fait prendre à la main bien des formes différentes. Si cet organe n'étoit pas auſſi mobile & auſſi flexible, il faudroit beaucoup plus de tems à notre Statue pour acquérir les idées des figures : & combien ne ſeroit-elle pas bornée dans ſes connoiſſances, ſi elle en étoit privée!

Si ſes bras étoient, par exemple, terminés au poignet, elle pourroit découvrir qu'elle a un corps, & qu'il y en a d'autres hors d'elle : elle pourroit, en les embraſſant, ſe faire quelque idée de leur grandeur & de leur forme; mais elle ne jugeroit qu'imparfaitement de la régularité ou de l'irrégularité de leurs figures.

Elle ſera encore plus bornée, ſi nous ne laiſſons aucune articulation dans ſes membres. Réduite au ſentiment fondamental, elle ſe ſentira comme dans un point, s'il eſt uniforme; & s'il eſt varié, elle ſe ſentira ſeulement de pluſieurs manieres à la fois.

§. 2. * Les organes du toucher étant moins parfaits, moins propres à transmettre des idées, à proportion qu'ils sont moins mobiles & moins flexibles, n'en pourroit-on pas conclure que la main seroit d'un plus grand secours, si elle étoit composée de vingt doigts, qui eussent chacun un grand nombre d'articulations? Et si elle étoit divisée en une infinité de parties toutes également mobiles & flexibles, un pareil organe ne seroit-il pas une espece de Géométrie universelle (1)?

---

* Mais plus de mobilité & de flexibilité que nous n'en avons, y seroit inutile, ou même contraire.

« (1) Si la main, dit M. de Buffon, avoit » un plus grand nombre de parties, qu'elle fût, » par exemple, divisée en vingt doigts, que » ces doigts eussent un plus grand nombre d'ar- » ticulations & de mouvemens, il n'est pas dou- » teux que le sentiment du toucher ne fût infini- » ment plus parfait dans cette conformation qu'il » ne l'est, parce que cette main pourroit alors

Ce n'est pas assez que les parties de la main soient flexibles & mobiles, il faut encore que la Statue puisse les remarquer les unes après les autres, & s'en faire des idées exactes. Quelle connoissance auroit-elle des corps par le tact, si elle ne pouvoit connoître qu'imparfaitement l'organe avec lequel elle les touche? Et quelle idée se formeroit-elle de cet organe, si le nombre des parties en étoit infini? Elle appliqueroit la main sur une infinité de

---

» s'appliquer beaucoup plus immédiatement & » plus précisément sur les différentes surfaces des » corps; & si nous supposons qu'elle fût divisée » en une infinité de parties toutes mobiles & » flexibles, & qui pussent toutes s'appliquer en » même tems sur tous les points de la surface des » corps, un pareil organe seroit une espece de » Géométrie universelle, (si je puis m'exprimer » ainsi), par laquelle nous aurions dans le mo- » ment même de l'attouchement, des idées exactes » & précises de la figure de tous ces corps, & de » la différence même infiniment petite de ces » figures ». *Histoire naturelle & générale. Tome III. pag. 359.*

petites ſurfaces. Mais qu'en réſulteroit-il? Une Senſation ſi compoſée, qu'elle n'y pourroit rien démêler. L'étude de ſes mains ſeroit trop étendue pour elle; elle s'en ſerviroit ſans pouvoir jamais bien les connoître; & elle n'acquerroit que des notions confuſes.

Je dis plus : vingt doigts ne lui ſeroient peut-être pas ſi commodes que cinq. Il falloit que l'organe, qui devoit lui donner la connoiſſance des figures les plus compoſées, fût peu compoſé lui-même; ſans quoi, il lui eût été difficile de s'en former une notion diſtincte; & par conſéquent, ç'eût été un obſtacle aux progrès de ſes connoiſſances : en pareil cas, elle auroit eu beſoin d'un organe plus ſimple, qui étant connu plus facilement, l'eût mis en état de ſe faire une idée du plus compoſé.

§. 3. * Je crois donc qu'elle n'a rien

---

* Il ne manque donc rien à la Statue à cet égard.

à deſirer à cet égard. En effet, que manque-t-il à ſes mains ? S'il y a des idées qu'elles ne lui donnent pas immédiatement, elles la mettent ſur la voie pour les acquérir. Quand on ſuppoſeroit, ce qui n'eſt pas poſſible, qu'ayant un grand nombre de doigts très-fins & très-déliés, elle démêleroit toutes les impreſſions qu'ils lui tranſmettroient à la fois, elle n'en connoîtroit pas mieux les grandeurs, qui ſont l'objet des Mathématiques. Elle remarqueroit ſeulement ſur la ſurface des corps des inégalités, qui lui échappent aujourd'hui ; mais qui ne lui échapperont plus, lorſqu'elle jouira du ſens de la vue.

Fin de la ſeconde Partie & du premier Volume.

TRAITÉ
DES
SENSATIONS,
A MADAME LA COMTESSE
DE VASSÉ,

Par M. l'Abbé DE CONDILLAC,

Nouvelle Edition, augmentée de l'Extrait raisonné de cet Ouvrage.

Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint & fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturâ sequens. *Cic. Tusc. quæst. l. 1. c. 9.*

TOME II.

A LONDRES;

Et se vend A PARIS,

Chez BARROIS l'aîné, Libraire, Quai des Augustins, N°. 19.

Et chez DIDOT fils aîné, Libraire, rue Dauphine, N°. 116.

M. DCC. LXXXVIII.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

TROISIEME PARTIE.

Comment le Toucher apprend aux autres Sens à juger des objets extérieurs.

CHAPITRE PREMIER.

Du Toucher avec l'Odorat.

§. 1. * JOIGNONS l'odorat au toucher, & rendant à notre Statue le ſouvenir des jugemens qu'elle a portés, lorſqu'elle étoit bornée au premier de ces ſens, conduiſons-la dans un parterre ſemé de fleurs;

* Jugemens de la Statue ſur les odeurs.

auſſi-tôt toutes ſes habitudes ſe renouvellent, & elle ſe croit toutes les odeurs qu'elle ſent.

§. 2. * Étonnée de ſe trouver ce qu'elle a ceſſé d'être depuis ſi long-tems, elle n'en ſauroit encore ſoupçonner la cauſe. Elle ignore qu'elle vient de recevoir un nouvel organe ; & ſi le tact lui a appris qu'il y a des objets palpables, il ne lui apprend pas encore qu'aucun d'eux ſoit le principe des ſentimens que nous venons de lui rendre.

Elle en juge au contraire d'après l'habitude où elle a été de les regarder comme des manieres d'être, qu'elle ne doit qu'à elle-même. Il lui paroît tout naturel d'être tantôt une odeur, tantôt une autre : elle n'imagine pas que les corps y puiſſent contribuer : elle ne leur connoît que les qualités, que le tact ſeul y fait découvrir.

---

* Elle n'imagine pas quelle peut être la cauſe de ces Senſations.

§. 3. * La voilà tout-à-la-fois deux êtres bien différens : l'un, qu'elle ne peut saisir, & qui paroît lui échapper à chaque instant ; l'autre, qu'elle touche, & qu'elle peut toujours retrouver.

§. 4. ** Portant au hasard la main sur les objets qu'elle rencontre, elle saisit une fleur qui lui reste dans les doigts. Son bras, mû sans dessein, l'approche & l'éloigne tour-à-tour de son visage : elle se sent d'une certaine maniere, avec plus ou moins de vivacité.

Étonnée, elle répete cette expérience avec dessein. Elle prend & quitte plusieurs fois cette fleur. Elle se confirme qu'elle est, ou cesse d'être d'une certaine maniere, suivant qu'elle l'approche ou l'éloigne. Enfin, elle commence à soupçonner qu'elle lui doit le sentiment dont elle est modifiée.

* Elle est deux êtres differens.

** Elle commence à soupçonner que les odeurs lui viennent des corps.

§. 5. * Elle donne toute ſon attention à ce ſentiment, elle obſerve avec quelle vivacité il augmente, elle en ſuit les degrés, les compare avec les différens points de diſtance, où la fleur eſt de ſon viſage; & l'organe de l'odorat ayant été plus affecté, lorſqu'il a été touché par le corps odoriférant, elle découvre en elle un nouveau ſens.

§. 6. ** Elle recommence ces expériences : elle approche la fleur de ce nouvel organe, elle l'en éloigne : elle compare la fleur préſente avec le ſentiment produit, la fleur abſente avec le ſentiment éteint : elle ſe confirme qu'il lui vient de la fleur, elle juge qu'il y eſt.

§. 7. *** A force de répéter ce jugement, elle s'en fait une ſi grande habitude, qu'elle le porte au même inſtant qu'elle ſent. Dès-lors, il ſe confond ſi bien

* Elle découvre en elle l'organe de l'odorat.

** Elle juge les odeurs dans les corps.

*** Elle les ſent dans les corps.

avec la Senſation, qu'elle n'en ſauroit faire la différence. Elle ne ſe borne plus à juger l'odeur dans la fleur, elle l'y ſent.

§. 8. * Elle ſe fait une habitude des mêmes jugemens, à l'occaſion de tous les objets qui lui donnent des ſentimens de cette eſpece; & les odeurs ne ſont plus ſes propres modifications : ce ſont des impreſſions que les corps odoriférans font ſur l'organe de l'odorat; ou plutôt ce ſont les qualités mêmes de ces corps.

§. 9. ** Ce n'eſt pas ſans ſurpriſe, qu'elle ſe voit engagée à porter des jugemens auſſi différens de ceux qui lui ont été auparavant ſi naturels; & ce n'eſt qu'après des expériences ſouvent réitérées, que le toucher détruit les habitudes contractées avec l'odorat. Elle a autant de peine à mettre les odeurs au nombre des qualités des objets, que nous en avons

* Les odeurs deviennent les qualités des corps.

** Combien elle a de peine à ſe familiariſer avec ces jugemens.

nous-mêmes à les regarder comme nos propres modifications.

§. 10. * Mais enfin familiariſée peu-à-peu avec ces ſortes de jugemens, elle diſtingue les corps auxquels elle juge que les odeurs appartiennent, de ceux auxquels elle juge qu'elles n'appartiennent pas. Ainſi l'odorat, réuni au toucher, lui fait découvrir une nouvelle claſſe d'objets palpables.

§. 11. ** Remarquant enſuite la même odeur dans pluſieurs fleurs, elle ne la regarde plus comme une idée particuliere; elle la regarde au contraire comme une qualité commune à pluſieurs corps. Elle diſtingue par conſéquent autant de claſſes de corps odoriférans, qu'elle découvre d'odeurs différentes; & elle ſe forme une plus grande quantité de notions abſtraites ou générales, que lorſqu'elle étoit bornée au ſens de l'odorat.

---

* Elle diſtingue deux eſpeces de corps.

** Et pluſieurs eſpeces de corps odoriférans.

§. 12. * Curieuſe d'étudier de plus en plus ces nouvelles idées, tantôt elle ſent les fleurs une à une, tantôt elle en ſent pluſieurs enſemble. Elle remarque la Senſation qu'elles font ſéparément, & celle qu'elles font après leur réunion. Elle diſtingue pluſieurs odeurs dans un bouquet, & ſon odorat acquiert un diſcernement qu'il n'eût point eu, ſans le ſecours du tact.

Mais ce diſcernement aura des bornes, ſi les odeurs lui viennent d'une certaine diſtance, ſi elles ſont en grand nombre, & ſi ſur-tout le mêlange en eſt tel, qu'elles ne dominent point les unes ſur les autres; elles ſe confondront dans l'impreſſion qu'elles feront enſemble, & il lui ſera impoſſible d'en reconnoître aucune. Cependant il y a lieu de conjecturer que ſon diſcernement à cet égard ſera plus étendu que le nôtre : car les odeurs ayant plus d'attrait pour elle que pour nous, qui

* Diſcernement qu'acquiert le ſens de l'odorat.

ſommes partagés entre toutes les jouiſſances des autres ſens, elle s'exercera davantage à en démêler les différences.

Ces deux ſens, par l'exercice qu'ils ſe procurent mutuellement, produiſent donc, étant réunis, des connoiſſances & des plaiſirs qu'ils ne donnoient pas, étant ſéparés.

§. 13. * Pour appercevoir ſenſiblement comment les jugemens ſe diſtinguent des Senſations, ou s'y confondent, parfumons des corps dont la figure peu composée ſoit familiere à notre Statue, & préſentons-les-lui au premier moment que nous lui donnons le ſens de l'odorat. Qu'une certaine odeur ſoit, par exemple, toujours dans un triangle, une autre dans un quarré; chacune ſe liera avec la figure qui lui eſt particuliere; & dès-lors, la Statue ne pourra plus être frappée de l'une ou de l'autre, qu'auſſi-tôt elle ne ſe repréſente un triangle

---

* Jugemens qui ſe confondent avec les Senſations.

ou un quarré : elle croira ſentir une figure dans une odeur, & toucher une odeur dans une figure.

Elle remarquera que s'il y a des figures qui n'ont point d'odeur, il n'y a point d'odeur qui n'emporte conſtamment une certaine figure ; & elle attribuera à l'odorat des idées qui n'appartiennent qu'au toucher. Pour bouleverſer enſuite toutes ſes notions, il n'y auroit qu'à parfumer de différentes odeurs des corps de même figure, & à parfumer de la même odeur des corps de figure différente.

§. 14. * Le jugement qui lie une figure triangulaire à une odeur, peut ſe répéter rapidement, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente ; parce qu'il n'a pour objet que des idées peu compoſées. C'eſt pourquoi il eſt propre à ſe confondre avec la Senſation. Mais ſi la figure étoit compliquée, il faudroit un plus grand nombre

---

* Jugemens qui ne s'y confondent pas.

de jugemens pour la lier à l'odeur. La Statue ne ſe la repréſenteroit plus avec la même facilité; elle ne jugeroit plus que la figure & l'odeur lui ſont connues par le même ſens.

Lorſqu'elle étudie, par exemple, une roſe au toucher, elle lie l'odeur à l'enſemble des feuilles, à leur tiſſu, & à toutes les qualités par où le tact la diſtingue des autres fleurs qui lui ſont connues. Par-là, elle s'en fait une notion complexe, qui ſuppoſe autant de jugemens, qu'elle y remarque de qualités propres à la lui faire reconnoître. A la vérité elle en jugera quelquefois à la premiere impreſſion qu'elle ſentira, en y portant la main. Mais elle y ſera ſi ſouvent trompée, qu'elle s'appercevra bientôt que, pour éviter toute mépriſe, elle eſt obligée de ſe rappeler l'idée la plus diſtincte que le tact lui en a donnée; de ſe dire, *la roſe differe de l'œillet, parce qu'elle a telle forme, telle tiſſu*, &c. Or, ces jugemens étant en grand

nombre, il ne lui eſt plus poſſible de les répéter tous, au moment qu'elle ſent cette fleur. Au lieu donc de ſentir les qualités palpables dans l'odeur, elle s'apperçoit qu'elle ſe les rappele peu-à-peu; & elle ne tombe plus dans l'erreur d'attribuer à l'odorat des idées qu'elle ne doit qu'au toucher.

Ses mépriſes ſont fort ſenſibles, lorſqu'à l'occaſion des odeurs, elle répete, ſans le remarquer, des jugemens dont elle a contracté l'habitude. Elle en fera qui le ſeront beaucoup moins, quand nous lui donnerons le ſens de la vue.

CHAPITRE II.

De l'Ouie, de l'Odorat & du Tact réunis.

§. 1. * NOTRE Statue ſera, comme dans le Chapitre précédent, étonnée de ſe trouver ce qu'elle a été, ſi au moment que nous ajoutons l'ouie à l'odorat & au toucher, elle reprend toutes les habitudes qu'elle a contractées avec le premier de ces ſens. Ici elle eſt le chant des oiſeaux, là, le bruit d'une caſcade, plus loin, celui des arbres agités, un moment après, le bruit du tonnerre ou d'un orage terrible.

Toute entiere à ces ſentimens, ſon tact & ſon odorat n'ont plus d'exercice. Qu'un ſilence profond ſuccede tout-à-coup, il lui ſemblera qu'elle eſt enlevée à elle-même. Elle eſt quelque tems ſans pou-

* Etat de la Statue, au moment où nous lui rendons l'ouie.

voir reprendre l'uſage de ſes premiers ſens. Enfin rendue peu-à peu à elle, elle recommence à s'occuper des objets palpables & odoriférans.

§. 2. * Elle trouve ce qu'elle ne cherchoit pas : car ayant ſaiſi un corps ſonore, elle l'agite ſans en avoir le deſſein ; & l'ayant par haſard tour-à-tour approché & éloigné de ſon oreille, c'en eſt aſſez pour la déterminer à le rapprocher & à l'éloigner à pluſieurs repriſes. Guidée par les différens degrés d'impreſſion, elle l'applique à l'organe de l'ouie ; & après avoir répété cette expérience, elle juge les ſons dans cette partie, comme elle a jugé les odeurs dans une autre.

§. 3. * Cependant, elle obſerve que ſon oreille n'eſt modifiée qu'à l'occaſion de ce corps : elle entend des ſons, lorſqu'elle l'agite, elle n'entend plus rien, lorſqu'elle

---

* Elle découvre en elle l'organe de l'ouie.

** Elle juge les ſons dans les corps.

ceſſe de l'agiter. Elle juge donc que ces ſons viennent de lui.

§. 4. * Elle répete ce jugement, & elle parvient à le faire avec tant de promptitude, qu'elle ne remarque plus d'intervalle entre le moment où ces ſons lui frappent l'oreille, & celui où elle juge qu'ils ſont dans ce corps. Entendre ces ſons & les juger hors d'elle, ſont deux opérations qu'elle ne diſtingue plus. Au lieu donc de les appercevoir comme des manieres d'être d'elle-même, elle les apperçoit comme des manieres d'être du corps ſonore. En un mot, elle les entend dans ce corps.

§. 5. ** Si nous lui faiſons faire la même expérience ſur d'autres ſons, elle portera encore les mêmes jugemens, & elle les confondra avec la Senſation. Dans la ſuite cette maniere de ſentir lui deviendra même ſi familiere, que ſon oreille

---

* Elle les y entend.

** Elle ſe fait une habitude de cette maniere d'entendre.

n'aura plus beſoin des leçons du tact. Tout ſon lui paroîtra venir de dehors, même dans les occaſions où elle ne pourra pas toucher les corps qui le tranſmettent. Car un jugement ayant été confondu par habitude avec une Senſation, il doit ſe confondre avec toutes les Senſations de même eſpece.

§. 6. * Si pluſieurs ſons que la Statue a étudiés, raiſonnent enſemble, elle les diſcernera, non-ſeulement parce que ſon oreille eſt capable d'en ſaiſir juſqu'à un certain point la différence; mais ſur-tout, parce qu'elle vient de contracter l'habitude de les juger dans les corps qu'elle diſtingue. C'eſt ainſi que le toucher contribue à augmenter le diſcernement de l'ouie.

Par conſéquent, plus elle s'aidera du toucher pour faire la différence des ſons, plus elle apprendra à les diſtinguer. Mais elle les confondra toutes les fois que les

---

* Diſcernement de ſon oreille.

corps qui les produiſent, ceſſeront de ſe démêler au tact.

Le diſcernement de l'ouie a donc des bornes, parce qu'il y a des cas où le toucher lui-même ne ſauroit tout démêler. Je ne parle pas des bornes qui ont pour cauſe un défaut de conformation.

§. 7. * C'eſt ſur les objets qui ſont à la portée de ſa main, que la Statue commence à faire des expériences. En conſéquence il lui ſemble d'abord, à chaque bruit qui frappe ſon oreille, qu'elle n'a qu'à étendre le bras pour ſaiſir le corps qui le rend : car elle n'a pas encore appris à le juger plus éloigné. Mais comme elle y eſt trompée, elle fait un pas, elle en fait un ſecond; & à meſure qu'elle avance, elle obſerve que le bruit augmente, juſqu'au moment où le corps qui le produit, eſt auſſi près d'elle qu'il peut l'être.

* Elle juge à l'ouie des diſtances & des ſituations.

Ces expériences lui apprennent peu-à-peu à juger des différens éloignemens de ce corps ; & ces jugemens, devenus familiers, ſe répetent ſi rapidement, que ſe confondant avec la Senſation même, elle reconnoît enfin les diſtances à l'ouie. Elle apprendra de la même maniere, ſi un corps eſt à ſa droite ou à ſa gauche. En un mot elle appercevra la diſtance & la ſituation d'un objet à l'ouie, toutes les fois que l'une & l'autre ſeront les mêmes, que dans les cas, où elle a eu occaſion de faire beaucoup d'expériences. N'ayant même que ce moyen pour s'en aſſurer, au défaut du tact, elle en fera ſi ſouvent uſage, qu'elle jugera quelquefois auſſi ſûrement, que nous jugeons nous-mêmes avec les yeux.

Mais elle courra riſque de s'y méprendre, toutes les fois qu'elle entendra des corps dont elle n'aura pas encore étudié la variété des ſons, ſuivant la variété des ſituations & des diſtances. Il faut donc qu'elle s'accoutume à porter autant de jugemens

différens, qu'il y a d'eſpeces de corps ſonores & de circonſtances où il ſe font entendre.

§. 8. * Si elle n'avoit jamais entendu le même ſon, qu'elle n'eût touché la même figure & réciproquement; elle croiroit que les figures emportent avec elles les idées des ſons, & que les ſons emportent avec eux les idées des figures; & elle ne ſauroit repartir au toucher & à l'ouie les idées qui appartiennent à chacun de ces ſens. De même ſi chaque ſon eût conſtamment été accompagné d'une certaine odeur, & chaque odeur d'un certain ſon; il ne lui ſeroit pas poſſible de diſtinguer les idées qu'elle doit à l'odorat, de celles qu'elle doit à l'ouie. Ces erreurs ſont ſemblables à celles où nous l'avons fait tomber dans le Chapitre précédent; & elles préparent aux obſervations que nous allons faire ſur la vue.

---

* Erreurs où l'on pourroit la faire tomber.

CHAPITRE III.

Comment l'Œil apprend à voir la diſtance, la ſituation, la figure, la grandeur & le mouvement des corps.

§. 1. * L'ÉTONNEMENT de notre Statue eſt encore la premiere choſe à remarquer, au moment que nous lui rendons la vue. Mais il eſt vraiſemblable que les expériences qu'elle a faites ſur les Senſations de l'odorat, de l'ouie & du toucher, lui feront bientôt ſoupçonner que ce qui lui paroît encore des manieres d'être d'elle-même, pourroit être des qualités qu'un nouveau ſens va lui faire découvrir dans les corps.

§. 2. ** Nous avons vu qu'étant bornée

* Etat de la Statue, lorſque la vue lui eſt rendue.

** Pourquoi l'œil ne peut être inſtruit que par le toucher.

au tact, elle ne pouvoit pas juger des grandeurs, des ſituations & des diſtances, par le moyen de deux bâtons, dont elle ne connoiſſoit ni la longueur ni la direction. Or, les rayons ſont à ſes yeux, ce que les bâtons ſont à ſes mains; & l'œil peut être regardé comme un organe, qui a en quelque ſorte une infinité de mains, pour ſaiſir une infinité de bâtons. S'il étoit capable de connoître par lui-même la longueur & la direction des rayons, il pourroit, comme la main, rapporter à une extrémité ce qu'il ſentiroit à l'autre; & juger des grandeurs, dès diſtances & des ſituations. Mais bien loin que le ſentiment qu'il éprouve lui apprenne la longueur & la direction des rayons; il ne lui apprend pas ſeulement s'il y en a. L'œil n'en ſent l'impreſſion, que comme la main ſent celle du premier bâton qu'elle touche par l'un des bouts.

Quand même nous accorderions à notre Statue une connoiſſance parfaite de l'optique, elle n'en feroit pas plus avancée.

Elle ſauroit, qu'en général, les rayons font des angles plus ou moins grands, à proportion de la grandeur & de la diſtance des objets. Mais il ne lui ſeroit pas poſſible de meſurer ces angles. Si, comme il eſt vrai, les principes de l'optique ſont inſuffiſans, pour expliquer la viſion; ils le ſont à plus forte raiſon, pour nous apprendre à voir.

D'ailleurs cette ſcience n'inſtruit point ſur la maniere, dont il faut mouvoir les yeux. Elle ſuppoſe ſeulement qu'ils ſont capables de différens mouvemens, & qu'ils doivent changer de forme, ſuivant les circonſtances.

L'œil a donc beſoin des ſecours du tact, pour ſe faire une habitude des mouvemens propres à la viſion; pour s'accoutumer à rapporter ſes Senſations à l'extrémité des rayons, ou à peu près; & pour juger par-là des diſtances, des grandeurs, des ſituations & des figures. Il s'agit de découvrir ici quelles ſont les expériences les plus propres à l'inſtruire.

§. 3. * Soit haſard, ſoit douleur occaſionnée par une lumiere trop vive, la Statue porte la main ſur ſes yeux; à l'inſtant les couleurs diſparoiſſent. Elle retire la main, les couleurs ſe reproduiſent. Dès-lors elle ceſſe de les prendre pour ſes manieres d'être. Il lui ſemble que ce ſoit quelque choſe d'impalpable, qu'elle ſent au bout de ſes yeux, comme elle ſent au bout de ſes doigts les objets qu'elle touche. Mais comme nous l'avons vu, chacune eſt une modification ſimple, qui ne donne par elle-même aucune idée d'étendue. Une couleur, par conſéquent, ne peut repréſenter des dimenſions, qu'aux yeux qui ont appris à la rapporter ſur toutes les parties d'une ſurface. Quelque conſidérable que ſoit la ſuperficie du corps qui la réfléchit, ils ne verront que le diamètre d'une ligne, s'ils n'ont pas appris à voir davantage. Ils ne verront rien, s'ils n'ont

---

* Elle ſent les couleurs au bout de ſes yeux.

pas appris à voir au dehors; ils se sentiront seulement modifiés d'une certaine maniere. Le toucher leur fait contracter l'habitude de juger une couleur sur toute une surface, comme il y juge lui-même le chaud ou le froid. Or, ces dernieres Sensations ne portent pas avec elles l'idée d'étendue : mais elles s'étendent, suivant toutes les dimensions des corps auxquels nous les rapportons.

§. 4. * Comme les couleurs sont enlevées à la Statue, lorsqu'elle porte la main sur la surface extérieure de l'organe de la vue, c'est sur cette même surface, qu'elle croit d'abord les voir paroître ou disparoître : c'est-là qu'elle commence à leur donner de l'étendue.

Quand les corps s'éloignent ou s'approchent, elle ne juge donc point encore ni de leur distance, ni de leur mouvement. Elle apperçoit seulement des cou-

---

* Elle leur voit former une surface.

leurs qui paroiſſent plus ou moins, ou qui diſparoiſſent tout-à-fait.

§. 5. * Cette ſurface lumineuſe eſt égale à la ſurface extérieure de l'œil : elle eſt par conſéquent, fort peu étendue. Mais c'eſt tout ce que voit la Statue ; & ſes yeux n'appercevant rien au-delà, elle n'imagine pas comment quelque choſe pourroit lui paroître plus grand ou plus petit. Elle n'y démêle donc point de bornes, elle la voit immenſe.

§. *6.* ** Tout eſt confus dans cette ſurface. Les couleurs ne portant point avec elles l'idée d'étendue, l'œil n'y peut diſcerner des grandeurs, des figures & des ſituations, qu'autant qu'il les applique ſur des objets dont la grandeur, la figure & la ſituation lui ſont connues par quelqu'autre voie. Or, il n'a aucune connoiſſance de ces choſes, lorſqu'il ne voit en-

* Cette ſurface lui paroît immenſe.

** Tout y eſt peint confuſément.

core

core les couleurs, que comme une ſurface qui le touche immédiatement : il faut que le tact lui apprenne à les éloigner de lui, & à les voir ſur les objets dont il connoît lui-même la grandeur, la figure & la ſituation.

§. 7. * Par curioſité, ou par inquiétude, la Statue continue de porter la main devant ſes yeux : elle l'éloigne, elle l'approche; & la ſurface qu'elle voit, en eſt plus lumineuſe ou plus obſcure. Auſſitôt elle juge que le mouvement de ſa main eſt la cauſe de ces changemens; & comme elle ſait qu'elle la meut à une certaine diſtance, elle ſoupçonne que cette ſurface n'eſt pas auſſi près d'elle qu'elle l'a crue.

§. 8. ** Alors elle touche par haſard un corps qu'elle a devant les yeux, & le couvrant avec la main, & elle ſubſtitue une couleur à une autre. Elle laiſſe tomber

* La Statue juge cette ſurface loin d'elle.

** Elle voit les couleurs ſur les corps.

les bras, la premiere couleur reparoît. Il lui ſemble donc que ſa main fait, à une certaine diſtance, ſuccéder ces deux couleurs.

Une autre fois elle la promene ſur une ſurface, & voyant une couleur qui ſe meut ſur une autre couleur, dont les parties paroiſſent & diſparoiſſent tour-à-tour; elle juge ſur ce corps la couleur immobile, & ſur ſa main la couleur qui ſe meut. Ce jugement lui devient familier; & elle voit les couleurs s'éloigner de ſes yeux, & ſe porter ſur ſa main & ſur les objets qu'elle touche.

§. 9. * Etonnée de cette découverte, elle cherche autour d'elle, ſi elle ne touchera pas tout ce qu'elle voit. Sa main rencontre un corps d'une nouvelle couleur, ſon œil apperçoit une autre ſurface, & les mêmes expériences lui font porter les mêmes jugemens.

Curieuſe de découvrir s'il en eſt de même

---

* Expériences qui achevent de lui faire contracter cette habitude.

de toutes les Senſations de cette eſpece, elle porte la main ſur tout ce qui l'environne; & touchant un corps peint de pluſieurs couleurs, ſon œil contracte l'habitude de les démêler ſur une ſurface qu'il juge éloignée.

C'eſt ſans doute par une ſucceſſion de ſentimens bien agréables pour elle, qu'elle conduit ſes yeux dans ce cahos de lumieres & de couleurs. Engagée par le plaiſir, elle ne ſe laſſe point de recommencer les mêmes expériences, & d'en faire de nouvelles. Elle accoutume peu-à-peu ſes yeux à ſe fixer ſur les objets qu'elle touche; ils ſe font une habitude de certains mouvemens; & bientôt ils percent comme à travers un nuage, pour voir dans l'éloignement les objets que la main ſaiſit, & ſur leſquels elle ſemble répandre la lumiere & les couleurs.

§. 10. * En conduiſant tour-à-tour ſa main de ſes yeux ſur les corps, & des

* Elle voit les objets à la diſtance où elle les touche.

corps ſur ſes yeux, elle meſure les diſtances. Elle approche enſuite ces mêmes corps, & les éloignent alternativement. Elle étudie les différentes impreſſions que ſon œil reçoit à chaque fois; & s'étant accoutumée à lier ces impreſſions avec les diſtances connues par le tact, elle voit les objets tantôt plus près, tantôt plus loin, parce qu'elle les voit où elle les touche.

§. 11. * La premiere fois qu'elle porte la vue ſur un globe, l'impreſſion qu'elle en reçoit, ne repréſente qu'un cercle plat, mêlé d'ombre & de lumiere. Elle ne voit donc pas encore un globe, elle ne démêle pas même un cerle. Car ſon œil n'a point encore appris à régler ſes mouvemens, pour ſaiſir l'enſemble d'une figure. Mais elle touche le globe, & conduiſant de la main ſa vue ſur toute la ſurface, elle juge que la couleur qu'elle voit, s'étend & prend de la rondeur & du relief.

* Elle apprend à voir un globe.

Elle réitere cette expérience, & elle répete le même jugement. Par-là, elle lie les idées de rondeur & de convexité à l'impreſſion que fait ſur elle un certain mêlange d'ombre & de lumiere. Elle eſſaye enſuite de juger d'un globe, qu'elle n'a pas encore touché. Dans les commencemens, elle s'y trouve ſans doute quelquefois embarraſſée : mais le tact leve l'incertitude ; & par l'habitude qu'elle ſe fait de juger qu'elle voit un globe, elle forme ce jugement avec tant de promptitude & d'aſſurance, & lie ſi fort l'idée de cette figure à une ſurface, où l'ombre & la la lumiere ſont dans une certaine proportion, qu'enfin elle ne voit plus à chaque fois, que ce qu'elle s'eſt dit ſi ſouvent qu'elle doit voir.

§. 12. * Elle apprend également à voir un cube, lorſque ſes yeux faiſant une étude des impreſſions qu'ils reçoivent au moment que la main ſent les angles &

* Elle le diſtingue d'un cube.

les faces de cette figure, elle contractera l'habitude de remarquer dans les différens degrés de lumiere les mêmes angles & les mêmes faces; & ce n'eſt qu'alors qu'elle diſcernera un globe d'un cube.

§. 13. * L'œil ne parvient donc à voir diſtinctement une figure, que parce que la main lui apprend à en ſaiſir l'enſemble. Il faut que le dirigeant ſur les différentes parties d'un corps, elle lui faſſe donner ſon attention d'abord à une, puis à deux, peu-à-peu à un plus grand nombre; & en même-tems aux différentes impreſſions de la lumiere. S'il n'étudioit pas ſéparément chaque partie, il ne verroit jamais la figure entiere; & s'il n'étudioit pas avec quelle variété la lumiere agit ſur lui, il ne verroit que des ſurfaces plates. Ainſi la Statue ne parvient à voir tant de choſes à la fois, que parce que les ayant remarquées ſéparément, elle ſe rappele en un

* Comment ſes yeux ſont en cela guidés par le toucher.

inſtant tous les jugemens qu'elle a portés l'un après l'autre.

§. 14. * Notre expérience peut nous convaincre combien la mémoire eſt néceſſaire pour parvenir à ſaiſir l'enſemble d'un objet fort compoſé. Au premier coup-d'œil qu'on jette ſur un tableau, on le voit fort imparfaitement : mais on porte la vue d'une figure à l'autre, & même on n'en regarde pas une toute entiere. Plus on la fixe, plus l'attention ſe borne à une de ſes parties : on n'apperçoit, par exemple, que la bouche.

Par-là, nous contractons l'habitude de parcourir rapidement tous les détails du tableau ; & nous le voyons tout entier, parce que la mémoire nous préſente à la fois tous les jugemens, que nous avons portés ſucceſſivement.

Mais cela eſt encore très-borné à notre égard. Si j'entre, par exemple dans un grand cercle, il ne me donne d'abord

---

* Secours qu'ils tirent de la mémoire.

qu'une idée vague de multitude. Je ne ſais que je ſuis au milieu de dix ou douze perſonnes, qu'après les avoir comptées; c'eſt-à-dire, qu'après les avoir parcourues une à une avec une lenteur, qui me fait remarquer la ſuite de mes jugemens. Si elles n'avoient été que trois, je ne les aurois pas moins parcourues; mais c'eût été avec une rapidité, qui ne m'eût pas permis de m'en appercevoir.

Si nos yeux n'embraſſent une multitude d'objets qu'avec le ſecours de la mémoire, ceux de notre Statue auront beſoin du même ſecours, pour ſaiſir l'enſemble de la figure la plus ſimple. Car n'étant pas exercés, cette figure eſt encore trop compoſée pour eux.

§. 15. * C'eſt la main, qui fixant ſucceſſivement la vue ſur les différentes parties d'une figure, les grave toutes dans la mémoire : c'eſt elle qui conduit, pour ainſi dire, le pinceau; lorſque les yeux

* Ils jugent des ſituations.

commencent à répandre au-dehors la lumiere & les couleurs, qu'ils ont d'abord senties en eux-mêmes. Ils les apperçoivent, où le toucher leur apprend qu'elles doivent être : ils voyent en haut ce qu'il leur fait juger en haut, en bas ce qu'il leur fait juger en bas : en un mot, ils voyent les objets dans la même situation, que le tact les représente.

Le renversement de l'image n'y met aucun obstacle ; parce que tant qu'ils n'ont pas été instruits, il n'y a pas proprement pour eux ni haut ni bas. Le toucher, qui peut seul découvrir ces sortes de rapports, peut seul aussi leur apprendre à en juger.

D'ailleurs ne voyant au-dehors, que parce qu'ils rapportent les couleurs sur les objets que la main touche; il faut nécessairement qu'ils s'accordent à porter sur les situations les mêmes jugemens que le toucher.

§. 16. * Chacun fixe l'objet que la main

---

* Ils ne voyent point double.

ſaiſit, chacun rapporte les couleurs à la même diſtance, au même lieu ; & comme le renverſement de l'image ne leur empêche pas de voir un objet dans ſa vraie ſituation, la même image, quoique double, ne leur empêche pas de le voir ſimple. La main les force à juger d'après ce qu'elle ſent en elle-même. En les obligeant de rapporter au-dehors les Senſations qu'ils éprouvent en eux ; elle les leur fait rapporter à chacun ſur l'unique objet qu'elle touche, & au ſeul endroit même où elle le touche. Il n'eſt donc pas naturel qu'ils le voient double.

§. 17. * Par la même raiſon, elle leur apprend au même inſtant à juger des grandeurs. Dès qu'elle leur fait voir les couleurs ſur ce qu'elle touche, elle leur apprend à les étendre chacune ſur toutes les parties qui les leur envoient ; elle deſſine devant eux une ſurface, dont elle marque les bornes.

---

* Ils jugent des grandeurs.

Ainſi, ſoit qu'elle éloigne ou qu'elle approche un objet, il leur paroît de la même grandeur, quoiqu'alors l'image augmente ou diminue; comme il leur paroît ſimple & dans ſa ſituation, quoique l'image ſoit double & renverſée.

§. 18. * Enfin, elle leur fait voir le mouvement des corps; parce qu'elle les accoutume à ſuivre les objets, qu'elle fait paſſer d'un point de l'eſpace à l'autre.

§. 19. ** Juſqu'ici la Statue n'a étudié à la vue que les objets qui ſont à la portée de ſa main: car c'eſt par-là qu'elle doit néceſſairement commencer. Elle n'a donc point encore appris à voir au-delà, & elle ſe voit comme renfermée dans un court eſpace. A la vérité, le tranſport de ſon corps lui a appris que l'eſpace doit être beaucoup plus grand: mais elle n'imagine pas comment il pourra lui paroître aux

---

* Et du mouvement.

** Ils ne voyent pas encore hors de la portée de la main.

yeux. En vain ſe diroit-elle, il y a de l'étendue au-delà de celle que je vois : un pareil jugement ne peut la lui rendre viſible. Ainſi qu'elle ne voit juſqu'à la portée de la main, que parce qu'ayant en même-tems vu & touché à pluſieurs repriſes les objets qui ſont dans cet eſpace ; elle a ſi fort lié les jugemens du tact avec les Senſations de lumiere, que voir & juger ſe font tout à la fois, & ſe confondent : elle ne verra plus loin, que lorſque de nouvelles expériences lui feront confondre avec ces mêmes Senſations, les jugemens qu'elle portera ſur d'autres diſtances.

Elle apperçoit donc un eſpace, qui s'étend environ à deux pieds autour d'elle. Son œil inſtruit par le tact en meſure les parties, détermine la figure & la grandeur des objets qui y ſont renfermés, les place à différentes diſtances, juge de leur ſituation, de leur mouvement & de leur repos.

§. 20. * Quant à ceux qui ſont plus éloignés, elle les voit tous à l'extrémité de cette enceinte qui borne ſa vue. Elle les apperçoit comme ſur une ſurface lumineuſe, concave & immobile. Ils lui paroiſſent figurés, parce que les expériences qu'elle a faites ſur ceux qui ſont à la portée de la main, ſuffiſent à cet effet. S'ils ſe meuvent horiſontalement, elle les voit paſſer d'une partie de la ſurface à l'autre : s'ils s'approchent ou s'ils s'éloignent d'elle, elle les voit ſeulement augmenter & diminuer d'une maniere fort ſenſible. Mais elle ne juge point de leur vraie grandeur : car elle n'a appris à connoître à la vue les objets renfermés dans le court eſpace ſeul viſible pour elle, que parce que le tact lui a fait lier différentes idées de grandeurs aux différentes impreſſions qui ſe font ſur ſes yeux. Or, ces impreſſions varient à proportion des

* Comment les objets qui ſont au-delà ſe montrent à eux.

diſtances, puiſque les images diminuent ou augmentent dans la même proportion. N'ayant donc fait aucune expérience pour lier ces impreſſions avec les grandeurs qui ſont à quelques pas d'elle, elle ne peut juger des objets éloignés, que d'après les habitudes qu'elle a contractés. L'impreſſion cauſée par de petites images, doit, par conſéquent, les lui faire paroître petits, & l'impreſſion cauſée par de grandes images, doit les lui faire paroître grands: car c'eſt ainſi qu'elle juge de ceux que le tact a mis à la portée de ſes yeux. Les liaiſons qu'elle a formées pour juger à la vue des grandeurs qui ſont à un pied ou à deux, ne ſuffiſent donc pas pour juger de celles qui ſont au-delà. Elles ne peuvent, à ce ſujet, que la jetter dans l'erreur.

Cette ſurface qui termine ſa vue, eſt préciſément le même phénomene, que la voûte du ciel, à laquelle tous les aſtres ſemblent attachés, & qui paroît porter de tous côtés ſur les extrémités des terres où la vue peut s'étendre. Elle la voit im-

mobile, tant qu'elle l'eſt elle-même : elle la voit qui fuit devant elle, ou qui la ſuit, lorſqu'elle change de place. C'eſt ainſi que le ciel à l'horiſon nous paroît ſe mouvoir.

§. 21. * Cependant, elle étend les bras pour ſaiſir ce qu'elle voit. Surpriſe de ne rien toucher, elle avance. Enfin, elle rencontre un corps : auſſi-tôt les jugemens de la vue s'accordent avec ceux du tact. Un moment après, elle recule : d'abord l'objet ne lui paroît pas en être plus loin d'elle. Mais ayant eſſayé d'y porter la main, & n'ayant pu l'atteindre, elle va encore à lui; & s'en étant éloignée & rapprochée à pluſieurs repriſes, elle s'accoutume peu-à-peu à le voir hors de la portée de la main.

Le mouvement qu'elle a fait pour s'en éloigner, lui donne à-peu-près une idée de l'eſpace qu'elle laiſſe entr'elle & lui :

---

* Ils apprennent à voir hors de la portée de la main.

elle ſait quelle en étoit la grandeur, quand elle le touchoit; & ſi le tact lui a appris à le voir à deux pieds d'une certaine grandeur, le ſouvenir qui lui reſte de cette grandeur, lui apprend à la lui conſerver à une plus grande diſtance.

Alors elle peut juger à la vue s'il s'éloigne ou s'il s'approche, ou s'il ſe meut dans quelqu'autre direction; car elle en voit les mouvemens dans les changemens qui arrivent aux impreſſions qui ſe font ſur ſes yeux. Il eſt vrai que ces changemens ſont les mêmes, ſoit qu'elle aille à lui, ou qu'il vienne à elle, ſoit qu'elle paſſe devant lui dans une certaine direction, ou qu'il paſſe devant elle dans une direction contraire : mais le ſentiment qu'elle a de ſon propre mouvement ou de ſon propre repos, ne lui permet pas de s'y tromper.

Elle s'accoutume donc à lier différentes idées de diſtance, de grandeur & de mouvement aux différentes impreſſions de lumiere. Elle ne ſait pas, à la vérité, que les

images qui se tracent au fond de l'œil, diminuent à proportion des distances. Elle ne sait pas même s'il y a de pareilles images. Mais elle éprouve des Sensations différentes, & les jugemens dont elle se fait une habitude suivant les circonstances, venant à se confondre avec ces Sensations, ce n'est plus dans ses yeux qu'elle sent la lumiere & les couleurs; elle les sent à l'autre extrémité des rayons, comme elle sent la solidité, la fluidité, &c. au bout du bâton avec lequel elle touche les corps.

Ainsi plus ses yeux reglent leurs jugemens d'après les leçons du toucher, plus l'espace leur paroît prendre de profondeur. Elle apperçoit la lumiere & les couleurs, qui, répandues sur les objets, en dessinent la grandeur, la figure, en tracent le mouvement dans l'espace; en un mot, elle les voit, ou elle juge qu'elles doivent être.

§. 22. * Cependant, quelque souvenir

* Pourquoi les objets qui s'éloignent, leur paroissent diminuer insensiblement.

qu'elle ait de la grandeur d'un objet, elle ne peut l'empêcher de diminuer à ſes yeux, à meſure qu'il s'éloigne d'elle. Voici la raiſon de ce phénomene.

Un objet n'eſt viſible, qu'autant que l'angle, qui détermine l'étendue de ſon image ſur la rétine, eſt d'une certaine grandeur. Je ſuppoſe qu'il doive être au moins d'une minute : mais c'eſt uniquement pour fixer nos idées; car la choſe doit varier ſuivant les yeux.

Dans cette ſuppoſition, on conçoit aiſément, qu'un objet vu diſtinctement à une certaine diſtance, ne peut s'éloigner, qu'à chaque inſtant les angles, qui faiſoient voir les moindres parties, ne deviennent plus petits, & que pluſieurs ne ſe trouvent au-deſſous d'une minute. Il faut même que dans quelques-uns les côtés ſe rapprochent au point de ſe confondre en une ſeule ligne. Ainſi de pluſieurs angles il s'en formera un, dont les côtés ſe confondront encore, ſi l'objet continue à s'éloigner. Il y aura donc des parties

qui cesseront de se retracer sur la rétine. Elles se ramasseront, se pénétreront, se confondront avec celles qui se peindront encore ; & les extrémités de l'objet se rapprocheront. L'image, par exemple, de la tête d'un homme se fera sans distinction de traits.

Or, le toucher n'apprend à l'œil à voir les objets dans leur véritable grandeur, que parce qu'il lui apprend à en démêler les parties, & à les appercevoir les unes hors des autres. C'est ce qu'il ne peut faire, qu'autant qu'elles sont tracées distinctement sur la rétine. Car les yeux ne sauroient parvenir à remarquer dans leurs Sensations ce qui n'y seroit pas. Ils doivent donc juger un objet plus ramassé & plus petit, quand il est dans un éloignement, ou quantité de traits de son image se confondent. Par conséquent, à quelque distance que soit un objet, il continue de paroître de la même grandeur, tant que la diminution des angles n'altere pas sensiblement l'image qui se peint sur la ré-

tine; & c'eſt parce que cette altération ſe fait par des degrés inſenſibles, qu'un objet qui s'éloigne, paroît diminuer inſenſiblement.

§. 23. * Non-ſeulement les yeux de la Statue démêlent les objets qu'elle ne touche plus, ils démêlent encore ceux qu'elle n'a pas touchés; pourvu qu'ils en reçoivent des Senſations ſemblables, ou à peu près. Car le tact ayant une fois lié différens jugemens à différentes impreſſions de lumiere, ces impreſſions ne peuvent plus ſe reproduire, que les jugemens ne ſe répetent, & ne ſe confondent avec elles. C'eſt ainſi qu'elle s'accoutume peu à peu à voir ſans le ſecours du toucher.

§. 24. ** Cependant, les expériences qui lui ont appris à voir la diſtance, la grandeur la figure d'un corps, ne ſuffiront pas toujours pour lui apprendre à

---

* Comment ils apprennent à ſe paſſer du ſecours du tact.

** Pourquoi ils ſe tromperont.

voir la diſtance, la grandeur & la figure de tout autre. Il faut qu'elle faſſe autant d'obſervations qu'il y a d'objets qui réfléchiſſent différemment la lumiere; il faut même que ſur chaque objet, elle multiplie ſes obſervations ſuivant les différens degrés de diſtance; & encore, malgré toutes ces précautions, ſe trompera-t-elle ſouvent ſur les grandeurs, ſur les diſtances & ſur les figures.

Ce n'eſt, par conſéquent, qu'après bien des études, qu'elle commencera à s'aſſurer mieux des jugemens de ſa vue: mais il lui ſera impoſſible d'éviter abſolument toute mépriſe. Souvent elle ſera trompée par les expériences mêmes, auxquelles elle croit devoir ſe fier davantage. Accoutumée, par exemple, à lier l'idée de proximité à la vivacité de la lumiere, & l'idée de l'éloignement à ſon obſcurité; quelquefois des corps lumineux lui paroîtront plus proches qu'ils ne ſont, & au contraire, des corps peu éclairés lui paroîtront plus éloignés.

§. 25. * Il pourroit même arriver à ſes yeux d'être en contradiction, au point de ne pouvoir plus s'accorder à porter avec lui les mêmes jugemens. Ils verront, par exemple, de la convexité ſur un relief peint, où la main n'appercevra qu'une ſurface platte. Sans doute étonnée de ce nouveau phénomene, elle ne ſait lequel croire de ces deux ſens : en vain le tact releve l'erreur de la vue ; les yeux accoutumés à juger par eux-mêmes, ne conſultent plus leur maître. Ayant appris de lui à voir d'une maniere, ils ne peuvent plus apprendre à voir différemment.

En effet, ils ont contracté une habitude, qui ne peut leur être enlevée ; parce que les jugemens qui leur font voir de la convexité dans une certaine impreſſion d'ombre & de lumiere, ſont devenus naturels. Car ayant été faits à bien des repriſes, ils ſe répétent rapidement, & ſe confondent avec la Senſation, toutes les

* Ils ſeront en contradiction avec le toucher.

fois que la même impreſſion d'ombre & de lumiere a lieu.

Si l'on diſpoſoit les choſes de maniere, que parmi les objets que notre Statue auroit occaſion de toucher, il y eût autant de reliefs peints ſur des ſurfaces plattes, que de corps véritablement convexes; elle ſeroit fort embarraſſée pour diſtinguer à la vue ceux qui ont de la convexité, de ceux qui n'en ont pas. Elle y ſeroit trompée ſi ſouvent, qu'elle n'oſeroit s'en rapporter à ſes yeux; elle n'en croiroit plus que le toucher.

Une glace mettroit encore ces deux ſens en contradiction. La Statue ne douteroit pas qu'il n'y eût au-delà un grand eſpace. Elle ſeroit fort étonnée d'être arrêtée par un corps ſolide, & elle le ſeroit encore autant, lorſqu'elle commenceroit à reconnoître les objets qu'il lui répete. Elle n'imagine pas comment ils ſe doublent à la vue; & elle ne ſait pas s'ils ne pourroient pas auſſi ſe doubler au tact.

§. 26. * Non-ſeulement la vue ſera en contradiction avec le toucher, elle le ſera encore avec elle-même. La Statue juge, par exemple, qu'une tour eſt ronde & fort petite, quand elle en eſt à une certaine diſtance. Elle approche, & elle en voit ſorrir des angles, elle la voit grandir à ſes yeux. Se trompe t-elle, ou s'eſt-elle trompée? C'eſt ce qu'elle ne ſaura, que lorſqu'elle ſera à portée de toucher la tour. Ainſi le tact, qui ſeul a inſtruit les yeux, peut auſſi lui ſeul faire diſcerner les occaſions où l'on peut compter ſur leur témoignage.

§. 27. ** Mais ſi la Statue eſt privée de ce ſecours, elle s'aidera de toutes les connoiſſances qu'elle a acquiſes. Tantôt elle jugera de la diſtance par la grandeur. Un objet lui paroît-il auſſi grand à la vue qu'au toucher, elle le voit près; lui paroît-

---

* Et même avec eux.

** Ils jugent de la diſtance par la grandeur.

il plus petit, elle le voit loin. Car elle a remarqué que les apparences des grandeurs varient ſuivant les diſtances.

§. 28. * D'autre fois, elle détermine les diſtances par le degré de netteté des figures qui s'offrent à ſes yeux. Ayant ſouvent obſervé qu'elle voit plus confuſément les objets qui ſont éloignés, & plus diſtinctement ceux qui ſont proches; elle lie l'idée d'éloignement à la vue confuſe d'une figure, & l'idée de proximité à la vue diſtincte. Elle prend donc l'habitude de voir un objet fort loin, quand elle le voit peu diſtinctement; & de le voir près, quand elle en diſtingue mieux les parties.

§. 29. ** Alors jugeant de la grandeur par la diſtance, comme elle juge dans d'autres occaſions de la diſtance par la grandeur, elle voit plus grand ce qu'elle croit plus loin. Deux arbres, par exemple, qui lui enverront des images de même

* Par la netteté des images.

** Ils jugent des grandeurs par la diſtance.

étendue, ne lui paroîtront point égaux, ni à la même diſtance, ſi l'un ſe peint plus confuſément que l'autre : elle verra plus grand & plus loin celui où elle diſcernera moins de choſes. Une mouche encore lui paroîtra un oiſeau dans l'éloignement, ſi paſſant rapidement devant ſes yeux, elle ne laiſſe appercevoir qu'une image confuſe, ſemblable à celle d'un oiſeau éloigné.

Ces principes ſont connus de tout le monde, & la peinture les confirme. Un cheval qui occupe ſur la toile le même eſpace qu'un mouton, paroîtra plus grand & dans l'enfoncement, pourvu qu'il ſoit peint d'une maniere plus confuſe.

C'eſt ainſi que les idées de diſtance, de grandeur & de figure, d'abord acquiſes par le toucher, ſe prêtent enſuite des ſecours, pour rendre les jugemens de la vue plus ſûre.

§. 30. * Notre Statue voyant l'eſpace

---

* Ils jugent des diſtances & des grandeurs par les objets intermédiaires.

prendre de la profondeur à ſes yeux, a encore un moyen pour connoître avec plus de préciſion les diſtances, & par conſéquent les grandeurs. C'eſt de porter la vue ſur les objets, qui ſont entr'elle & celui qu'elle fixe. Elle le voit plus loin & plus grand, ſi elle en eſt ſéparée par des champs, des bois, des rivieres. Car l'étendue des champs, des bois & des rivieres lui étant connue, c'eſt une meſure qui détermine combien elle en eſt éloignée. Mais ſi quelque élévation lui cache les objets intermédiaires, elle ne jugera de ſa diſtance, qu'autant que quelque circonſtance lui en rappelera la grandeur. Un cheval immobile peut, par exemple, lui paroître aſſez petit & aſſez près. Il ſe meut : à ſes mouvemens elle le reconnoît : auſſi-tôt elle le juge de la grandeur ordinaire, & elle l'apperçoit dans l'éloignement.

Elle le croit d'abord aſſez petit & aſſez près, parce qu'aucun objet intermédiaire ne lui en fait voir la diſtance, & qu'aucune

circonſtance ne lui apprend ce que ce peut être. Mais dès que le mouvement le lui fait reconnoître, elle le voit à peu près de la grandeur qu'elle ſait appartenir à cet animal; & elle le voit loin d'elle, parce qu'elle juge que l'éloignement eſt la ſeule cauſe qui ait pu le rendre ſi confus à ſes yeux.

§. 31. * Avec ces ſecours, elle diſcerne donc aſſez bien à l'œil les diſtances: mais elle n'y réuſſit plus, auſſi-tôt qu'ils viennent à lui manquer; & ſa vue eſt bornée là, où elle ceſſe de voir des objets intermédiaires, & où elle n'apperçoit que des corps, dont le tact ne lui a pas appris la grandeur. Les cieux lui paroiſſent former une voûte, qui ne s'éleve pas au-deſſus des montagnes, & qui ne s'étend pas au-delà des terres que ſon œil embraſſe. Faites-lui voir d'autres objets au-deſſus de ces montagnes & au-delà de ces terres; cette voûte aura plus de hauteur & plus

* Cas où ils ne jugent plus des grandeurs ni des diſtances.

d'étendue. Mais elle en auroit eu moins, si on avoit supposé les montagnes moins élevées, & les terres resserrées dans des bornes plus étroites. Le faîte d'un arbre lui auroit paru toucher le ciel.

Ce phénomene est donc, comme nous l'avons dit, le même que celui qui bornoit sa vue à deux pieds d'elle : & puisque n'ayant aucun moyen pour juger de l'éloignement des astres, ils lui paroissent tous à la même distance ; c'est une preuve que dans la supposition, que nous avons faite plus haut, tous les objets ont dû lui paroître à la portée de sa main.

§. 32. * Cependant, familiarisée avec les grandeurs, elle les compare ; & cette comparaison influe sur les jugemens qu'elle en porte. Dans les commencemens elle ne juge pas un objet absolument grand, ni absolument petit ; mais elle en juge par rapport à des grandeurs, qui lui étant plus familieres, sont

* Effets qui résultent des grandeurs comparées.

à ſon égard la meſure de toutes les autres. Elle voit grand, par exemple, tout ce qui eſt au-deſſus de ſa hauteur, & petit tout ce qui eſt au-deſſous. Ces comparaiſons ſe font enſuite ſi rapidement, qu'elle ne les remarque plus; & dès-lors la grandeur & la petiteſſe deviennent pour elle des idées abſolues. Une pyramide de vingt pieds, qu'elle aura trouvée abſolument grande à côté d'une de dix, elle la jugera abſolument petite à côté d'une de quarante; & elle ne ſoupçonnera pas que ce ſoit la même.

Au reſte, il n'eſt pas néceſſaire pour ces expériences, que les objets ſoient de même eſpece: il ſuffit que l'œil ait occaſion de comparer grandeur à grandeur. C'eſt pourquoi dans une plaine fort étendue, les mêmes objets lui paroîtront plus petits, que dans un pays coupé par des côteaux.

Cette maniere de comparer les grandeurs eſt encore une cauſe qui contribue à les diminuer aux yeux, ſuivant qu'elles ſont plus éloignées, & ſur-tout plus élevées.

Car l'œil ne peut ſuivre un objet qui fuit devant lui, ou qui s'éleve dans l'air, qu'il ne le compare avec un plus grand eſpace, à proportion qu'il le voit à une plus grande diſtance.

§. 33. * Tels ſont les moyens par où la Statue apprendra à juger à la vue de l'eſpace, des diſtances, des ſituations, des figures, des grandeurs & du mouvement. Plus elle ſe ſert de ſes yeux, plus l'uſage lui en devient commode. Ils enrichiſſent la mémoire des plus belles idées, ſuppléent à l'imperfection des autres ſens, jugent des objets qui leur ſont inacceſſibles; & ſe portent dans un eſpace, auquel l'imagination peut ſeule ajouter. Auſſi leurs idées ſe lient ſi fort à toutes les autres, qu'il n'eſt preſque plus poſſible à la Statue de penſer aux objets odoriférans, ſonores, ou palpables, ſans les revêtir auſſi-tôt de lumiere & de couleur. Par l'habitude qu'ils contractent de ſaiſir tout

* L'entier uſage de la vue nuit à la ſagacité des autres ſens.

un enſemble, d'en embraſſer même plu-ſieurs, & de juger de leurs rapports; ils acquierent un diſcernement ſi ſupérieur, que la Statue les conſulte par préférence. Elle s'applique donc moins à reconnoître au ſon les ſituations & les diſtances, à diſcerner les corps par les nuances des odeurs qu'ils exhalent, ou par les diffé-rences que la main peut découvrir ſur leur ſurface. L'ouie, l'odorat & le toucher en ſont, par conſéquent, moins exercés. Peu à peu devenus plus pareſſeux, ils ceſſent d'obſerver dans les corps toutes les différences qu'ils y démêloient auparavant; & ils perdent de leur fineſſe, à propor-tion que la vue acquiert plus de ſagacité.

CHAPITRE IV.

Pourquoi on eſt porté à attribuer à la Vue des idées qu'on ne doit qu'au toucher. Par quelle ſuite de réflexions on eſt parvenu à détruire ce préjugé.

§. 1. * Il nous eſt devenu ſi naturel de juger à l'œil des grandeurs, des figures, des diſtances & des ſituations, qu'on aura peut-être encore bien de la peine à ſe perſuader que ce ne ſoit-là qu'une habitude due à l'expérience. Toutes ces idées paroiſſent ſi intimément liées avec les Senſations de couleur, qu'on n'imagine pas qu'elles en ayent jamais été ſéparées. Voilà, je penſe, l'unique cauſe qui peut retenir dans le préjugé. Mais pour le détruire

* Pourquoi on a de la peine à ſe perſuader que l'œil a beſoin d'apprentiſſage.

tout-à-fait, il ſuffit de faire des ſuppoſitions ſemblables à celles que nous avons déjà faites.

§. 2. * Notre Statue croiroit infailliblement que les odeurs & les ſons lui viennent par les yeux, ſi lui donnant tout-à la-fois la vue, l'ouie & l'odorat, nous ſuppoſions que ces trois ſens fuſſent toujours exercés enſemble; en ſorte qu'à chaque couleur qu'elle verroit, elle ſentît une certaine odeur, & entendît un certain ſon; & qu'elle ceſsât de ſentir & d'entendre, lorſqu'elle ne verroit rien.

C'eſt donc parce que les odeurs & les ſons ſe tranſmettent, ſans ſe mêler avec les couleurs, qu'elle démêle ſi bien ce qui appartient à l'ouie & à l'odorat. Mais comme le ſens de la vue & celui du toucher agiſſent en même tems, l'un pour nous donner les idées de lumiere & de couleur, l'autre pour nous donner celles

---

* Suppoſitions qui achevent de détruire ce préjugé.

de grandeur, de figure, de diſtance & de ſituation; nous diſtinguons difficilement ce qui appartient à chacun de ces ſens, & nous attribuons à un ſeul ce que nous devrions partager entr'eux.

Ainſi la vue s'enrichit aux dépens du toucher, parce que n'agiſſant qu'avec lui, ou qu'en conſéquence des leçons qu'elle en a reçues, ſes Senſations ſe mêlent avec les idées, qu'elle lui doit. Le tact au contraire agit ſouvent ſeul, & ne nous permet pas d'imaginer que les Senſations de lumiere & de couleur lui appartiennent.

Mais ſi la Statue ne voyoit jamais que les corps qu'elle toucheroit, & ne touchoit jamais que ceux qu'elle verroit, il lui ſeroit impoſſible de diſcerner les Senſations de la vue de celles du toucher. Elle ne ſoupçonneroit ſeulement pas qu'elle eût des yeux. Ses mains lui paroîtroient voir & toucher tout enſemble.

Ce ſont donc des jugemens d'habitude, qui nous font attribuer à la vue des idées, que nous ne devons qu'au tact.

§. 3. * Il me ſemble que lorſqu'une découverte eſt faite, il eſt curieux de connoître les premiers ſoupçons des Philoſophes, & ſur-tout les réflexions de ceux qui ont été ſur le point de ſaiſir la vérité.

** Mallebranche eſt, je crois, le premier, qui ait dit qu'il ſe mêle des jugemens dans nos Senſations. Il remarque que bien des lecteurs ſeront choqués de ce ſentiment. Mais ils le ſeront ſur-tout, quand ils verront les explications que ce Philoſophe en donne. Car il n'évite un préjugé, que pour tomber dans une erreur. Ne pouvant comprendre comment nous formerions nous-mêmes ces jugemens, il les attribue à Dieu : maniere de raiſonner fort commode, & preſque toujours la reſſource des Philoſophes.

*** « Je crois devoir avertir, dit-il, que

* Soupçons & réflexions qui ont amené cette découverte.

** De Mallebranche.

*** *Recherche de la Vérité, L. 1 Chapitre 9.*

» ce n'eſt point notre ame, qui forme » les jugemens de la diſtance, de la grandeur, &c. des objets ;... mais que c'eſt » Dieu, en conſéquence des loix de l'union de l'ame & du corps. C'eſt pour » cela que j'ai appelé *naturels* ces ſortes » de jugemens, pour marquer qu'ils ſe » font en nous, ſans nous & malgré nous... » Dieu ſeul peut nous inſtruire en un » inſtant de la grandeur, de la figure, » du mouvement & des couleurs des objets qui nous environnent ».

* Il explique encore plus au long dans un éclairciſſement ſur l'optique, comment il imagine que Dieu forme pour nous ces jugemens.

** Locke n'étoit pas capable de faire de pareils ſyſtêmes. Il reconnoît que nous ne voyons des figures convexes, qu'en vertu d'un jugement que nous formons nous-mêmes, & dont nous nous ſommes fait

---

* *N°.* 26. & 43.

** De Locke.

une habitude. Mais la raiſon qu'il en donne n'eſt pas ſatisfaiſante.

* « Comme nous nous ſommes, dit-il, » accoutumés par l'uſage à diſtinguer quelle » ſorte d'image les corps convexes pro- » duiſent ordinairement en nous, & quels » changemens arrivent dans la réflexion » de la lumiere, ſelon la différence de la » figure ſenſible des corps, nous mettons » auſſi-tôt à la place de ce qui nous paroît, » la cauſe même de l'image que nous » voyons, & cela, en vertu d'un juge- » ment que la coutume nous a rendu ha- » bituel; de ſorte que joignant à la vi- » ſion un jugement que nous confon- » dons avec elle, nous nous formons l'i- » dée d'une figure convexe.... »

Peut-on ſuppoſer que les hommes connoiſſent les images que les corps convexes produiſent en eux, & les changemens qui arrivent dans la réflexion de la lu-

* *Eſſais Philoſophiques*, *L.* 2, *Chapitre* 9, §. 8.

miere, ſelon la différence des figures ſenſibles des corps?

Molineux *, en propoſant un problême qui a donné occaſion de développer tout ce qui concerne la vue, paroît n'avoir ſaiſi qu'une partie de la vérité.

« Suppoſez **, lui fait dire Locke, un » aveugle de naiſſance, qui ſoit préſen- » tement homme fait, auquel on ait ap- » pris à diſtinguer par l'attouchement un » globe & un cube de même métal, & à » peu près de même groſſeur.... On de- » mande ſi en les voyant, il pourra les » diſcerner » ?

Les conditions que les deux corps ſoient de même métal & de même groſſeur, ſont ſuperflues; & la derniere paroît ſuppoſer que la vue peut, ſans le ſecours du tact, donner differentes idées de grandeur. Cela étant, on ne voit pas pourquoi Locke &

---

* De Molineux.

** *Ibid.*

Molineux nient qu'elle puiſſe toute ſeule diſcerner les figures.

D'ailleurs, ils auroient dû raiſonner ſur les diſtances, les ſituations & les grandeurs, comme ſur les figures; & conclure, qu'au moment où un aveugle-né ouvriroit les yeux à la lumiere, il ne jugeroit d'aucune de ces choſes. Car elles ſe retrouvent toutes en petit dans la perception des différentes parties d'un globe & d'un cube. C'eſt ſe contredire, que de ſuppoſer qu'un œil, qui diſcerneroit les ſituations, les grandeurs & les diſtances, ne ſauroit diſcerner les figures. Le Docteur Barclai * eſt le premier qui ait penſé que la vue par elle-même ne jugeroit d'aucune de ces choſes.

Une autre conſéquence qui n'auroit pas dû échapper à Locke, c'eſt que des yeux ſans expérience, ne verroient qu'en eux-mêmes la lumiere & les couleurs; &

* De Barclai.

que le tact peut ſeul leur apprendre à voir au-dehors.

Enfin, Locke auroit dû remarquer qu'il ſe mêle des jugemens dans toutes nos Senſations, par quelque organe qu'elles ſoient tranſmiſes à l'ame. Mais il dit préciſément le contraire *.

Tout cela prouve qu'il faut bien du tems, bien des mépriſes & bien des demi-vues, avant d'arriver à la vérité. Souvent on eſt tout auprès, & on ne ſait pas la ſaiſir.

---

* L, 2, C, 9, §, 9.

CHAPITRE V.

D'un Aveugle-né, à qui les Cataractes ont été abaiſſées.

§. 1. * MONSIEUR Chezelden, fameux Chirurgien de Londres, a eu pluſieurs fois occaſion d'obſerver des aveugles-nés, à qui il a abaiſſé les cataractes. Comme il a remarqué, que tous lui ont à peu près dit les mêmes choſes; il s'eſt borné à rendre compte de celui dont il a tiré le plus de détails **.

C'étoit un jeune homme de treize à quatorze ans. Il eut de la peine à ſe prêter à l'opération; il n'imaginoit pas ce qui pouvoit lui manquer. En connoîtrai-je

* L'aveugle-né ne vouloit pas ſe prêter à l'opération.

** *Tranſactions Philoſophiques*, *No.* 402, *année* 1728.

mieux, disoit-il, mon jardin ? M'y promenerai-je plus librement ? D'ailleurs, n'ai-je pas sur les autres l'avantage d'aller la nuit avec plus d'assurance ? c'est ainsi que les compensations qu'il trouvoit dans son état lui faisoient présumer qu'il étoit tout aussi bien partagé que nous. En effet, il ne pouvoit regretter un bien qu'il ne connoissoit pas.

Invité à se laisser abattre les cataractes, pour avoir le plaisir de diversifier ses promenades, il lui paroissoit plus commode de rester dans les lieux qu'il connoissoit parfaitement; car il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût jamais lui être aussi facile de se conduire à l'œil dans ceux où il n'avoit pas été. Il n'eût donc point consenti à l'opération, s'il n'eût souhaité de savoir lire & écrire. Ce seul motif le décida; & l'on commença par abaisser la cataracte à l'un de ses yeux.

§. 2. * Il faut remarquer qu'il n'é-

* Etat de ses yeux avant l'opération.

toit point ſi aveugle, qu'il ne diſtinguât le jour d'avèc la nuit. Il diſcernoit même à une grande lumiere, le blanc, le noir & le rouge. Mais ces Senſations étoient ſi différentes de celles qu'il eut dans la ſuite, qu'il ne les put pas reconnoître.

§. 3. * Quand il commença à voir, les objets lui parurent toucher la ſurface extérieure de ſon œil. La raiſon en eſt ſenſible.

Avant qu'on lui abaiſsât les cataractes, il avoit ſouvent remarqué, qu'il ceſſoit de voir la lumiere, auſſi-tôt qu'il portoit la main ſur ſes yeux. Il contracta donc l'habitude de la juger au-dehors. Mais parce que c'étoit une lueur foible & confuſe, il ne diſcernoit pas aſſez les couleurs, pour découvrir les corps qui les lui envoyoient. Il ne les jugeoit donc pas à une certaine diſtance; il ne lui étoit donc pas poſſible d'y démêler de la profondeur:

* Après l'opération, les objets lui paroiſſent au bout de l'œil.

& par conséquent ; elles devoient lui paroître toucher immédiatement ses yeux. Or, l'opération ne put produire d'autre effet, que de rendre la lumiere plus vive & plus distincte. Ce jeune homme devoit donc continuer de la voir, où il l'avoit jugée jusqu'alors, c'est-à-dire, contre son œil.

Par conséquent, il n'appercevoit qu'une surface égale à la grandeur de cet organe.

§. 4. * Mais il prouva la vérité des observations que nous avons faites ** : car tout ce qu'il voyoit, lui paroissoit d'une grandeur étonnante. Son œil n'ayant point encore comparé grandeur à grandeur, il ne pouvoit avoir à ce sujet des idées relatives. Il ne savoit donc point encore démêler les limites des objets, & la surface, qui le touchoit, devoit, comme à la Statue, lui paroître immense. Aussi nous assure-t-on qu'il fut quelque tems, avant de

---

* Et fort grands.

** *Part.* 3. *C.* 3. §. 5.

concevoir qu'il y eût quelque choſe au-delà de ce qu'il voyoit.

§. 5. * Il appercevoit tous les objets pêle-mêle & dans la plus grande confuſion, & il ne les diſtinguoit point, quelque différentes qu'en fuſſent la forme & la grandeur. C'eſt qu'il n'avoit point encore appris à ſaiſir à la vue aucun enſemble; c'eſt que les yeux ne démêlent les figures, que lorſqu'ils ſavent appliquer les couleurs ſur des objets éloignés.

Mais à meſure qu'il s'accoutuma à donner de la profondeur à la lumiere, & à créer, pour ainſi dire, un eſpace au-devant de ſes yeux; il plaça chaque objet à différentes diſtances, aſſigna à chacun le lieu qu'il devoit occuper; & commença à juger à l'œil de leur forme & de leur grandeur relative.

§. 6. ** Tant qu'il ne ſe fut point

---

* Il ne les diſcerne ni à la forme, ni à la grandeur.

** Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre.

encore familiarisé avec ces idées ; il ne les comparoît que difficilement ; & il étoit bien éloigné d'imaginer comment les yeux pourroient être juges des rapports de grandeur. C'est pourquoi n'étant point encore sorti de sa chambre, il disoit, que quoiqu'il la sût plus petite que la maison, il ne comprenoit pas comment elle pourroit le lui paroître à la vue. En effet, son œil n'avoit point fait jusques-là de comparaisons de cette espece. C'est aussi par cette raison, qu'un objet d'un pouce, mis devant son œil, lui paroissoit aussi grand que la maison.

§. 7. * Des Sensations aussi nouvelles, & dans lesquelles il faisoit à chaque instant des découvertes, ne pouvoient manquer de lui donner la curiosité de tout voir, & de tout étudier à l'œil. Aussi lorsqu'on lui montroit des objets qu'il reconnoissoit au toucher ; il les observoit avec soin, pour les reconnoître une autre fois à

---

* Il n'apprend à voir qu'à force d'étude.

la vue. Il y apportoit même d'autant plus d'attention, qu'il ne les avoit d'abord reconnus ni à leur forme ni à leur grandeur : mais il avoit tant de choses à retenir, qu'il oublioit la maniere de voir quelques objets, à mesure qu'il apprenoit à en voir d'autres. J'apprends, disoit il, mille choses en un jour, & j'en oublie tout autant.

§. 8. * Dans cette situation, les objets qui réfléchissent le mieux la lumiere, & dont l'ensemble se saisit plus facilement, devoient lui plaire plus que les autres. Tels sont les corps polis & réguliers. Aussi nous assure-t-on, qu'ils lui paroissoient les plus agréables : mais il ne put en rendre raison. Ils lui plaisoient même déjà davantage dans un tems, où il ne savoit point encore bien dire, quelle en étoit la forme (1).

---

* Objets qu'il voyoit avec plus de plaisir.

(1) Je crois devoir avertir que ce n'est pas-là précisément ce que rapporte M. Chezelden. Car en même-tems qu'il dit que ce jeune homme ne

§. 9. * Comme le relief des objets n'eſt pas auſſi ſenſible dans la peinture, que dans la réalité ; ce jeune homme fut quelque tems à ne regarder les tableaux, que comme des plans différemment colorés : ce ne fut qu'au bout de deux mois, qu'ils lui parurent repréſenter des corps ſolides ;

---

pouvoit diſcerner les objets, quelque différentes qu'en fuſſent la forme & la grandeur, il aſſure qu'il trouvoit beaucoup plus agréables ceux qui étoient réguliers. Pour moi cela me paroît tout-à-fait contradictoire ; & M. Chezelden ne s'eſt pas expliqué avec aſſez de ſoin. Il étoit naturel que ce jeune homme ne diſtinguât ni forme, ni grandeur, au premier moment qu'il vit la lumiere : mais il ne lui eût pas été poſſible de trouver plus de plaiſir à voir des objets réguliers, ſi ſa vue eût continué d'être auſſi confuſe. Il n'a donc pu les juger plus agréables, que lorſqu'il commençoit à démêler des formes & des grandeurs. Il avoit ſans doute de la peine à expliquer à ſes obſervateurs les différences qu'il remarquoit alors : & c'eſt peut-ètre ce qui a fait juger qu'elles lui avoient échappées juſqu'à ce moment.

* Son étonnement à la vue d'un relief peint.

& ce fut une découverte, qu'il parut faire tout-à-coup. Surpris de ce phénomene, il les regardoit, il les touchoit; & il demandoit quel eſt le ſens qui me trompe? Eſt-ce la vue ou le toucher?

§. 10. * Mais un prodige pour lui, ce fut le portrait en miniature de ſon pere. Cela lui paroiſſoit auſſi extraordinaire, que *de mettre un muid dans une pinte*: c'étoit ſon expreſſion. Son étonnement avoit pour cauſe l'habitude que ſon œil avoit priſe, de lier la forme à la grandeur d'un objet. Il ne s'étoit pas encore accoutumé à juger que ces deux choſes peuvent être ſéparées.

§. 11. ** Nous avons du penchant à nous prévenir, & nous préſumons volontiers que tout eſt bien dans un objet, qui nous a plu par quelqu'endroit. Auſſi ce jeune homme paroiſſoit-il ſurpris que les perſonnes qu'il aimoit le mieux, ne fuſ-

---

* A la vue d'un portrait en miniature.

** Prévention où il étoit.

ſent pas les plus belles : & que les mets qu'il goûtoit davantage, ne fuſſent pas les plus agréables à l'œil.

§. 12. * Plus il exerçoit ſa vue, plus il ſe félicitoit d'avoir conſenti à ſe laiſſer abaiſſer la cataracte ; & il diſoit que chaque nouvel objet étoit pour lui un délice nouveau. Il parut ſur-tout enchanté, lorſqu'on le conduiſit à Epſom, où la vue eſt très-belle & très-étendue. Il appeloit ce ſpectacle une nouvelle maniere de voir. Il n'avoit pas tort ; car il y a en effet autant de manieres de voir, qu'il entre de jugemens différens dans la viſion : & combien n'y en doit-il pas entrer à la vue d'une campagne fort vaſte & fort variée ! Il le ſentoit mieux que nous, parce qu'il les formoit avec peu de facilité.

§. 13. ** On remarque que le noir lui étoit déſagréable, & que même il ſe ſentit ſaiſi d'horreur, la premiere fois qu'il vit

---

* Il y avoit pour lui pluſieurs manieres de voir.

** Le noir lui étoit déſagréable.

un Negre, c'eſt peut-être parce que cette couleur lui rappeloit ſon premier état.

§ 14. * Enfin, plus d'un an après, on fit l'opération ſur l'autre œil, & elle réuſſit également. Il vit de cet œil tout en grand, mais moins qu'il n'avoit fait avec le premier. Je crois démêler la raiſon de cette différence. C'eſt que ce jeune homme prévenu qu'il devoit voir de la même maniere avec celui-ci, mêla aux Senſations qu'il lui tranſmettoit, les jugemens dont il s'étoit fait une habitude avec celui, par où on avoit commencé l'opération. Mais comme il n'y pouvoit pas porter du premier coup la même préciſion, il vit de cet œil les objets encore trop grands. La même prévention put auſſi les lui faire voir moins confuſément, qu'il n'avoit fait avec le premier. Mais on n'en dit rien.

Lorſqu'il commença à regarder un objet

* Comment il vit, lorſque l'opération eut été faite ſur les deux yeux.

des deux yeux, il crut le voir une fois plus grand. C'eſt qu'il étoit plus naturel que l'œil, qui voyoit en petit, ajoutât aux grandeurs qu'il appercevoit; qu'il n'étoit naturel que celui, qui voyoit en grand, en retranchât.

Mais ſes yeux ne virent point double; parce que le toucher, en apprenant à celui qui venoit de s'ouvrir à la lumiere, à démêler les objets, les lui fit voir où il les faiſoit voir à l'autre.

§. 15. * Au reſte, M. Chezelden remarque que ce qui embarraſſoit beaucoup les aveugles-nés, à qui il a abaiſſé les cataractes; c'étoit de diriger les yeux ſur les objets, qu'ils vouloient regarder. Cela devoit être : juſqu'alors n'ayant pas eu beſoin de les mouvoir, ils n'avoient pu ſe faire une habitude de les conduire.

Il n'eſt pas poſſible qu'il n'y ait des choſes à deſirer dans des obſervations qu'on fait pour la premiere fois ſur des phéno-

* Difficulté qu'il avoit à diriger ſes yeux.

menes, où il entre mille détails difficiles à ſaiſir. Mais elles ſervent au moins à donner des vues pour obſerver une autre fois avec plus de ſuccès. Je haſarderai les miennes dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE VI.

Comment on pourroit obſerver un Aveugle-né, à qui on abaiſſeroit les cataractes.

§. 1. * UNE précaution à prendre avant l'opération des cataractes, ce ſeroit de faire réfléchir l'aveugle-né ſur les idées qu'il a reçues par le toucher; en ſorte qu'étant en état d'en rendre compte, il pût aſſurer, ſi la vue les lui tranſmet, & dire de lui-même ce qu'il voit, ſans qu'on fût preſque obligé de lui faire des queſtions.

§. 2. ** Les cataractes étant abaiſſées,

* Précaution à prendre.

** Obſervations à faire.

il ſeroit néceſſaire de lui défendre l'uſage de ſes mains, juſqu'à ce qu'on eût reconnu les idées auxquelles le concours du toucher eſt inutile. On obſerveroit ſi la lumiere qu'il apperçoit, lui paroît fort étendue; s'il lui eſt poſſible d'en déterminer les bornes; ſi elle eſt ſi confuſe, qu'il n'y puiſſe pas diſtinguer pluſieurs modifications.

Après lui avoir montré deux couleurs ſéparément, on les lui montreroit enſemble, & on lui demanderoit, s'il reconnoît quelque choſe de ce qu'il a vu. Tantôt on en feroit paſſer ſucceſſivement un plus grand nombre ſous ſes yeux, tantôt on les lui offriroit en même-tems, & on chercheroit combien il en peut démêler à la fois; on examineroit ſur-tout, s'il diſcerne les grandeurs, les figures, les ſituations, les diſtances & le mouvement. Mais il faudroit l'interroger avec adreſſe, & éviter toutes les queſtions, qui indiquent la réponſe. Lui demander s'il voit un triangle ou un quarré, ce ſeroit lui dire

comment il doit voir & donner des leçons à ses yeux.

§. 3. * Un moyen bien sûr pour faire des expériences capables de dissiper tous les doutes, ce seroit d'enfermer, dans une loge de glace, l'aveugle à qui on viendroit d'abatre les cataractes. Car ou il verra les objets qui sont au-delà, & jugera de leur forme & de leur grandeur; ou il n'appercevra que l'espace borné par les côtés de sa loge, & ne prendra tous ces objets que pour des surfaces différemment colorées, qui lui paroîtront s'étendre, à mesure qu'il y portera la main.

Dans le premier cas, ce sera une preuve que l'œil juge, sans avoir tiré aucun secours du tact; & dans le second, qu'il ne juge qu'après l'avoir consulté.

Si, comme je le présume, cet homme ne voit point au-delà de sa loge, il s'ensuit que l'espace qu'il découvre à l'œil, sera moins considérable, à mesure que

---

* Moyen à employer.

ſa loge ſera moins grande : il ſera d'un pied, d'un demi-pied, ou plus petit encore. Par-là, on ſera convaincu qu'il n'auroit pas pu voir les couleurs hors de ſes yeux, ſi le toucher ne lui avoit pas appris à les voir ſur les côtés de ſa loge.

CHAPITRE VII.

De l'idée que la Vue jointe au Toucher donne de la durée.

§ 1. * QUAND notre Statue commence à jouir de la lumiere, elle ne ſait pas encore que le ſoleil en eſt le principe. Pour en juger, il faut qu'elle ait remarqué, que le jour ceſſe preſque auſſi-tôt que cet aſtre a diſparu. Cet événement la ſurprend ſans doute beaucoup, la premiere fois

* Etonnement de la Statue, la premiere fois qu'elle remarque le paſſage du jour à la nuit, & de la nuit au jour.

qu'il arrive. Elle croit le ſoleil perdu pour toujours. Environnée d'épaiſſes ténebres, elle appréhende que tous les objets qu'il éclairoit, ne ſe ſoient perdus avec lui : elle oſe à peine changer de place, il lui ſemble que la terre va manquer ſous ſes pas. Mais au moment qu'elle cherche à la reconnoître au toucher, le ciel s'éclaircit, la lune répand ſa lumiere, une multitude d'étoiles brille dans le firmament. Frappée de ce ſpectacle, elle ne ſait, ſi elle en doit croire ſes yeux.

Bientôt le ſilence de toute la nature l'invite au repos : un calme délicieux ſuſpend ſes ſens : ſa paupiere s'appeſantit : ſes idées fuyent, échapent : elle s'endort.

A ſon réveil, quelle eſt ſa ſurpriſe de retrouver l'aſtre, qu'elle croyoit s'être éteint pour jamais. Elle doute qu'il ait diſparu ; & elle ne ſait que penſer du ſpectacle qui lui a ſuccédé.

§. 2. * Cependant, ces révolutions

* Bientôt ces révolutions lui paroiſſent naturelles.

ſont trop fréquentes, pour ne pas diſſiper enfin ſes doutes. Elle juge que le ſoleil paroîtra & diſparoîtra encore, parce qu'elle a remarqué qu'il a paru & diſparu pluſieurs fois; & elle porte ce jugement avec d'autant plus de confiance, qu'il a toujours été confirmé par l'événement. La ſucceſſion des jours & des nuits devient donc à ſon égard une choſe toute naturelle. Ainſi dans l'ignorance où elle eſt, ſes idées de poſſibilité n'ont pour fondement que des jugemens d'habitude. C'eſt ce que nous avons déjà obſervé, & ce qui ne peut manquer de l'entraîner dans bien des erreurs. Une choſe, par exemple, impoſſible aujourd'hui, parce que le concours des cauſes qui peuvent ſeules la produire, n'a pas lieu; lui paroîtra poſſible, parce qu'elle eſt arrivée hier.

§. 3. * Les révolutions du ſoleil at-

* Le cours du ſoleil devient la meſure de ſa durée,

tirent de plus en plus ſon attention. Elle l'obſerve lorſqu'il ſe leve, lorſqu'il ſe couche, elle le ſuit dans ſon cours ; & elle juge à la ſucceſſion de ſes idées, qu'il y a un intervalle entre le lever de cet aſtre & ſon coucher, & un autre intervalle entre ſon coucher & ſon lever.

Ainſi le ſoleil dans ſa courſe devient pour elle la meſure du tems, & marque la durée de tous les états, par où elle paſſe. Auparavant une même idée, une même Senſation qui ne varioit point, avoit beau ſubſiſter, ce n'étoit pour elle qu'un inſtant indiviſible ; & quelqu'inégalité qu'il y eût entre les inſtans de ſa durée, ils étoient tous égaux à ſon égard : ils formoient une ſucceſſion, où elle ne pouvoit remarquer ni lenteur, ni rapidité. Mais actuellement jugeant de ſa propre durée par l'eſpace que le ſoleil a parcouru, elle lui paroît plus lente ou plus rapide. Ainſi, après avoir jugé des révolutions ſolaires par ſa durée, elle juge de ſa durée par les révolutions ſolaires ; & ce juge-

ment lui devient si naturel, qu'elle ne soupçonne plus que la durée lui soit connue par la succession de ses idées.

§. 4. * Plus elle rapportera aux différentes révolutions du soleil les événemens, dont elle conserve quelque souvenir, & ceux qu'elle est accoutumée à prévoir; plus elle en saisira toute la suite. Elle verra donc mieux dans le passé & dans l'avenir.

En effet, qu'on nous enleve toutes les mesures du tems, n'ayons plus d'idée d'année, de mois, de jour, d'heure, oublions-en jusqu'aux noms; alors bornés à la succession de nos idées, la durée se montrera à nous fort confusément. C'est donc à ces mesures, que nous en devons les idées les plus distinctes.

Dans l'étude de l'histoire, par exemple, la suite des faits retrace le tems confusément; la division de la durée en siecles,

---

* Elle en a une idée plus distincte de la durée.

en années, en mois, en donne une idée plus diſtincte ; enfin la liaiſon de chaque événement à ſon ſiecle, à ſon année, à ſon mois, nous rend capables de les parcourir dans leur ordre. Cet artifice conſiſte ſur-tout à ſe faire des époques ; on conçoit que notre Statue peut en avoir.

Au reſte, il n'eſt pas néceſſaire que les révolutions, pour ſervir de meſure, ſoient d'égale durée ; il ſuffit que la Statue le ſuppoſe. Nous n'en jugeons pas nous-mêmes autrement.

§. 5. * Trois choſes concourent donc aux jugemens, que nous portons ſur la durée : premierement, la ſucceſſion de nos idées ; en ſecond lieu, la connoiſſance des révolutions ſolaires ; enfin, la liaiſon des événemens à ces révolutions.

§. 6. ** C'eſt de-là que naiſſent pour

---

* Trois choſes concourent à l'idée de la durée.

** D'où viennent les apparences des jours longs, & des années courtes, des jours courts & des années longues.

le commun des hommes les apparences des jours ſi longs & des années ſi courtes; & pour un petit nombre les apparences des jours courts & des années longues.

Que la Statue ſoit quelque tems dans un état, dont l'uniformité l'ennuie; elle en remarquera davantage le tems que le ſoleil ſera ſur l'horiſon, & chaque jour lui paroîtra d'une longueur inſupportable. Si elle paſſe de la ſorte une année, elle voit que tous ſes jours ont été ſemblables; & ſa mémoire n'en marquant pas la ſuite par une multitude d'événemens, ils lui ſemblent s'être écoulés avec une rapidité étonnante.

Si ſes jours au contraire, paſſés dans un état où elle ſe plaît, pouvoient être chacun l'époque d'un événement ſingulier, elle remarqueroit à peine le tems que le ſoleil eſt ſur l'horiſon, & elle les trouveroit d'une briéveté ſurprenante. Mais une année lui paroîtroit longue, parce qu'elle ſe la retraceroit comme la ſuc-

ceſſion d'une multitude de jours diſtingués par une ſuite d'événemens.

Voilà pourquoi dans le déſœuvrement nous nous plaignons de la lenteur des jours & de la rapidité des années. L'occupation au contraire fait paroître les jours courts & les années longues : les jours courts, parce que nous ne faiſons pas attention au tems, dont les révolutions ſolaires font la meſure ; les années longues, parce que nous nous les rappelons par une ſuite de choſes, qui ſuppoſent une durée conſidérable.

CHAPITRE VIII.

Comment la Vue, ajoutée au Toucher, donne quelque connoiſſance de la durée du ſommeil, & apprend à diſtinguer l'état de ſonge de l'état de veille.

§. 1. * Si notre Statue, s'étant endormie, quand le ſoleil étoit à l'orient, ſe réveille, quand il deſcend vers l'occident, elle jugera que ſon ſommeil a eu une certaine durée; & ſi elle ne ſe rappele aucun ſonge, elle croira avoir duré, ſans avoir penſé. Mais il ſe pourroit que ce fût une erreur : car peut-être le ſommeil n'a-t-il pas été aſſez profond, pour ſuſpendre entiérement l'action des facultés de l'ame.

* Comment la vue fait connoître la durée du ſommeil.

§. 2. * Si au contraire elle ſe ſouvient d'avoir eu des ſonges, elle a un moyen de plus pour s'aſſurer de la durée de ſon ſommeil. Mais à quoi reconnoîtra-t-elle l'illuſion des ſonges? A la maniere frappante dont ils contrediſent les connoiſſances qu'elle avoit avant de s'endormir, & dans leſquelles elle ſe confirme à ſon réveil.

Suppoſez, par exemple, qu'elle ait cru, pendant le ſommeil, voir des choſes fort extraordinaires; & qu'au moment où elle en va ſortir, il lui parut être dans des lieux où elle n'a point encore été. Sans doute elle eſt étonnée de ne pas s'y trouver au réveil; de reconnoître au contraire l'endroit, où elle s'eſt couchée, d'ouvrir les yeux, comme s'ils avoient été longtems fermés à la lumiere; & de reprendre enfin l'uſage de ſes membres, comme ſi elle ſortoit d'un repos parfait. Elle ne ſait encore, ſi elle s'eſt trompée, ou ſi

* Et fait connoître l'illuſion des ſonges.

elle ſe trompe. Il ſemble qu'elle ait également raiſon de croire, qu'elle a changé de lieu, & qu'elle n'en a pas changé. Mais enfin ayant eu fréquemment des ſonges, elle y remarque un déſordre, où ſes idées ſont toujours en contradiction avec l'état de veille qui les ſuit, comme avec celui qui les a précédés; & elle juge que ce ne ſont que des illuſions. Car accoutumée à rapporter ſes Senſations hors d'elle, elle n'y trouve de la réalité, qu'autant qu'elle découvre des objets, auxquels elle les peut rapporter encore,

CHAPITRE IX.

De la chaîne des connoissances, des abstractions & des desirs, lorsque la Vue est ajoutée au Toucher, à l'Ouie & à l'Odorat.

§. 1. * Nous avons prouvé que ce sont des jugemens qui lient aux Sensations de lumiere & de couleur les idées d'espace, de grandeur & de figure. D'abord ces jugemens se font à l'occasion des corps, qui agissent en même-tems sur la vue & sur le tact : ensuite il deviennent si familiers, que la Statue les répete, lors même que l'objet ne fait impression que sur l'œil; & elle se forme les mêmes idées que si la vue & le toucher continuoient de juger ensemble.

---

* Idée principale, à laquelle les Sensations de la vue se lient.

Par ce moyen, la lumiere & les couleurs deviennent les qualités des objets; & elles ſe lient à la notion de l'étendue, baſe de toutes les idées dont ſe forme la mémoire.

La chaîne des connoiſſances en eſt donc plus étendue, les combinaiſons en varient davantage, & les idées interceptées occaſionnent dans le ſommeil mille aſſociations différentes; quoique dans les ténebres, la Satue verra en ſonge les objets éclairés de la même lumiere, & peints des mêmes couleurs, qu'au grand jour.

§. 2. * Elle aura une notion plus générale de ce que nous appelons *Senſation.* Car ſachant que la lumiere & les couleurs lui viennent par un organe particulier, elle les conſidérera ſous ce rapport, & diſtinguera quatre eſpeces de Senſations.

§. 3. ** Quand elle étoit bornée à la

* Depuis la réunion de la vue au toucher, l'idée de Senſation eſt plus générale.

** Chaque couleur devient une idée abſtraite.

vue, une couleur n'étoit qu'une modification particuliere de ſon ame. Actuellement chaque couleur devient une idée abſtraite & générale; car elle la remarque ſur pluſieurs corps. C'eſt un moyen qu'elle a de plus, pour diſtribuer les objets dans différentes claſſes.

§. 4. * La vue preſque paſſive, quand elle étoit le ſeul ſens de la Statue, eſt plus active, depuis qu'elle eſt jointe au toucher. Car elle a appris à employer la force, qui lui a été donnée pour fixer les objets. Elle n'attend pas qu'ils agiſſent ſur elle, elle va au-devant de leur action.

§. 5. ** Puiſque l'activité de la vue augmente, elle en ſera plus ſenſiblement le ſiege du deſir. Nous avons vu que le deſir eſt dans l'action des facultés, excitées par l'inquiétude que produit la privation d'un plaiſir.

---

* La vue devient active.

** Elle en eſt plus ſenſiblement le ſiege du deſir.

§. 6. * Auſſi l'imagination ceſſera-t-elle de retracer les couleurs avec la même vivacité; parce que, plus il eſt facile de ſe procurer les Senſations mêmes, moins on s'exerce à les imaginer.

§. 7. ** Enfin la Statue capable d'attention par la vue, ainſi que par les trois autres ſens, pourra ſe diſtraire des ſons & des odeurs, en s'appliquant à conſidérer vivement un objet coloré. C'eſt ainſi que les ſens ont les uns ſur les autres le même empire, que l'imagination a ſur tous.

---

* L'imagination s'exerce moins à retracer les couleurs.

** Empire des ſens les uns ſur les autres.

CHAPITRE X.

Du Goût réuni au Toucher.

§. 1. * Le ſens du goût s'inſtruit ſi promptement, qu'à peine s'apperçoit-on qu'il ait beſoin d'apprentiſſage. Cela devoit être, puiſqu'il eſt néceſſaire à notre conſervation, dès les premiers momens de notre naiſſance.

§. 2. ** La faim ne peut encore avoir d'objet déterminé, lorſque la Statue en éprouve pour la premiere fois le ſentiment : car les moyens, propres à la ſoulager, lui ſont tout-à-fait inconnus. Elle ne deſire donc aucune eſpece de nourriture, elle deſire ſeulement de ſortir d'un

* Ce ſens n'a preſque pas beſoin d'apprentiſſage.

** La faim ſentie pour la premiere fois, n'a point d'objet déterminé.

état

état qui lui déplaît. Dans cette vue, elle ſe livre à toutes les Senſations agréables dont elle a connoiſſance. C'eſt le ſeul remede dont elle puiſſe faire uſage, il la diſtrait quelque peu de ſa peine.

§. 3. * Cependant l'inquiétude redouble, ſe répand dans toutes les parties de ſon corps, & paſſe d'une maniere plus particuliere ſur ſes lévres, dans ſa bouche. Alors elle porte la dent ſur tout ce qui s'offre à elle, mord les pierres, la terre, broute l'herbe, & ſon premier choix eſt de ſe nourrir des choſes qui réſiſtent moins à ſes efforts. Contente d'une nourriture qui l'a ſoulagée, elle ne ſonge pas à en chercher de meilleure. Elle ne connoît encore d'autre plaiſir à manger, que celui de diſſiper ſa faim.

§. 4. ** Mais trouvant une autre fois

---

* Elle fait ſaiſir indifféremment tout ce qui ſe préſente.

** La Statue découvre des nourritures qui lui ſont propres.

des fruits, dont les couleurs & les parfums charment ſes ſens; elle y porte la main. L'inquiétude qu'elle reſſent, toutes les fois que la faim ſe renouvelle, lui fait naturellement ſaiſir tous les objets qui peuvent lui plaire. Ce fruit lui reſte dans les doigts : elle le fixe, elle le ſent avec une attention plus vive. Sa faim augmente, elle le mord, ſans en attendre d'autre bien, qu'un ſoulagement à ſa peine. Mais quel eſt ſon raviſſement ! avec quel plaiſir ne ſavoure-t-elle pas ces ſucs délicieux! Et peut-elle réſiſter à l'attrait d'en manger, & d'en manger encore?

§. 5. * Ayant fait cette expérience (1)

---

* Elle en fait l'objet de ſes deſirs.

(1) Telle eſt l'artifice de la nature pour nous faire apporter à nos beſoins des remedes, dont nous ſommes encore incapables de connoître les effets. Il ſe montre d'une maniere admirable dans un enfant nouvellement né. L'inquiétude paſſe de l'eſtomac aux joues, à la bouche; lui fait prendre le téton, comme il auroit ſaiſi toute

à plusieurs reprises, elle se connoît un nouveau besoin, découvre par quel organe elle y peut satisfaire, & apprend quels objets y sont propres. Alors la faim n'est plus, comme auparavant, un sentiment qui n'a point d'objet déterminé : mais elle porte toutes les facultés à procurer la jouissance de tout ce qui la peut dissiper.

CHAPITRE XI.

Observations générales sur la réunion des cinq Sens.

AVEC le besoin de nourriture, notre Statue va devenir l'objet de bien des observations. Mais avant d'entrer dans le détail de toutes les circonstances qui y don-

autre chose; fait mouvoir ses levres de toute sorte de maniere, jusqu'à ce qu'elles ayént trouvé le moyen d'exprimer le lait destiné à le nourrir. Alors l'enfant est invité par le plaisir à réitérer les mêmes mouvemens; & il fait tout ce qui est nécessaire à sa conservation.

neront lieu, il faut conſidérer ce qui eſt commun à la réunion de chaque ſens avec le toucher.

§. 1. * Lorſqu'elle jouit tout-à-la-fois du tact & de l'odorat, elle remarque les qualités des corps par les rapports qu'elles ont à ces deux ſens, & elle ſe fait les idées générales des deux eſpeces de Senſations; Senſations du toucher, Senſations de l'odorat : car elle ne ſauroit alors confondre en une ſeule claſſe des impreſſions, qui ſe font ſur des organes ſi différens.

Il en eſt de même, lorſque nous ajoutons l'ouie, la vue & le goût à ces deux ſens. Elle ſe connoît donc en général cinq eſpeces de Senſations.

Si pour lors nous ſuppoſons que réfléchiſſant ſur les corps, elle en conſidere les qualités, ſans avoir égard aux cinq manieres différentes, dont ils agiſſent ſur ſes organes; elle aura la notion générale de Senſation;

---

* Idées générales que la Statue ſe fait de ſes Senſations.

c'eſt-à-dire, qu'elle ne formera qu'une claſſe de toutes les impreſſions que les corps font ſur elle. Et cette idée eſt plus générale, lorſqu'elle a trois ſens, que lorſqu'elle eſt bornée à deux; lorſqu'elle en a quatre, que lorſqu'elle eſt bornée à trois, &c.

§. 2. * Privée du toucher, elle étoit dans l'impuiſſance d'exercer par elle-même aucun des autres ſens; & elle ne pouvoit ſe procurer la jouiſſance d'une odeur, d'un ſon, d'une couleur & d'une ſaveur, qu'autant que ſon imagination agiſſoit avec une force capable de les lui rendre préſentes. Mais actuellement la connoiſſance des corps odoriférans, ſonores, palpables & ſavoureux, & la facilité de s'en ſaiſir, lui ſont un moyen ſi commode pour obtenir ce qu'elle deſire, que ſon imagination n'a pas beſoin de faire les mêmes efforts. Plus, par conſéquent,

---

* Comment ſon imagination perd de ſon activité.

ces corps ſeront à ſa portée, moins ſon imagination s'exercera ſur les Senſations, dont ils ont donné la connoiſſance. Elle perdra donc de ſon activité : mais puiſque l'odorat, l'ouie, la vue & le goût en ſeront plus exercés, ils acquerront un diſcernement plus fin & plus étendu. Ainſi ce que ces ſens gagnent par leur réunion avec le toucher, dédommage avantageuſement la Statue de ce qu'elle a perdu du côté de l'imagination.

§. 3. * Ses Senſations étant devenues à ſon égard les qualités mêmes des objets, elle ne peut s'en rappeler, en imaginer, ou en éprouver, qu'elle ne ſe repréſente des corps. Par-là elles entrent toutes dans quelques-unes des collections que le tact lui a fait faire, deviennent des propriétés de l'étendue, ſe lient étroitement à la chaîne des connoiſſances par la même idée fondamentale, que les Sen-

* Liaiſon de toutes les eſpeces de Senſations dans la mémoire.

ſations du toucher; & la mémoire, ainſi que l'imagination, en ſont plus riches, que lorſqu'elle n'avoit pas encore l'uſage de tous ſes ſens.

§. 4. * Nous avons remarqué, quand nous conſidérions l'odorat, l'ouie, la vue & le goût, chacun ſéparément, que notre Statue étoit toute paſſive par rapport aux impreſſions qu'ils lui tranſmettoient. Mais actuellement elle peut être active à cet égard dans bien des occaſions : car elle a en elle des moyens pour ſe livrer à l'impreſſion des corps, ou pour s'y ſouſtraire.

§. 5. ** Nous avons auſſi remarqué, que le deſir ne conſiſtoit que dans l'action des facultés de l'ame, qui ſe portoient à une odeur, dont il reſtoit quelque ſouvenir. Mais depuis la réunion de l'odorat au toucher, il peut encore embraſſer l'action de toutes les facultés propres à lui

---

* Activité qu'acquiert la Statue par la réunion du toucher aux autres ſens.

** Comment ſes deſirs embraſſent l'action de toutes les facultés.

procurer la jouiſſance d'un corps odoriférant. Ainſi lorſqu'elle deſire une fleur, le mouvement paſſe de l'organe de l'odorat dans toutes les parties du corps; & ſon deſir devient l'action de toutes les facultés, dont elle eſt capable.

Il faut remarquer la même choſe à l'occaſion des autres ſens. Car le toucher les ayant inſtruit, continue d'agir avec eux, toutes les fois qu'il peut leur être de quelque ſecours. Il prend part à tout ce qui les intéreſſe; leur apprend à s'aider tous réciproquement; & c'eſt à lui que tous nos organes, toutes nos facultés doivent l'habitude de ſe porter vers les objets propres à notre conſervation.

Fin de la troiſieme Partie.

TRAITÉ DES SENSATIONS.

QUATRIEME PARTIE.

Des beſoins de l'induſtrie & des idées d'un homme ſeul, qui jouit de tous ſes Sens.

CHAPITRE PREMIER.

Comment cet homme apprend à ſatisfaire à ſes beſoins avec choix.

§. 1. * Si nous imaginons que la nature diſpoſe les choſes de maniere à prévenir tous les beſoins de notre Statue, & que voulant la toucher avec les précau-

* La Statue ſans beſoin.

tions d'une mere qui craint de bleſſer ſes enfans, elle en écarte juſqu'aux plus légeres inquiétudes, & ſe réſerve à elle ſeule le ſoin de veiller à ſa conſervation; cet état nous paroîtra peut-être digne d'envie. Néanmoins que ſeroit-ce qu'un homme de cette eſpece? Un animal enſeveli dans une profonde létargie. Il eſt, mais il reſte comme il eſt; à peine ſe ſent-il. Incapable de remarquer les objets qui l'environnent, incapable d'obſerver ce qui ſe paſſe en lui-même; ſon ame ſe partage indifféremment entre toutes les perceptions, auxquelles ſes ſens ouvrent un paſſage. En quelque ſorte ſemblable à une glace, ſans ceſſe il reçoit de nouvelles images, & jamais il n'en conſerve aucune.

En effet, qu'elle occaſion auroit cet homme de s'occuper de lui, ou de ce qui eſt au-dehors? La nature a tout pris ſur elle, & elle a ſi fort prévenu ſes beſoins, qu'elle ne lui laiſſe rien à deſirer. Elle a voulu éloigner de lui toute inquiétude, toute

douleur : mais pour avoir craint de le rendre malheureux, elle le borne à des Senſations, dont il ne peut connoître le prix, & qui paſſent comme une ombre.

§. 2. * J'exige donc qu'elle paroiſſe moins occupée du ſoin de prévenir les maux, dont il peut être menacé; qu'elle s'en repoſe quelque peu ſur lui; & qu'elle ſe contente de mettre à ſa portée toutes les choſes néceſſaires à ſes beſoins.

Dans cette abondance, la Statue forme des deſirs; mais elle a dans le moment toujours de quoi ſe ſatisfaire. Toute la nature ſemble encore veiller ſur elle : à peine a-t-elle permis que ſon repos fût interrompu par le moindre malaiſe, qu'elle paroît s'en repentir, & qu'elle donne tous ſes ſoins à prévenir une plus grande inquiétude. Par cette vigilance, elle la met à l'abri de bien des maux, mais auſſi elle la fruſtre de bien des plaiſirs. Le malaiſe eſt léger, le deſir qui le ſuit eſt peu de choſe,

* Avec des beſoins faciles à ſatisfaire.

la prompte jouiſſance ne permet pas qu'aucun beſoin augmente conſidérablement, & le plaiſir, qui en fait tout le prix, eſt proportionné à la foibleſſe du beſoin.

Le repos de notre Statue étant auſſi peu troublé, l'équilibre s'entretient preſque toujours également dans toutes les parties de ſon corps, & ſon tempérament ſouffre à peine quelque altération. Elle doit, par conſéquent, ſe conſerver longtems : mais elle vit dans un degré bien foible, & qui n'ajoute à l'exiſtence que le moins qu'il eſt poſſible.

§. 3. * Changeons la ſcene, & ſuppoſons que la Statue ait des obſtacles à ſurmonter, pour obtenir la poſſeſſion de ce qu'elle deſire. Alors les beſoins ſubſiſtent longtems avant d'être ſoulagés. Le malaiſe, foible dans ſon origine, devient inſenſiblement plus vif; il ſe change en inquiétude, il ſe termine quelquefois à la douleur.

---

* Difficiles à ſatisfaire.

Tant que l'inquiétude eſt légere, le deſir a peu de force : la Statue ſe ſent peu preſſée de jouir : une Senſation vive peut la diſtraire & ſuſpendre ſa peine. Mais le deſir augmente avec l'inquiétude ; il vient un moment, où il agit avec tant de violence, qu'on ne trouve de remede que dans la jouiſſance : il ſe change en paſſion.

§. 4. * La premiere fois que la Statue ſatisfait à un beſoin, elle ne devine pas qu'elle doive l'éprouver encore. Le beſoin ſoulagé, elle s'abandonne à ſa premiere tranquillité.

Ainſi, ſans précaution, pour l'avenir, elle ne ſonge qu'au préſent ; elle ne ſonge qu'à écarter la peine que produit un beſoin, au moment qu'elle ſouffre.

§. 5. ** Elle demeure à peu près dans cet état, tant que ſes beſoins ſont foibles, en petit nombre, & qu'elle trouve peu

---

* La Statue encore ſans prévoyance.

** Comment elle en devient capable.

d'obſtacles à les ſoulager. Accoutumée à régler ſes deſirs ſur l'intérêt, qui naît du contraſte des plaiſirs & des peines, il n'y a que l'expérience des maux qu'elle ſouffre, pour ne les avoir pas prévus, qui puiſſe lui faire porter ſes vues au-delà de ſa ſituation préſente. Le paſſé peut ſeul lui apprendre à lire dans l'avenir.

Elle ne peut donc remarquer la fréquence de ſes beſoins, & les tourmens qu'elle a eſſuyés, toutes les fois qu'elle n'a pas eu aſſez-tôt de quoi y remédier, qu'elle ne ſe faſſe bientôt une habitude de les prévoir, & de prendre des précautions pour les prévenir, ou pour les ſoulager de bonne heure. Dans le tems même, où elle n'a pas le moindre malaiſe, l'imagination lui rappele tous les maux auxquels elle a été expoſée, & les lui repréſente comme prêts à l'accabler encore. Auſſi-tôt elle reſſent une inquiétude de la même eſpece, que celle que le beſoin pourroit produire ; elle ſouffre d'avance quelque choſe de ſemblable à ce qu'elle ſouffriroit, ſi le beſoin étoit préſent.

Combien l'imagination ne la rendroit-elle pas malheureuse, si elle bornoit là ses effets! Mais elle lui retrace bientôt les objets, qui ont servi plusieurs fois à la soulager. Dès-lors elle lui fait presque goûter les mêmes plaisirs, que la jouissance; & l'on diroit qu'elle ne lui a donné de l'inquiétude pour un mal éloigné, qu'afin de lui procurer une jouissance qui anticipe sur l'avenir.

Ainsi, tandis que la crainte la menace de maux semblables à ceux qu'elle a déjà soufferts, l'espérance la flatte de les prévenir, ou d'y remédier : l'une & l'autre lui dérobent à l'envi le sentiment du moment présent pour l'occuper d'un tems, qui n'est point encore, ou qui même ne sera jamais; & de ces deux passions naissent le besoin de précautions, & l'adresse à en prendre. Elle passe donc, tour-à-tout de l'une à l'autre, suivant que les dangers se répetent, & qu'ils sont plus ou moins difficiles à éviter; & ces passions acquierent tous les jours de nouvelles forces.

Elle s'effraye ou ſe flatte à tous propos. Dans l'eſpérance, l'imagination lui leve tous les obſtacles, lui préſente les objets par les plus beaux côtés, & lui fait croire qu'elle en va jouir : illuſion qui ſouvent la rend plus heureuſe, que la jouiſſance. Dans la crainte, elle voit tous les maux enſemble, elle en eſt menacée, elle touche au moment où elle en doit être accablée, elle ne connoît aucun moyen de les éviter, & peut-être ſeroit-elle moins malheureuſe de les reſſentir.

C'eſt ainſi que l'imagination lui préſente tous les objets, qui ont quelque rapport à l'eſpérance ou à la crainte. Tantôt l'une de ſes paſſions domine, tantôt l'autre; & quelquefois elles ſe balancent ſi bien, qu'on ne ſauroit déterminer laquelle des deux agit davantage. Deſtinées à rendre la Statue plus induſtrieuſe ſur les meſures néceſſaires à ſa conſervation, elles paroiſſent veiller à ce qu'elle ne ſoit ni trop heureuſe, ni trop malhéureuſe.

§. 6. * Inſtruite par l'expérience des moyens qui peuvent ſoulager ou prévenir ſes beſoins, elle réfléchit ſur les choix qu'elle a à faire. Elle examine les avantages & les inconvéniens des objets, qu'elle a juſqu'à préſent fuis ou recherchés. Elle ſe rappele les mépriſes où elle eſt tombée, pour s'être ſouvent déterminée trop à la hâte, & avoir obéi aveuglément au premier mouvement de ſes paſſions. Elle regrette de ne s'être pas mieux conduite. Elle ſent que déſormais, il dépend d'elle de ſe régler d'après les connoiſſances qu'elle a acquiſes : & s'accoutumant à en faire uſage, elle apprend peu-à-peu à réſiſter à ſes deſirs, & même à les vaincre. C'eſt ainſi qu'intéreſſée à éviter la douleur, elle diminue l'empire des paſſions, pour étendre celui que la raiſon doit avoir ſur ſa volonté, & pour devenir libre (1).

* Progrès de ſa raiſon à cet égard.

(1) Voyez la Diſſertation qui eſt à la fin de cet ouvrage.

§. 7. * Dans cette ſituation, elle étudie d'autant plus les objets, qui peuvent contribuer à ſes plaiſirs ou à ſes peines, qu'elle ſait avoir ſouffert, pour ne les avoir pas aſſez connus; & que l'expérience lui prouve qu'il eſt à ſa diſpoſition de les mieux connoître. Ainſi l'ordre de ſes études eſt déterminé par ſes beſoins. Les plus vifs & les plus fréquens ſont donc ceux qui l'engagent dans les premieres recherches qu'elle fait.

§. 8. ** Tel eſt le beſoin de nourriture, comme plus néceſſaire à ſa conſervation. En ſoulageant ſa faim, elle renouvelle ſes forces; & elle ſent qu'il lui eſt important de les renouveller, pour jouir de toutes ſes facultés. Tous ſes autres beſoins cedent à celui-là. La vue, le toucher, l'ouie & l'odorat ne ſemblent faits que

---

* L'ordre de ſes études eſt déterminé par ſes beſoins.

** Et principalement par le beſoin de nourriture.

pour découvrir & procurer ce qui peut flatter le goût. Elle prend donc un nouvel intérêt à tout ce que la nature offre à ses regards. Sa curiosité ne se borne plus à démêler la couleur des objets, leur odeur, leur figure, &c. Si elle les étudie par ces qualités, c'est sur-tout pour apprendre à reconnoître ceux qui sont propres à la nourrir. Elle ne voit donc point un fruit, dont elle a mangé, elle ne le touche point, elle ne le sent point; sans juger s'il est bon ou mauvais au goût. Ce jugement augmente le plaisir qu'elle a de le voir, de le toucher, de le sentir; & ce sens contribue à lui rendre les autres d'un plus grand prix. Il a sur-tout beaucoup d'analogie avec l'odorat. Le parfum des fruits l'intéressoit bien moins, avant qu'elle eût l'organe du goût; & le goût perdroit toute sa finesse, si elle étoit privée de l'odorat. Mais dès qu'elle a ces deux sens, leurs Sensations se confondent, & en deviennent plus délicieuses.

Elle donne à ses idées un ordre bien

différent de celui qu'elles avoient auparavant; parce que le beſoin qui détermine ſes facultés, eſt lui-même bien différent de ceux qui l'ont mue juſqu'alors. Elle s'applique avec intérêt à des objets, auxquels elle n'avoit point encore donné d'attention; & ceux dont elle peut ſe nourrir, ſont auſſi ceux qu'elle diſtingue en plus de claſſes. Elle s'en fait des idées complexes, en les conſidérant comme ayant telle couleur, telle odeur, telle forme & telle ſaveur à la fois; & elle ſe forme à leur occaſion des idées abſtraites & générales, en conſidérant les qualités qui ſont communes à pluſieurs.

§. 9. * Elle les compare les uns avec les autres, & elle deſire d'abord de ſe nourrir par préférence de ces fruits, où elle ſe ſouvient d'avoir trouvé un goût, qui lui a plu davantage. Dans la ſuite elle s'accoutume peu-à-peu à cette nour-

---

* Jugemens qui donnent plus d'étendue à ce beſoin.

riture ; & l'habitude qu'elle s'en fait, devient quelquefois ſi grande, qu'elle influe autant dans ſon choix, que le plaiſir même.

Elle mêle donc bientôt des jugemens au plaiſir qu'elle trouve à en faire uſage. Si elle n'en mêloit pas, elle ne ſeroit portée à manger, que pour ſe nourrir. Mais ce jugement, *il eſt bon*, *il eſt excellent*, *il eſt meilleur que tout autre*, lui fait un beſoin de la Senſation qu'un fruit peut produire. Ce qui ſuffit alors à la nourrir, ne ſuffit pas à ſon plaiſir. Il y a en elle deux beſoins, l'un cauſé par la privation de nourriture, l'autre par la privation d'une ſaveur qui mérite la préférence ; & ce dernier eſt une faim, qui la trompe quelquefois, & qui la fait manger au-delà du néceſſaire.

§. 10. * Cependant ſon goût ſe blaſe pour certains fruits : alors ou elle s'en dégoûte tout-à-fait ; ou ſi elle deſire en-

* Excès où tombe la Statue.

core d'en manger, ce n'eſt plus que par habitude. Dans ce dernier cas, elle s'en nourrit, en eſpérant toujours de le ſavourer, comme elle a fait auparavant. Elle y eſt ſi fort accoutumée, qu'elle s'imagine toujours, qu'elle va retrouver un plaiſir, pour lequel elle n'eſt plus faite; & cette idée contribue à entretenir ſon deſir.

Fruſtrée dans ſon eſpérance, ſon deſir n'en devient que plus violent. Elle fait de nouveaux eſſais, & elle en fait juſqu'à ce qu'il ne lui ſoit plus poſſible de continuer. C'eſt ainſi que les excès où elle tombe, ont ſouvent pour cauſe une habitude contractée, & l'ombre d'un plaiſir que l'imagination lui retrace ſans ceſſe, & qui lui échappe toujours.

§. 11. * Elle en eſt punie. La douleur l'avertit bientôt que le but du plaiſir n'eſt pas uniquement de la rendre heureuſe pour le moment, mais encore de concourir à ſa conſervation; ou plutôt de rétablir ſes

---

* Elle en eſt punie.

forces, pour lui rendre l'uſage de ſes facultés : car elle ne ſait pas ce que c'eſt que ſe conſerver.

§. 12. * Si la nature, par affection pour elle, n'eût attaché à ces effets que des ſentimens agréables, elle l'eût trompée & ſe fût trompée elle-même : la Statue, croyant chercher ſon bonheur, n'eût couru qu'à ſa perte.

Mais ces avertiſſemens ne peuvent ſe répéter, qu'elle n'apprenne enfin qu'elle doit mettre un frein à ſes deſirs. Car rien n'eſt ſi naturel que de regarder, comme l'effet d'une choſe, ce qui vient conſtamment à ſa ſuite.

Dès-lors, elle n'éprouvera plus de pareils deſirs, que l'imagination ne lui retrace auſſi-tôt tous les maux qu'elle a ſoufferts. Cette vue lui fait craindre juſqu'aux objets qui lui plaiſent davantage ; & elle eſt entre deux inquiétudes qui ſe combattent,

---

* Combien il étoit néceſſaire de l'avertir par la douleur.

Si l'idée des peines ſe réveille avec peu de vivacité, la crainte ſera foible, & ne fera que peu de réſiſtance. Si elle eſt vive, la crainte ſera forte, & tiendra plus long-tems en ſuſpens. Enfin cette idée pourra être à un point, où éteignant tout-à-fait le deſir, elle inſpirera du dégoût pour un objet, qui avoit été ſouhaité avec ardeur.

C'eſt ainſi, que voyant tout-à-la-fois du plaiſir & du danger, à préférer les fruits qu'elle aime davantage, elle apprendra à ſe nourrir avec plus de choix; & que trouvant plus d'obſtacles à ſatisfaire ſes deſirs, elle en ſera expoſée à des beſoins plus grands. Car ce n'eſt pas aſſez qu'elle remédie à l'inquiétude cauſée par le beſoin de nourriture, il faut encore qu'elle appaiſe l'inquiétude que produit la privation d'un plaiſir, & qu'elle l'appaiſe ſans danger.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

De l'état d'un homme abandonné à lui-même, & comment les accidens auxquels il est exposé, contribuent à son instruction.

§. 1. * LA Statue étant instruite des objets propres à la nourrir, sera plus ou moins occupée du soin de sa nourriture, suivant les obstacles qu'elle aura à surmonter. Ainsi nous pouvons la supposer dans un séjour, où toute entiere à ce besoin, elle n'acquerroit point d'autres connoissances.

Si nous diminuons les obstacles, elle sera aussi-tôt appelée par les plaisirs qui s'offrent à chacun de ses sens. Elle s'intéressera à tout ce qui les frappe. Par con-

* Circonstances où la Statue ne se borne pas à l'étude des objets propres à la nourrir.

ſéquent, tout entretiendra ſa curioſité, l'excitera, l'augmentera; & elle paſſera tour-à-tour de l'étude des objets propres à la nourrir, à l'étude de tout ce qui l'environne.

§. 2. * Tantôt la curioſité la porte à s'étudier elle-même. Elle obſerve ſes ſens, les impreſſions qu'ils lui tranſmettent; ſes plaiſirs, ſes peines; ſes beſoins, les moyens de les ſatisfaire; & elle ſe fait une eſpece de plan de ce qu'elle a à fuir ou à rechercher.

§. 3. ** D'autres fois elle étudie plus particulierement les objets qui attirent ſon attention. Elle en fait différentes claſſes, ſuivant les différences qu'elle y remarque; & le nombre de ſes notions abſtraites augmente, à proportion que ſa curioſité eſt excitée par le plaiſir de voir, de ſentir, de goûter, d'entendre, de toucher.

La curioſité lui fait-elle porter les yeux

---

* Elle s'étudie.

** Elle étudie les objets.

ſur les animaux : elle voit qu'ils ſe meuvent & ſe nourriſſent, comme elle ; qu'ils ont des organes, pour ſaiſir ce qui leur convient ; des yeux, pour ſe conduire ; des armes, pour attaquer, ou pour ſe défendre ; de l'agilité ou de l'adreſſe, pour échapper au danger ; de l'induſtrie, pour tendre des piéges : & elle les diſtingue par la figure, les couleurs, & ſur-tout par les qualités qui l'étonnent davantage.

Surpriſe des combats qu'ils ſe livrent, elle l'eſt bien plus encore, lorſqu'elle remarque que les plus foibles déchirés par les plus forts, répandent leur ſang, & perdent tout mouvement. Cette vue lui peint ſenſiblement le paſſage de la vie à la mort : mais elle ne penſe pas qu'elle puiſſe être deſtinée à finir de la même maniere. La vie lui paroît une choſe ſi naturelle, qu'elle n'imagine pas comment elle en pourroit être privée. Elle ſait ſeulement qu'elle eſt expoſée à la douleur ; qu'il y a des corps, qui peuvent l'offenſer, la

déchirer. Mais l'expérience lui a appris à les connoître & à les éviter.

Elle vit donc dans la plus grande ſécurité, au milieu des animaux qui ſe font la guerre. L'univers eſt un théâtre où elle n'eſt que ſpectateur ; & elle ne prévoit pas qu'elle en doive jamais enſanglanter la ſcene.

§. 4. * Cependant un ennemi vient à elle. Ignorant le péril qui la menace, elle ne ſonge point à l'éviter, & elle en fait une cruelle expérience. Elle ſe défend. Heureuſement aſſez forte pour ſe ſouſtraire à une partie des coups qui lui ſont portés, elle échappe : elle n'a reçu que des bleſſures peu dangereuſes. Mais l'idée de cet animal reſte préſente à ſa mémoire ; elle ſe lie à toutes les circonſtances, où elle en a été aſſaillie. Eſt-ce dans un bois ? la vue d'un arbre, le bruit des feuilles mettra ſous ſes yeux l'image du danger. Elle a une vive frayeur, parce qu'elle eſt foible ; elle

---

* Accidens auxquels elle eſt expoſée.

la ſent ſe renouveller, parcequ'elle ignore encore les précautions que ſa ſituation demande; tout devient pour elle un objet de terreur, parce que l'idée du péril eſt ſi fort liée à tout ce qu'elle rencontre, qu'elle ne ſait plus diſcerner ce qu'elle doit craindre. Un mouton l'épouvante, & pour oſer l'attendre, il lui faudroit un courage qu'elle ne peut encore avoir.

Revenue de ſon premier trouble, elle eſt preſque étonnée de voir des animaux qui fuyent devant elle. Elle les voit fuir encore, & elle s'aſſure enfin qu'elle n'en a rien à craindre.

A peine commence-t-elle à ſecouer ſon inquiétude, que ſon premier ennemi reparoît, ou qu'elle eſt même attaquée par un autre. Elle échappe encore, non ſans en avoir reçu quelque offenſe.

§. 5. * Ces ſortes d'accidens l'inquiettent, la troublent à proportion qu'ils ſe multiplient davantage, & que les ſuites en

* Comment elle apprend à s'en garantir.

ſont plus fâcheuſes. La frayeur qu'elle en a, occaſionne dans toutes les parties de ſon corps de violens frémiſſemens. Les dangers paſſent ; mais les frémiſſemens durent, ou ſe renouvellent à chaque inſtant, & en retracent l'image. Incapable de faire la différence des circonſtances, ſuivant qu'il eſt plus ou moins probable qu'elle eſt à l'abri de pareils événemens, elle a la même inquiétude pour un péril éloigné, & pour celui qui la menace de près : ſouvent même elle en a une plus grande. Elle les fuit également tous deux ; parce qu'elle ſent toute ſa foibleſſe, quand elle a attendu trop tard, pour ſe garantir. Ainſi ſa crainte devenant plus active que ſon eſpérance, elle en ſuit davantage les mouvemens : & elle prend bien plus de précautions contre les maux, auxquels elle eſt expoſée, que de meſures pour obtenir les biens dont elle peut jouir. Elle s'applique donc à reconnoître les animaux, qui lui font la guerre ; elle fuit les lieux, qu'ils paroiſſent habiter : elle

juge de ce qu'elle en a à craindre par les coups qu'elle leur voit porter à ceux qui ſont foibles comme elle. La frayeur de ces derniers redouble la ſienne ; leur fuite, leurs cris l'avertiſſent du danger qui la menace. Tantôt elle s'étudie à l'éviter par adreſſe : tantôt elle ſe ſaiſit pour ſa défenſe de tout ce que le haſard lui préſente ; ſupplée par induſtrie, mais avec bien de la lenteur, aux armes que la nature lui a refuſées ; apprend peu-à-peu à ſe défendre ; ſort victorieuſe du combat ; & flattée de ſes ſuccès, elle commence à ſe ſentir un courage qui la met quelquefois au-deſſus du péril, ou qui même, la rend téméraire. Alors tout prend pour elle une face nouvelle ; elle a de nouvelles vues, de nouveaux intérêts : ſa curioſité change d'objets ; & ſouvent plus occupée de ſa défenſe, que du beſoin de nourriture, elle ne s'applique qu'à combattre avec avantage.

§. 6. * Elle eſt bientôt expoſée à de

---

* Autres accidens.

nouveaux maux. La ſaiſon change preſque tout-à-coup, les plantes ſe deſſechent, le pays devient aride, & elle reſpire un air qui la bleſſe de toute part; elle apprend à ſe vêtir de tout ce qui peut entretenir ſa chaleur, & à ſe réfugier dans les lieux, où elle eſt plus à l'abri des injures du ciel.

Cependant ſouvent expoſée à ſouffrir long-tems par la privation de toute ſorte de nourriture, c'eſt alors qu'elle uſe de la ſupériorité que l'adreſſe ou la force lui donne ſur quelques animaux: elle les attaque, les ſaiſit, les dévore. N'ayant plus d'autre moyen pour ſe nourrir, elle imagine des ruſes, des armes: elle réuſſit d'autant plus dans cet art, que le combat lui devient auſſi eſſentiel que la nourriture. La voilà donc en guerre avec tous les animaux, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre.

C'eſt ainſi que l'expérience lui donne des leçons, qu'elle lui fait ſouvent payer de ſon ſang. Mais pouvoit-elle l'inſtruire à moins de frais?

§. 7. * Se nourrir, ſe précautionner contre tout accident, ou s'en défendre & ſatisfaire ſa curioſité : voilà tous les beſoins naturels de notre Statue. Ils déterminent tour-à-tour ſes facultés, & ils ſont le principe des connoiſſances qu'elle acquiert. Tantôt ſupérieure aux circonſtances, elle ouvre une libre carriere à ſes deſirs; d'autres fois ſubjuguée par les circonſtances, elle trame elle-même ſes malheurs. Si les ſuccès ſont traverſés par des revers, les revers ſont auſſi réparés par des ſuccès; & les objets ſemblent tour-à-tour conſpirer à ſes peines & à ſes plaiſirs. Elle flotte donc entre la confiance & l'incertitude, & traînant ſes eſpérances & ſes craintes, elle touche d'un moment à l'autre à ſon bonheur & à ſa ruine. L'expérience ſeule la met inſenſiblement au-deſſus des dangers, l'éleve aux connoiſſances néceſſaires à ſa conſervation, & lui fait contracter toutes les habitudes,

* Concluſion.

qui la doivent gouverner. Mais comme ſans expérience, il n'y auroit point de connoiſſances; il n'y auroit point d'expérience ſans les beſoins, & il n'y auroit point de beſoins ſans l'alternative des plaiſirs & des peines. Tout eſt donc le fruit du principe que nous avons établi, dès l'entrée de cet ouvrage.

Nous allons traiter des jugemens que la Statue porte des objets, ſuivant la part qu'ils ont à ſes plaiſirs ou à ſes peines.

CHAPITRE III.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter de la bonté & de la beauté des choſes.

§. 1.* Les mots *bonté* & *beauté*, expriment les qualités, par où les choſes contribuent à nos plaiſirs. Par conſéquent,

---

* Définition des mots *bonté* & *beauté*.

tout être sensible a des idées d'une bonté & d'une beauté relatives à lui.

En effet on appele *bon*, tout ce qui plaît à l'odorat ou au goût; & on appele *beau*, tout ce qui plaît à la vue, à l'ouie ou au toucher.

Le bon & le beau sont encore relatifs aux passions & à l'esprit. Ce qui flatte les passions est bon; ce que l'esprit goûte est beau; & ce qui plaît en même-tems aux passions & à l'esprit, est bon & beau tout ensemble.

§. 2. * Notre Statue connoît des odeurs & des saveurs agréables, & des objets qui flattent ses passions : elle a donc des idées du bon. Elle connoît aussi des objets qu'elle voit, qu'elle entend, qu'elle touche, & que son esprit conçoit avec plaisir : elle a donc encore des idées du beau.

§. 3. ** Une conséquence qui se présente, c'est que le bon & le beau ne sont

---

* La Statue a des idées du bon & du beau.

** Le bon & le beau ne sont pas absolus.

point abſolus : ils ſont relatifs au caractere de celui qui en juge, & à la maniere dont il eſt organiſé (1).

§. 4. * Le bon & le beau ſe prêtent des ſecours mutuels. Une pêche que voit la Statue, lui plaît par la vivacité des couleurs : elle eſt belle à ſes yeux. Auſſi-tôt la ſaveur s'en retrace à ſon imagination : elle eſt vue avec plus de plaiſir, elle en eſt plus belle.

La Statue mange cette pêche; alors le plaiſir de la voir ſe mêle à celui de la goûter : elle en eſt meilleure.

§. 5. ** L'utilité contribue à la bonté

---

(1) Il ne faut pas perdre de vue le titre de ce Chapitre. Nous conſidérons un homme qui vit ſeul, & nous ne cherchons pas quelle eſt la bonté & la beauté des choſes, nous cherchons ſeulement les jugemens qu'il en peut porter. Tout ce qu'il jugera bon, ne ſera pas moralement bon; comme tout ce qu'il jugera beau, ne ſera pas réellement beau.

* Ils ſe prêtent mutellement des ſecours.

** L'utilité contribue à l'un & à l'autre.

& à la beauté des choſes. Les fruits bons & beaux, par le ſeul plaiſir de les voir & de les ſavourer, ſont meilleurs & plus beaux, lorſque nous penſons qu'ils ſont propres à rétablir nos forces.

§. 6. * La nouveauté & la rareté y contribuent auſſi : car l'etonnement que donne un objet déjà bon & beau par lui-même, joint à la difficulté de le poſſéder, augmente le plaiſir d'en jouir.

§. 7. ** La bonté & la beauté des choſes conſiſtent dans une ſeule idée, ou dans une multitude d'idées qui ont certains rapports entr'elles. Une ſeule ſaveur, une ſeule odeur peuvent être bonnes : la lumiere eſt belle, un ſon pris tout ſeul peut être beau.

Mais lorſqu'il y a multitude d'idées, un objet eſt meilleur ou plus beau, à proportion que les idées ſe démêlent davan-

---

* La nouveauté & la rareté y contribuent auſſi.

** Deux ſortes de bontés & de beautés.

tage, & que leurs rapports ſont apperçus : car on jouit avec plus de plaiſir. Un fruit où l'on reconnoît pluſieurs ſaveurs, également agréables, eſt meilleur qu'une ſeule de ces ſaveurs : un objet dont les couleurs ſe prêtent mutuellement de l'éclat, eſt plus beau que la lumiere ſeule.

Les organes ne peuvent ſaiſir diſtinctement qu'un certain nombre de Senſations ; l'eſprit ne peut comparer à la fois qu'un certain nombre d'idées : une trop grande multitude fait confuſion. Elle nuit donc au plaiſir, & par conſéquent à la bonté & à la beauté des choſes.

Une petite quantité de Senſations ou d'idées ſe confondent encore ſi quelqu'une domine trop ſur les autres. Il faut donc pour la plus grande bonté & pour la plus grande beauté, que le mêlange en ſoit fait ſuivant certaines proportions.

§. 8. * C'eſt à l'exercice de ſes organes & de ſon eſprit, que notre Statue

* Comment la Statue y eſt ſenſible.

doit l'avantage d'embraſſer plus d'idées & plus de rapports. Le bon & le beau ſont donc encore relatifs à l'uſage qu'elle a appris à faire de ſes facultés. Telle choſe qui dans un tems, a été fort bonne ou fort belle, ceſſera de l'être ; tandis qu'une autre à laquelle elle n'avoit donné aucune attention, deviendra de la plus grande bonté ou de la plus grande beauté.

En cela, comme en toute autre choſe, elle ne jugera que par rapport à elle. D'abord, elle prend ſes modeles dans les objets qui contribuent plus directement à ſon bonheur; enſuite elle juge des autres objets par ces modeles, & ils lui paroiſſent plus beaux, lorſqu'ils leur reſſemblent davantage. Car après cette comparaiſon, elle trouve à les voir, un plaiſir qu'elle n'avoit point goûté juſqu'alors. Un arbre, par exemple, chargé de fruits, lui plaît, & lui rend agreable la vue d'un autre qui n'en porte point, mais qui a quelque reſſemblance avec lui.

§. 9. * Il n'eſt pas poſſible d'imaginer tous les différens jugemens qu'elle portera ſuivant les circonſtances : ce ſeroit d'ailleurs une recherche aſſez inutile. Il ſuffit d'obſerver qu'il y a pour elle, comme pour nous, une bonté & une beauté réelles ou arbitraires ; & que ſi elle a à ce ſujet moins d'idées, c'eſt qu'auſſi elle a moins de beſoins, moins de connoiſſances & moins de paſſions.

CHAPITRE IV.

Des jugemens qu'un homme abandonné à lui-même peut porter des objets dont il dépend.

§. 1. ** La Statue ſent à chaque inſtant la dépendance, où elle eſt de tout

---

* Pourquoi elle a à ce ſujet moins d'idées que nous.

** La Statue croit que tout ce qui agit ſur elle, agit avec deſſein.

ce qui l'environne. Si les objets répondent ſouvent à ſes vœux, ils traverſent preſque auſſi ſouvent ſes projets : ils la rendent malheureuſe, ou ne lui accordent qu'une partie du bonheur qu'elle deſire.

Perſuadée qu'elle ne fait rien, ſans avoir intention de le faire; elle croit voir un deſſein, par-tout où elle découvre quelque action. En effet, elle n'en peut juger que d'après ce qu'elle remarque en elle-même; & il lui faudroit bien des obſervations, pour parvenir à mieux régler ſes jugemens. Elle penſe donc que ce qui lui plaît, a en vue de lui plaire; & que ce qui l'offenſe, a en vue de l'offenſer. Par-là, ſon amour & ſa haine deviennent des paſſions d'autant plus violentes, que le deſſein de contribuer à ſon bonheur ou à ſon malheur, ſe montre plus ſenſiblement dans tout ce qui agit ſur elle.

§. 2. * Alors elle ne ſe borne plus à deſirer la jouiſſance des plaiſirs, que les

---

* *Superſtitions, où ce préjugé l'entraîne.*

objets peuvent lui procurer ; & l'éloignement des peines, dont ils la menacent : elle ſouhaite qu'ils ayent intention de la combler de biens, & de détourner de deſſus ſa tête toute ſorte de maux : elle ſouhaite en un mot qu'ils lui ſoient favorables, & ce deſir eſt une ſorte de priere.

Elle s'adreſſe en quelque ſorte au ſoleil ; & parce qu'elle juge que s'il l'éclaire & l'échauffe, il a deſſein de l'éclairer & de l'échauffer, elle le prie de l'éclairer & de l'échauffer encore. Elle s'adreſſe aux arbres, & elle leur demande des fruits, ne doutant pas qu'il dépend d'eux d'en porter ou de n'en pas porter. En un mot, elle s'adreſſe à toutes les choſes dont elle croit dépendre.

Souffre-t-elle ſans en découvrir la cauſe dans ce qui frappe ſes ſens ? elle s'adreſſe à la douleur, comme à un ennemi inviſible, qu'il lui eſt important d'appaiſer. Ainſi l'univers ſe remplit d'êtres viſibles & inviſibles, qu'elle prie de travailler à ſon bonheur.

Telles ſont ſes premieres idées, lorſqu'elle commence à réfléchir ſur ſa dépendance. D'autres circonſtances donneront lieu à d'autres jugemens, & multiplieront ſes erreurs *. J'ai fait voir ailleurs les égaremens, où l'on peut être entraîné par la ſuperſtition : mais je renvoie aux ouvrages des Philoſophes éclairés, pour s'inſtruire des découvertes que la raiſon bien conduite peut faire à ce ſujet.

---

* *Traité des Syſtêmes, Chapitre de la Divination.*

CHAPITRE V.

De l'incertitude des jugemens que nous portons ſur l'exiſtence des qualités ſenſibles.

§. 1. * NOTRE Statue, je le ſuppoſe, ſe ſouvient qu'elle a été elle-même ſon, ſaveur, odeur, couleur : elle ſait combien elle a eu de peine à s'accoutumer à rapporter ces Senſations au-dehors. Y a-t-il donc dans les objets des ſons, des ſaveurs, des odeurs, des couleurs ? Qui peut l'en aſſurer ? Ce n'eſt certainement ni l'ouie, ni l'odorat, ni le goût, ni la vue : ces ſens par eux-mêmes ne peuvent l'inſtruire que des modifications qu'elle éprouve. Elle n'a d'abord ſenti que ſon être, dans les impreſſions dont ils ſont ſuſceptibles ; & s'ils les lui font aujourd'hui ſentir dans les

* Nos jugemens ſur l'exiſtence des qualités ſenſibles, pourroient abſolument être faux.

corps, c'eſt qu'ils ont contracté l'habitude de juger d'après le témoignage du tact. Y a-t-il donc au moins de l'étendue? Mais lorſqu'elle a le ſentiment du toucher, qu'apperçoit-elle ſi ce n'eſt encore ſes propres modifications? Le toucher n'eſt donc pas plus croyable que les autres ſens: & puiſqu'on reconnoît que les ſons, les ſaveurs, les odeurs & les couleurs n'exiſtent pas dans les objets, il ſe pourroit que l'étendue n'y exiſtât pas davantage (1).

---

(1) S'il n'y a point d'étendue, dira-t-on peut-être, il n'y a point de corps. Je ne dis pas qu'il n'y a point d'étendue, je dis ſeulement que nous ne l'appercevons que dans nos propres Senſations. D'où il s'enſuit que nous ne voyons point les corps en eux-mêmes. Peut-être ſont-ils étendus, & même ſavoureux, ſonores, colorés, odoriférans: peut-être ne ſont-ils rien de tout cela. Je ne ſoutiens ni l'un ni l'autre; & j'attends qu'on ait prouvé qu'ils ſont ce qu'ils nous paroiſſent, ou qu'ils ſont toute autre choſe.

N'y eût-il point d'étendue, ce ne ſeroit donc pas une raiſon pour nier l'exiſtence des corps. Tout ce qu'on pourroit & devroit raiſonnable-

§. 2. * La Statue ne s'arrêtera vraiſemblablement pas à ces doutes. Peut-être les jugemens, dont elle s'eſt fait une habitude, ne lui permettront-ils pas de les former. Elle en ſeroit cependant plus capable que nous, parce qu'elle

---

ment inférer, c'eſt que les corps ſont des êtres qui occaſionnent en nous des Senſations, & qui ont des propriétés ſur leſquelles nous ne ſaurions rien aſſurer.

Mais inſiſtera-t-on, il eſt décidé par l'Ecriture que les corps ſont étendus, & vous rendrez au moins la choſe douteuſe.

Si cela eſt, la Foi rend certain ce qui eſt douteux en Philoſophie, & il n'y a point-là de contradiction. En pareil cas, le Philoſophe doit douter, quand il conſulte ſa raiſon; comme il doit croire, quand la révélation l'éclaire. Mais l'Ecriture ne décide rien à ce ſujet. Elle ſuppoſe les corps étendus, comme elle les ſuppoſe colorés, ſonores, &c. & certainement c'eſt-là une de ces queſtions, que Dieu a voulu abandonner aux diſputes des Philoſophes.

* Plus de certitude à cet égard nous ſeroit inutile.

ſait mieux comment elle a appris à voir, à entendre, à ſentir, à goûter, à toucher. Quoi qu'il en ſoit, il lui eſt inutile d'avoir plus de certitude à cet égard. L'apparence des qualités ſenſibles ſuffit pour lui donner des deſirs, pour éclairer ſa conduite, & pour faire ſon bonheur ou ſon malheur; & la dépendance où elle eſt des objets auxquels elle eſt obligée de les rapporter, ne lui permet pas de douter qu'il exiſte des êtres hors d'elle. Mais quelle eſt la nature de ces êtres? Elle l'ignore, & nous l'ignorons nous-mêmes. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que nous les appelons *corps*.

CHAPITRE VI.

Conſidérations ſur les idées abſtraites & générales, que peut acquérir un homme qui vit hors de toute ſociété.

L'HISTOIRE que nous venons de faire des connoiſſances de notre Statue, montre

ſenſiblement comment elle diſtribue les êtres en différentes claſſes, ſuivant leurs rapports à ſes beſoins; &, par conſéquent, comment elle ſe fait des notions abſtraites & générales. Mais pour mieux connoître la nature de ſes idées, il eſt important d'entrer dans de nouveaux détails.

§. 1. * Elle n'a point d'idée générale, qui n'ait d'abord été particuliere. L'idée générale d'orange, par exemple, n'eſt dans ſon origine que l'idée de telle orange.

§. 2. ** L'idée particuliere, lorſqu'un objet eſt préſent aux ſens, c'eſt la collection de pluſieurs qualités qui ſe montrent enſemble. L'idée de telle orange c'eſt la couleur, la forme, la ſaveur, l'odeur, la ſolidité, le poids, &c.

§. 3. *** Cette idée particuliere, quand

* La Statue n'a point d'idée générale, qui n'ait été particuliere.

** En quoi conſiſte l'idée qu'elle a d'un objet préſent.

*** D'un objet abſent.

l'objet

l'objet n'agit plus ſur les ſens, c'eſt le ſouvenir qui reſte de ce qu'on a connu à la vue, au goût, à l'odorat, &c. Fermez les yeux; l'idée de la lumiere eſt le ſouvenir d'une impreſſion que vous avez éprouvée: ne touchez rien; l'idée de ſolidité eſt le ſouvenir de la réſiſtance que vous avez rencontrée, en maniant des corps: ainſi du reſte.

§. 4. *** Subſtituons ſucceſſivement & une à une, pluſieurs oranges à la premiere, & qu'elles ſoient toutes ſemblables; notre Statue croira toujours voir la même, & elle n'aura à ce ſujet qu'une idée particuliere.

En voit-elle deux à la fois? Auſſi-tôt elle reconnoît dans chacune la même idée particuliere, & cette idée devient un modele, auquel elle les compare, & avec lequel elle voit qu'elles conviennent l'une & l'autre.

*** Comment de particulieres ſes idées deviennent générales.

Elle découvrira de la même maniere que cette idée eſt commune à trois, quatre, cinq, ſix oranges, & elle la rendra auſſi générale qu'elle peut l'être.

L'idée particuliere d'un cheval & celle d'un oiſeau deviendront également générales, lorſque les circonſtances feront comparer pluſieurs chevaux & pluſieurs oiſeaux; & ainſi de tous les objets ſenſibles.

Ayant les notions générales d'orange, de cheval, d'oiſeau; notre Statue les diſtinguera, par la même raiſon, qu'elle diſtingue une orange d'un oiſeau, un oiſeau d'un cheval. Elle rapportera donc chacun de ces individus au modele général dont elle s'eſt fait l'idée, c'eſt-à-dire, à la claſſe, à l'eſpece à laquelle il appartient.

Or, comme un modele qui convient à pluſieurs individus, eſt une idée générale; de même deux, trois modeles, ſous leſquels on arrange des individus tous différens, ſont différentes claſſes, ou pour

parler le langage des Philoſophes, différentes eſpeces de notions générales.

§. 5. * Lorſqu'elle jette les yeux ſur une campagne, elle apperçoit quantité d'arbres, dont elle ne remarque point encore la différence; elle voit ſeulement ce qu'ils ont de commun: elle voit qu'ils portent chacun des branches, des feuilles, & qu'ils ſont arrêtés à l'endroit où ils croiſſent. Voilà le modele de l'idée générale d'arbre.

Elle va enſuite des uns aux autres: elle obſerve la différence des fruits, elle ſe fait des modeles, par où elle diſtingue autant de ſortes d'arbres, qu'elle remarque d'eſpeces de fruits; & ce ſont-là des idées moins générales que la premiere.

Elle ſe fera de même l'idée générale d'animal, ſi elle voit dans l'éloignement pluſieurs animaux, dont la différence lui

* Comment d'une idée générale, elle deſcend à de moins générales.]

échappe; & elle les diſtinguera en pluſieurs eſpeces, lorſqu'elle ſera à portée de voir en quoi ils different.

§. 6. * Elle généraliſe donc davantage à proportion qu'elle voit d'une maniere plus confuſe; & elle ſe fait des notions moins générales, à proportion qu'elle démêle plus de différence dans les choſes (1).

D'abord toutes les pommes, par exemple, lui paroiſſent conformes au même modele. Mais dans la ſuite, elle ne trouve pas

---

* Elle généraliſe, à proportion qu'elle voit plus confuſément.

(1) La diſtribution des êtres en différentes eſpeces n'a donc pour principe, que l'imperfection de notre maniere de voir. Elle n'eſt donc pas fondée dans la nature des choſes, & les Philoſophes ont eu tort de vouloir déterminer l'eſſence de chaque eſpece d'être. Voilà cependant ce qui a été de tout tems l'objet de leurs recherches. Cette erreur vient de ce qu'ils étoient perſuadés que nos idées avoient été gravées en nous par la main d'un Dieu, qui, avant de nous les donner, avoit ſans doute conſulté la nature des choſes.

à chacune une ſaveur également agréable. Dès lors, le deſir du plaiſir & la crainte du dégoût les lui font comparer, ſous les rapports qu'elle y peut découvrir : elle apprend à les diſtinguer à la vue, à l'odorat, au toucher ; elle s'en forme différens modeles propres à éclairer ſon choix ; & elle les diſtribue en autant de claſſes, qu'elle y remarque de différences.

§. 7. * Quant aux objets qui ne l'intéreſſent ni par le plaiſir, ni par la peine, ils reſtent confondus dans la foule, & elle n'en acquiert aucune connoiſſance.

Il ne faut que réfléchir ſur nous, pour ſe convaincre de cette vérité. Tous les hommes ont les mêmes Senſations ; mais le peuple occupé à des travaux pénibles, l'homme du monde tout entier à des objets frivoles, & le Philoſophe, qui s'eſt fait un beſoin de l'étude de la nature, ne

* Objets dont elle ne prend aucune connoiſſance.

ſont ſenſibles ni aux mêmes plaiſirs, ni aux mêmes peines. Auſſi tirent-ils des mêmes Senſations des connoiſſances bien différentes.

§. 8. * Voici donc l'ordre dans lequel notre Statue ſe fait des idées d'eſpece. D'abord elle n'apperçoit que les différences les plus ſenſibles, & elle a des idées très-générales; mais en petit nombre.

Si c'eſt la couleur, qui la frappe davantage, elle ne fera qu'une claſſe de pluſieurs eſpeces de fleurs: ſi c'eſt le volume, un levreau & un chat ne feront pour elle qu'une ſeule eſpece d'animal.

Les beſoins lui donnent enſuite occaſion de conſidérer les objets par d'autres qualités, elle fera des eſpeces ſubordonnées aux premieres. D'une notion générale, il s'en formera pluſieurs qui le ſeront moins.

Elle paſſe donc tout d'un coup des idées

* Dans quel ordre elle ſe fait des idées d'eſpece.

particulieres aux plus générales ; d'où elle defcend à de moins générales, à mefure qu'elle remarque la différence des chofes. C'eft ainfi qu'un enfant, après avoir appelé *or*, tout ce qui eft jaune, acquiert enfuite les idées de cuivre, de tombac ; & d'une idée générale en fait plufieurs qui le font moins.

§. 9. * Par la génération de ces idées, il eft évident qu'elles ne préfenteront à notre Statue que des qualités différemment combinées. Elle voit, par exemple, la folidité, l'étendue, la divifibilité, la figure, la mobilité, &c. réunies dans tout ce qu'elle touche ; & elle a, par conféquent, l'idée de corps. Mais fi on lui demandoit ce que c'eft qu'un corps, & qu'elle pût répondre ; elle en montreroit un, & diroit, *c'eft cela* : c'eft-à-dire, cela où vous trouvez tout-à-la-fois de la folidité, de l'étendue, de la divifibilité, de la figure, &c.

---

* Son ignorance fur la nature des chofes.

§. 10. * Un Philoſophe répondroit; *c'eſt un être, une ſubſtance étendue, ſolide*, &c. Comparons ces deux réponſes, & nous verrons qu'il ne connoît pas mieux qu'elle la nature du corps. Son ſeul avantage, ſi c'en eſt un, c'eſt de s'être fait un langage, qui ne paroît ſavant, que parce qu'il n'eſt pas celui de tout le monde. Car dans le vrai, les mots *être, ſubſtance*, ne ſignifient rien de plus, que le mot *cela.*

§. 11. ** De-là, il faut conclure que les idées qu'elle a des objets ſenſibles, ſont confuſes; car j'appele confuſe, toute idée qui ne repréſente pas d'une maniere diſtincte toutes les qualités de ſon objet. Or, il n'eſt point de corps, dont elle ait une connoiſſance auſſi parfaite; elle n'y voit que les propriétés, que ſes beſoins lui donnent occaſion d'y remar-

---

* Commune aux Philoſophes.

** Les idées qu'elle a des objets, ſont confuſes.

quer. Avec plus de ſagacité elle en démêleroit un plus grand nombre, & ſi elle pouvoit pénétrer juſques dans la nature des êtres, elle n'en trouveroit pas deux parfaitement ſemblables. Elle ne ſuppoſe donc que pluſieurs ne different point entr'eux, que parce qu'elle les voit confuſément.

§. 12. * Quant à ſes notions abſtraites, il y en a de confuſes & de diſtinctes **. Elle connoît par exemple aſſez bien un ſon, pour le diſtinguer d'une odeur, d'une ſaveur, & de tout autre ſon; mais il lui paroît ſimple, quoi que multiple (1). Pluſieurs couleurs, mêlées enſemble, ne produiſent à ſon égard que l'apparence d'une ſeule. Il en eſt de même de toutes les impreſ-

* Ses idées abſtraites, ſont de deux eſpeces.

** Les unes confuſes.

(1) Cela eſt évident du bruit, & n'eſt pas moins certain des ſons harmoniques; car on a remarqué qu'il n'en eſt point qui ne ſoit triple.

ſions des ſens. Elle ne démêle donc pas tout ce qu'elles renferment ; & elle eſt encore plus éloignée de découvrir toutes les cauſes qui concourent à chaque Senſation. Elle n'a donc à ce ſujet, que des notions fort confuſes.

* Mais ces mêmes Senſations lui donnent des idées de grandeur & de figure ; & ſi elle ne peut aſſurer qu'elle eſt préciſément la grandeur & la figure des corps, ni déterminer exactement les rapports qu'ils ont entr'eux ; elle ſait comment une grandeur peut être le double, ou la moitié d'une autre, & elle connoît fort bien une ligne, un triangle, un quarré. Elle a donc, en pareil cas, des idées diſtinctes. Il ſuffit pour cela qu'elle conſidere les grandeurs, en faiſant abſtraction des objets.

§. 13. ** De ces deux ſortes d'idées naiſſent deux ſortes de vérités. Lorſque la

---

* Les autres diſtinctes.

** Elle connoît deux ſortes de vérités.

Statue remarque qu'un corps eſt triangulaire, elle porte un jugement qui peut devenir faux ; car ce corps peut changer de figure. Mais lorſqu'elle remarque qu'un triangle a trois côtés, ſon jugement eſt vrai, & le ſera toujours ; puiſque trois côtés déterminent l'idée du triangle. Elle apperçoit donc des vérités qui changent, ou qui peuvent changer toutes les fois qu'elle veut juger de ce que les choſes ſont en elles-mêmes ; elle apperçoit au contraire des vérités qui ne changent point, toutes les fois qu'elle ſe borne à juger des idées diſtinctes & abſtraites, qu'elle a des grandeurs.

Elle a, par conſéquent, avec le ſeul ſecours des ſens, des connoiſſances de toute eſpece.

CHAPITRE VII.

D'un homme trouvé dans les forêts de Lithuanie.

§. 1. * Notre Statue, comme nous l'avons remarqué, pourroit être ſi fort occupée du ſoin de ſa nourriture, qu'elle n'auroit pas un moment à donner à l'étude des objets, dont elle étoit curieuſe avant qu'elle eût l'organe du goût. Ne vivant que pour ſatisfaire à ce preſſant beſoin, les plaiſirs des autres ſens n'auroient plus d'attrait pour elle : elle ne remarqueroit plus les objets qui pourroient les produire. Sans étonnement, ſans curioſité, elle ceſſeroit de réfléchir ſur ce qu'elle a ſu, elle en oublieroit bientôt une partie, elle oublieroit comment elle a appris ce qu'elle ſait en-

* Circonſtances où le beſoin de nourriture engourdit toutes les facultés de l'ame.

core ; & elle ne douteroit pas qu'elle n'eût toujours senti, entendu, vu & touché comme elle sent, entend, voit & touche. Toute entiere à la recherche d'une nourriture, que je suppose extrêmement rare, elle meneroit une vie purement animale. A-t-elle faim ? elle se meut, elle va partout où elle se souvient d'avoir trouvé des alimens. Sa faim est-elle dissipée ? le repos devient son besoin le plus pressant ; elle reste où elle est, elle s'endort.

Dans de pareilles circonstances, le besoin de nourriture engourdit donc à certains égards les facultés de son ame : il tourne vers lui toute leur action. Il est même vraisemblable, qu'au lieu de se conduire d'après sa propre réflexion, elle prendroit des leçons des animaux, avec qui elle vivroit plus familierement. Elle marcheroit comme eux, imiteroit leurs cris, brouteroit l'herbe, ou dévoreroit ceux dont elle auroit la force de se saisir. Nous sommes si fort portés à l'imitation, qu'un Descartes à sa place n'apprendroit pas à mar-

cher ſur ſes pieds : tout ce qu'il verroit, ſuffiroit pour l'en détourner.

§. 2. * Tel étoit vraiſemblablement le ſort d'un enfant d'environ dix ans, qui vivoit parmi les ours, & qu'on trouva en 1694, dans les forêts qui confinent la Lithuanie & la Ruſſie. Il ne donnoit aucune marque de raiſon, marchoit ſur ſes pieds & ſur ſes mains, n'avoit aucun langage, & formoit des ſons qui ne reſſembloient en rien à ceux d'un homme. Il fut long-tems avant de pouvoir proférer quelques paroles, encore le fit-il d'une maniere bien barbare. Auſſi-tôt qu'il put parler, on l'interrogea ſur ſon premier état; mais il ne s'en ſouvint non plus que nous nous ſouvenons de ce qui nous eſt arrivé au berceau.

§. 3. ** Quand on dit que cet enfant ne donnoit aucun ſigne de raiſon, ce n'eſt

---

* Enfant trouvé dans les forêts de Lithuanie.

** Pourquoi on dit qu'il ne donnoit aucun ſigne de raiſon.

pas qu'il ne raiſonnât ſuffiſamment pour veiller à ſa conſervation ; mais c'eſt que ſa réflexion, juſqu'alors appliquée néceſſairement à ce ſeul objet, n'avoit point eu occaſion de ſe porter ſur ceux dont nous nous occupons. Il n'avoit aucune des idées que notre Statue a acquiſes, lorſqu'elle connoiſſoit d'autres beſoins que celui de chercher des alimens : il manquoit de toutes les connoiſſances que les hommes doivent à leur commerce réciproque. En un mot, il paroiſſoit ſans raiſon , non qu'abſolument il n'en eût point ; mais parce qu'il en avoit moins que nous.

§. 4. * Quelquefois notre conſcience partagée entre un grand nombre de perceptions, qui agiſſent ſur nous avec une force à-peu-près égale, eſt ſi foible, qu'il ne nous reſte aucun ſouvenir de ce que nous avons éprouvé. A peine ſentons-nous pour lors que nous exiſtons : des

* Pourquoi il oublia ſon premier état.

jours s'écouleroient comme des momens, ſans que nous en fiſſions la différence; & nous éprouverions des milliers de fois la même perception, ſans remarquer que nous l'avons déjà eue. Un homme qui a acquis beaucoup d'idées, & qui ſe les eſt rendues familieres, ne peut pas demeurer long-tems dans cette eſpece de létargie. Plus la proviſion de ſes idées eſt grande, plus il y a lieu de croire que quelqu'une aura occaſion de ſe réveiller, d'exercer ſon attention d'une maniere particuliere, & de le retirer de cet aſſoupiſſement. Cet enfant n'avoit pas un pareil ſecours. Ses facultés engourdies ne pouvoient être ſecouées, que par le beſoin de chercher de la nourriture; & ſa vie reſſembloit à un ſommeil, qui ne ſeroit interrompu que par des ſonges. Il étoit donc naturel qu'il oubliât ſon premier état.

Cependant, il n'eſt pas vraiſemblable qu'il en perdît tout-à-coup le ſouvenir. Si au bout de quelques jours, on l'eût ra-

mené dans les bois où on l'avoit pris, il eût ſans doute reconnu les lieux où il avoit vécu; il ſe fût rappelé les alimens dont il s'étoit nourri; & les moyens qu'il avoit employés pour ſe les procurer : il n'eût pas eu beſoin de s'inſtruire une ſeconde fois de toutes ces choſes. Mais le ſouvenir en fut effacé par de nouvelles idées, & ſur-tout par le long intervalle qui s'écoula juſqu'au moment où il fut en état de répondre aux queſtions qu'on lui fit. Néanmoins, pour mieux s'en aſſurer, il eût fallu le reconduire dans les forêts, où il avoit été trouvé. Quoi qu'il ne ſe ſouvînt pas de ces lieux, quand on lui en parloit, peut-être auroit-il ſu les reconnoître, quant il les auroit vus.

CHAPITRE VIII.

D'un homme qui ſe ſouviendroit d'avoir reçu ſucceſſivement l'uſage de ſes Sens.

En ſuppoſant que notre Statue ſe ſouvînt de l'ordre dans lequel les ſens lui ont été accordés; il ſuffiroit de la faire réfléchir ſur elle-même, pour remettre ſous les yeux les principales vérités que nous avons démontrées.

§. 1. *. Que ſuis-je, diroit-elle, & qu'ai-je été? Qu'eſt-ce que ces ſons, ces odeurs, ces ſaveurs, ces couleurs, que j'ai pris ſucceſſivement pour mes manieres d'être, & que les objets paroiſſent aujourd'hui m'enlever? Qu'eſt-ce que cette étendue, que je découvre en moi, & au-delà

* La Statue compare l'état où elle eſt à celui où elle étoit, quand elle ne connoiſſoit rien hors d'elle.

ſans bornes? Ne ſeroit-ce que différentes manieres de me ſentir ? Avant que la vue me fût rendue, l'eſpace des cieux m'étoit inconnu : avant que j'euſſe l'uſage de mes membres, j'ignorois qu'il y eût quelque choſe hors de moi. Que dis-je! je ne ſavois pas que je fuſſe étendue : je n'étois qu'un point, lorſque j'étois réduite au ſentiment uniforme. Quelle eſt donc cette ſuite de ſentimens, qui m'a fait ce que je ſuis; & qui peut-être a fait ce qu'eſt à mon égard tout ce qui m'environne?

Je ne ſens que moi, & c'eſt dans ce que je ſens en moi, que je vois au-dehors: ou plutôt je ne vois pas au-dehors; mais je me ſuis fait une habitude de certains jugemens, qui tranſportent mes Senſations où elles ne ſont pas.

Au premier moment de mon exiſtence, je ne ſavois point ce qui ſe paſſoit en moi; je n'y démêlois rien encore; je n'avois aucune conſcience de moi-même; j'étois, mais ſans deſirs, ſans crainte, je jouiſ-

ſois à peine de moi : & ſi j'euſſe continué d'exiſter de la ſorte, je n'aurois jamais ſoupçonné que mon exiſtence pût embraſſer deux inſtans.

Mais j'éprouve ſucceſſivement pluſieurs Senſations : elles occupent ma capacité de ſentir, à proportion des degrés de peine ou de plaiſir, qui les accompagnent. Par-là elles reſtent préſentes à ma mémoire, lorſqu'elles ne le ſont plus à mon organe. Mon attention étant partagée entr'elles, je les compare, je juge de leurs rapports, je m'en fais des idées abſtraites, je connois des vérités générales.

Alors, toute l'activité dont je ſuis capable, ſe porte aux manieres d'être qui m'ont plu davantage ; j'ai des beſoins, je forme des deſirs, j'aime, je hais, j'eſpere, je crains, j'ai des paſſions ; & ma mémoire m'obéit quelquefois avec tant de vivacité, que je m'imagine éprouver des Senſations, que je ne fais que me rappeler.

Etonné de ce qui ſe paſſe en moi, je

m'obſerve avec encore plus d'attention. A chaque inſtant je ſens que je ne ſuis plus ce que j'ai été. Il me ſemble que je ceſſe d'être moi, pour redevenir un autre moi-même. Jouir & ſouffrir ſont tour-à-tour mon exiſtence; & par la ſucceſſion de mes manieres d'être, je m'apperçois que je dure. Il falloit donc que ce *moi* variât à chaque inſtant; au haſard de ſe changer ſouvent contre un autre, où il m'eſt douloureux de me retrouver.

Plus je compare mes manieres d'être, plus la jouiſſance ou la ſouffrance m'en eſt ſenſible. Le plaiſir & la douleur continuent à l'envi d'attirer mon attention: l'un & l'autre développent toutes mes facultés: je ne me fais des habitudes, que parce que je leur obéis; & je ne vis plus que pour deſirer ou pour craindre.

§. 2. * Mais bientôt je ſuis à-la-fois de

---

* Elle ſe rappele comment elle a découvert ſon corps & d'autres objets.

pluſieurs manieres. Accoutumée à les remarquer, lorſqu'elles ſe ſuccedent, je les remarque encore, lorſque je les éprouve enſemble; & mon exiſtence me paroît ſe multiplier dans un même moment.

Cependant je porte les mains ſur moi-même, je les porte ſur ce qui m'environne. Auſſi-tôt une nouvelle Senſation ſemble donner du corps à toutes mes manieres d'être. Tout prend de la ſolidité ſous mes mains. Etonnée de ce nouveau ſentiment, je le ſuis encore plus de ne me pas retrouver dans tout ce que je touche. Je me cherche où je ne ſuis pas : il me ſemble que j'avois ſeule le droit d'exiſter; & que tout ce que je rencontre, ſe formant aux dépens de mon être, ne ſe fait connoître à moi, que pour me réduire à des limites toujours plus étroites. Que deviens-je en effet, lorſque je compare le point où je ſuis, avec l'eſpace que remplit cette multitude d'objets que je découvre?

Dès ce moment, il me ſemble que

mes manieres d'être cessent de m'appartenir : j'en fais des collections hors de moi : j'en forme tous les objets, dont je prends connoissance. Des idées qui demandent moins de comparaisons, je m'éleve aux idées, que je n'acquiers qu'autant que je combine. Je conduis mon attention d'un objet à un autre, & rassemblant dans la notion que je me forme de chacun, les idées & les rapports que j'y remarque, je réfléchis sur eux.

Si je me suis d'abord mue par le seul plaisir de me mouvoir, je me meus bientôt dans l'espérance de rencontrer de nouveaux plaisirs; & devenant capable de curiosité, je passe continuellement de la crainte à l'espérance, du mouvement au repos : quelquefois j'oublie ce que j'ai souffert, d'autres fois je me précautionne contre les maux dont je suis menacée : enfin le plaisir & la douleur, seuls principes de mes desirs, m'apprennent à me conduire dans l'espace, & à me faire à toute occasion de nouvellees idées.

§. 3. * Pourrois-je avoir d'autres facultés que celles de me mouvoir & de manier des corps ? Je ne l'imaginois pas; car j'avois totalement perdu le ſouvenir de ce que j'ai été. Quelle fut donc ma ſurpriſe, lorſque je me retrouvai ſon, ſaveur, odeur, lumiere & couleur ! Bientôt il me ſemble que je me ſuis laiſſé ſéduire à une illuſion, que le toucher paroît diſſiper. Je juge que toutes ces manieres d'être me viennent des corps ; & je me fais une ſi grande habitude de les ſentir, comme ſi elles y étoient en effet, que j'ai peine à croire qu'elles ne leur appartiennent pas.

Quoi de plus ſimple que la maniere dont j'ai appris à me ſervir de mes ſens !

J'ouvre les yeux à la lumiere, & je ne vois d'abord qu'un nuage confus. Je touche, j'avance, je touche encore : un chaos ſe débrouille inſenſiblement à mes regards.

* Elle ſe rappele comment le toucher inſtruit les autres ſens.

regards. Le tact décompose en quelque sorte la lumiere; il sépare les couleurs, les distribue sur les objets, démêle un espace éclairé, & dans cet espace des grandeurs & des figures, conduit mes yeux jusqu'à une certaine distance, leur ouvre le chemin par où ils doivent se porter au loin sur la terre, & s'élever jusqu'aux cieux : devant eux, en un mot, il déploie l'univers. Alors ils paroissent se jouer dans des espaces immenses; ils manient les objets, auxquels le toucher ne peut atteindre; ils les mesurent; & les parcourant avec une rapidité étonnante, ils semblent enlever ou donner à mon gré l'existence à toute la nature. Au seul mouvement de ma paupiere, je crée ou j'anéantis tout ce qui m'environne.

Quand je ne jouissois pas de ce sens, aurois-je jamais pu comprendre, comment ne changeant point de place, il m'auroit été possible de connoître ce qui est hors de la portée de ma main ? Quelle idée me serois-je fait d'un organe, qui saisit

à une ſi grande diſtance les formes & les grandeurs ? Eſt-ce un bras qui s'allonge d'une maniere extraordinaire pour aller juſqu'à elles, ou viennent-elles juſqu'à lui ? Pourquoi ſe porte-t-il au-delà de certains corps, tandis qu'il eſt arrêté par d'autres ? Comment touche-t-il dans les eaux les mêmes objets, qu'il touche encore au-dehors ? Eſt-ce une illuſion, ou en effet toute la nature ſe reproduit-elle ?

Il me ſemble qu'à chaque objet que j'étudie, je me fais une nouvelle maniere de voir, & me procure un nouveau plaiſir. Ici c'eſt une plaine vaſte, uniforme, où ma vue paſſant par-deſſus tout ce qui eſt près de moi, ſe porte à une diſtance indéterminée ; & ſe perd dans un eſpace qui m'étonne. Là, c'eſt un pays coupé & plus borné ; où mes yeux après s'être repoſés ſur chaque objet, embraſſent un tableau plus diſtinct & plus varié. Des tapis de verdure, des boſquets de fleurs, des maſſifs de bois, où le ſoleil pénetre à peine ; des eaux qui coulent lentement ou qui ſe précipitent avec violence, embelliſſent ce

payſage, que paroît animer une lumiere qui répand ſur lui mille couleurs différentes. Immobile à cette vue, tout appele mes regards. A peine, je les détourne, que je ne ſais, ſi je les dois fixer ſur les objets que je viens de découvrir, ou les reporter ſur ceux que je viens de perdre. Je les conduis avec inquiétude des uns aux autres; & mieux je démêle toutes les Senſations dont je jouis, plus je ſuis ſenſible au plaiſir de voir.

Curieuſe, je parcours avec empreſſement des lieux, dont le premier aſpect m'a ravie; & j'aime à reconnoître à l'ouie, à l'odorat, au goût & au toucher, les objets qui me frappent les yeux de toute part. Toutes mes Senſations ſemblent craindre de céder les unes aux autres. La variété & la vivacité des couleurs le diſputent au parfum des fleurs; les oiſeaux me paroiſſent plus admirables par leur forme, leur mouvement & leur plumage, que par leurs chants. Et qu'eſt-ce que le murmure des

eaux comparé à leur cours, leurs caſcades & leur brillant cryſtal !

Tel eſt le ſens de la vue : à peine inſtruit par le toucher, il diſpenſe les tréſors dans la nature ; il les prodigue pour décorer les lieux, que ſon guide lui découvre ; & il fait des cieux & de la terre un ſpectacle enchanteur, qui n'a de magnificence, que parce qu'il y répand ſes propres Senſations.

§. 4. * Que ſerois-je donc, ſi toujours concentrée en moi-même, je n'avois jamais ſu tranſporter mes manieres d'être hors de moi ? Mais dès que le toucher inſtruit mes autres ſens, je vois au-dehors des objets qui attirent mon attention par les plaiſirs ou par les peines qu'ils me cauſent. Je les compare, j'en juge, je ſens le beſoin de les rechercher, ou de les fuir ; je les deſire, je les aime, je

* Elle ſe rappele comment les plaiſirs & les peines ont été le premier mobile de ſes facultés.

les hais, je les crains : chaque jour j'acquiers de nouvelles connoiſſances; & tout ce qui m'environne devient l'inſtrument de ma mémoire, de mon imagination & de toutes les opérations de mon ame.

Pourquoi faut il que je trouve des obſtacles à mes deſirs? Pourquoi faut-il que mon bonheur ſoit traverſé par des peines? Mais que dis je! jouirois-je proprement des biens qui me ſont offerts, ſi je n'avois jamais de victoire à remporter? En jouirois-je ſi les maux, dont je me plains, ne m'en faiſoient pas connoître le prix? Mon malheur même contribue à mon bonheur; & la plus grande jouiſſance des biens naît de l'idée vive des maux auxquels je les compare. C'eſt au retour des uns & des autres, que je dois toutes mes connaiſſances, que je dois tout ce que je ſuis.

De là, mes beſoins, mes deſirs & les différens intérêts qui ſont le mobile de mes actions; en ſorte que je n'étudie les choſes qu'à proportion que j'y crois découvrir des plaiſirs à rechercher, ou des

peines à fuir. Voilà la lumiere qui éclaire les objets, ſuivant les rapports qu'ils ont à moi : elle répand ſur eux différens jours, pour me les faire diſtribuer en différentes claſſes ; & ceux qui ſont ſouſtraits à ſes rayons, ſont enſevelis dans des ténébres, où je ne puis les découvrir.

J'étudie les fruits, & tout ce qui eſt propre à me nourrir ; je cherche les moyens de m'en procurer la jouiſſance : j'étudie les animaux, j'obſerve ceux qui peuvent me nuire, j'apprends à me garantir de leurs coups : enfin j'étudie tout ce qui flatte ma curioſité : je me fais, ſelon mes paſſions, des regles pour juger de la bonté & de la beauté des choſes. Tantôt je prends des précautions que je crois néceſſaires à mon bonheur ; tantôt j'invite les objets à y travailler eux-mêmes : & il me ſemble que je ne ſuis entourée que d'êtres amis ou ennemis.

Inſtruite par l'expérience, j'examine, je délibere avant d'agir. Je n'obéis plus aveuglément à mes paſſions, je leur ré-

ſiſte, je me conduis d'après mes lumieres, je ſuis libre; & je fais un meilleur uſage de ma liberté, à proportion que j'ai acquis plus de connoiſſances.

§. 5. * Mais quelle eſt la certitude de ces connoiſſances? Je ne vois proprement que moi, je ne jouis que de moi : car je ne vois que mes manieres d'être, elles ſont ma ſeule jouiſſance; & ſi mes jugemens d'habitude me donnent tant de penchant à croire qu'il exiſte des qualités ſenſibles au-dehors, ils ne me le démontrent pas. Je pourrois donc être telle que je ſuis, avoir les mêmes beſoins, les mêmes deſirs, les mêmes paſſions; quand même les objets que je recherche ou que j'évite, n'auroient aucune de ces qualités. En effet, ſans le toucher, j'aurois toujours regardé les odeurs, les ſaveurs, les couleurs & les ſons comme à moi; jamais je n'aurois jugé qu'il y a des corps

* Elle réfléchit ſur les jugemens dont elle s'eſt fait une habitude.

odoriférans, ſonores, colorés, ſavoureux. Comment donc pourrois-je être aſſurée de ne me pas tromper, lorſque je juge qu'il y a de l'étendue ?

Mais il m'importe peu de ſavoir avec certitude, ſi ces choſes exiſtent ou n'exiſtent pas. J'ai des Senſations agréables ou déſagréables : elles m'affectent autant que ſi elles exprimoient les qualités mêmes des objets auxquels je ſuis portée à les attribuer; & c'en eſt aſſez pour veiller à ma conſervation. A la vérité les idées que je me forme des choſes ſenſibles, ſont confuſes ; je n'en marque les rapports qu'imparfaitement. Mais je n'ai qu'à faire quelques abſtractions, pour avoir des idées diſtinctes, & pour appercevoir des rapports plus exacts. Auſſi-tôt je remarque deux ſortes de vérités : les unes peuvent ceſſer d'être ; les autres ont été, ſont & ſeront toujours.

§. 6. * Cependant, ſi je connois im-

* Elle réfléchit ſur l'ignorance où elle eſt d'elle-même.

parfaitement les objets extérieurs, je ne me connois pas mieux moi-même. Je me vois formée d'organes propres à recevoir différentes impressions; je me vois environnée d'objets qui agissent tous sur moi, chacun à sa maniere; enfin dans le plaisir & dans la peine qui accompagnent constamment les Sensations que j'éprouve, je crois appercevoir le principe de ma vie & de toutes mes facultés.

Mais ce *moi* qui prend de la couleur à mes yeux, de la solidité sous mes mains; se connoît-il mieux pour regarder aujourd'hui comme à lui toutes les parties de ce corps auxquelles il s'intéresse, & dans lesquelles il croit exister? Je sais qu'elles sont à moi, sans pouvoir le comprendre: je me vois, je me touche, en un mot, je me sens, mais je ne sais ce que je suis; & si j'ai cru être son, saveur, couleur, odeur, actuellement je ne sais plus ce que je dois me croire.

CHAPITRE IX.

Concluſion.

§. 1. * NOUS ne ſaurions nous appliquer toutes les ſuppoſitions que j'ai faites: mais elles prouvent au moins, que toutes nos connoiſſances viennent des ſens, & particulierement du toucher; parce que c'eſt lui qui inſtruit les autres. Si en ne ſuppoſant que des Senſations dans notre Statue, elle a acquis des idées particulieres & générales, & s'eſt rendue capable de toutes les opérations de l'entendement; ſi elle a formé des deſirs, & s'eſt fait des paſſions, auxquelles elle obéit ou réſiſte; enfin ſi le plaiſir & la douleur ſont l'unique principe du développement de ſes facultés: il eſt raiſonnable de conclure que nous

* Dans l'ordre naturel, tout vient des Senſations.

n'avons d'abord eu que des Senſations, & que nos connoiſſances & nos paſſions ſont l'effet des plaiſirs & des peines qui accompagnent les impreſſions des ſens.

En effet, plus on y réfléchira, plus on ſe convaincra, que c'eſt-là l'unique ſource de notre lumiere & de nos ſentimens. Suivons la lumiere : auſſi-tôt nous jouiſſons d'une vie nouvelle, & bien différente de celle que procuroient auparavant des Senſations brutes, ſi j'oſe m'exprimer ainſi. Suivons le ſentiment, obſervons-le ſur-tout lorſqu'il s'accroît de tous les jugemens que nous nous ſommes accoutumés à confondre avec les impreſſions des ſens: auſſi-tôt de ces Senſations, qui ne préſentoient d'abord qu'un petit nombre de plaiſirs groſſiers, vont naître des plaiſirs délicats, qui ſe ſuccéderont dans une variété étonnante. Ainſi plus nous nous éloignerons de ce que les Senſations étoient au commencement, plus la vie de notre être ſe développera, ſe variera : elle s'étendra à tant de choſes, que nous aurons de

la peine à comprendre, comment toutes nos facultés peuvent avoir un principe commun dans la Senſation.

§. 2. * Tant que les hommes ne remarquent encore dans les impreſſions des ſens que des Senſations, où ils n'ont ſu mêler que peu de jugemens, la vie de l'un eſt à peu-près ſemblable à celle de l'autre : il n'y a preſque de différence que dans le degré de vivacité, avec lequel ils ſentent. L'expérience & la réflexion feront pour eux, ce qu'eſt le ciſeau entre les mains du Sculpteur, qui découvre une Statue parfaite dans une pierre informe; & ſuivant l'art avec lequel ils manieront ce ciſeau, ils verront ſortir de leurs Senſations une nouvelle lumiere & de nouveaux plaiſirs.

Si nous les obſervons, nous connoîtrons comment, ces matériaux reſtent groſſiers ou ſont mis en œuvre; & conſidérant l'intervalle que les hommes laiſſent

* Cette ſource n'eſt pas également abondante pour tous les hommes.

entr'eux, nous ſerons étonnés combien dans un même eſpace de tems les uns vivent plus que les autres : car vivre, c'eſt proprement jouir, & la vie eſt plus longue pour qui ſait davantage multiplier les objets de ſa jouiſſance.

Nous avons vu que la jouiſſance peut commencer à la premiere Senſation agréable. Au premier moment, par exemple, que nous accordons la vue à notre Statue, elle jouit; ſes yeux ne fuſſent-ils frappés que d'une couleur noire. Car il ne faut pas juger de ſes plaiſirs par les nôtres. Pluſieurs Senſations nous ſont indifférentes, ou même déſagréables, ſoit parce qu'elles n'ont rien de nouveau pour nous, ſoit parce que nous en connoiſſons de plus vives. Mais ſa ſituation eſt bien différente; & elle peut être tranſportée, lorſqu'elle éprouve des ſentimens que nous ne daignons pas remarquer, ou que nous ne remarquons qu'avec dégoût.

Obſervons la lumiere, quand le toucher apprend à l'œil à répandre les cou-

leurs dans toute la nature : voilà autant de nouveaux ſentimens, & par conſéquent autant de nouveaux plaiſirs, autant de nouvelles jouiſſances.

Il faut raiſonner de même ſur tous les autres ſens & ſur toutes les opérations de l'ame. Car nous jouiſſons non-ſeulement par la vue, l'ouie, le goût, l'odorat, le toucher ; nous jouiſſons encore par la mémoire, l'imagination, la réflexion, les paſſions, l'eſpérance, en un mot, par toutes nos facultés. Mais ces principes n'ont pas la même activité chez tous les hommes.

§. 3. * Ce ſont les plaiſirs & les peines comparés, c'eſt-à-dire, nos beſoins qui exercent nos facultés. Par conſéquent, c'eſt à eux que nous devons le bonheur que nous avons à jouir. Autant de beſoins, autant de jouiſſances différentes ; autant de degrés dans le beſoin, autant de degrés dans la jouiſſance. Voilà le germe de tout ce que nous ſommes, la ſource de

---

* L'homme n'eſt rien qu'autant qu'il a acquis.

notre malheur ou de notre bonheur. Observer l'influence de ce principe, c'eſt donc le ſeul moyen de nous étudier nous-mêmes.

L'hiſtoire des facultés de notre Statue rend ſenſible le progrès de toutes ces choſes. Lorſqu'elle étoit bornée au ſentiment fondamental, une Senſation uniforme étoit tout ſon être, toute ſa connoiſſance, tout ſon plaiſir. En lui donnant ſucceſſivement de nouvelles manieres d'être & de nouveaux ſens, nous l'avons vue former des deſirs, apprendre de l'expérience à les régler ou à les ſatisfaire, & paſſer de beſoins en beſoins, de connoiſſances en connoiſſances, de plaiſirs en plaiſirs. Elle n'eſt donc rien qu'autant qu'elle a acquis. Pourquoi n'en ſeroit-il pas de même de l'homme ?

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

AVANT-PROPOS.

Des obſervations ſur un homme qui n'a encore contracté aucune ſorte d'habitude, doivent être regardées comme les commencemens de l'hiſtoire de l'eſprit humain : il me paroît qu'elles détruiſent dans le principe tous les ſyſtêmes métaphyſiques, qui ſont nés des préjugés, & qu'elles diſpenſent de jetter les yeux ſur cette multitude d'opinions, qui voilent la vérité, l'alterent ou la combattent. C'eſt pour en donner un exemple ſenſible, que je joins ici une Diſſertation ſur la Liberté. Comme il n'y a peut-être pas de queſtion ſur laquelle on ait plus écrit, ni avec plus de ſubtilité, elle ſera très-propre à montrer les avantages de la méthode que nous avons ſuivie dans le Traité des Senſations.

DISSERTATION
SUR
LA LIBERTÉ.

§. 1. * SUPPOSONS que notre Statue ne trouve jamais d'obſtacle à ſes deſirs, qu'elle ne ſoit jamais expoſée à aucune peine pour les avoir ſatisfaits, & qu'elle jouiſſe toujours de ce qui peut lui faire le plus grand plaiſir ; en ce cas, elle ne connoîtra pas la crainte, elle vivra ſans précaution, & obéira ſans inquiétude à tous ſes penchans.

§. 2. ** A-t-elle tout-à-la-fois pluſieurs beſoins également preſſans? Elle a pluſieurs deſirs, qui agiſſent avec des forces égales. Aucun ne peut vaincre, elle

---

* Suppoſition où la Statue ne trouve point d'obſtacle à ſes deſirs.

** Où ſes deſirs ſont en équilibre.

flotte entre plusieurs objets, & elle ne se porte pas plus à l'un qu'à l'autre.

§. 3. * Mais s'il survient une circonstance qui lui retrace plus vivement le plaisir de jouir d'un de ces objets; l'inquiétude, que produit la privation de ce plaisir, en devient plus grande. De-là, naît un desir qui trouve dans les autres d'autant moins de résistance, qu'il leur est plus supérieur; & qui les soumet quelquefois si rapidement, qu'il ne paroît presque pas avoir eu à les combattre.

Varions souvent les circonstances, à chaque changement ce sera un nouveau besoin qui dominera, & la Statue ira de desirs en desirs, sans savoir jamais se fixer. Le goût qu'elle avoit hier pour un fruit, cédera à la passion qu'elle a aujourd'hui pour un autre, & qui demain ne subsistera plus.

§. 4. ** Jusques-là, elle n'a point oc-

* Où ils sont supérieurs les uns aux autres.

** Où ils trouvent des obstacles & l'exposent à des peines.

caſion de délibérer. Mais, ſi pour ne ſuppoſer que ce qui doit naturellement arriver, nous l'abandonnons au cours naturel des événemens; elle rencontrera, non-ſeulement des obſtacles à ſes deſirs, elle ſera encore ſouvent bien éloignée de trouver quelque ſorte de plaiſir dans les objets qu'elle aura recherchés; quelquefois même elle éprouvera des maux auxquels elle ne s'étoit pas attendue.

§. 5. * Dans une pareille ſituation, elle ſe rappele les circonſtances où elle a été plus heureuſe. Elle ſe ſouvient qu'au moment, où elle s'eſt livrée à l'objet qui fait ſon tourment; il y en avoit d'autres dont la jouiſſance lui étoit offerte, & qu'elle ſait par expérience être propres à ſon bonheur. Elle juge auſſi-tôt qu'il a été en ſon pouvoir de les préférer, comme en effet elle les a préférés dans d'autres occaſions. Dès-lors elle les regrette, & elle ſouffre non-ſeulement par les maux,

* Elle ſe repent.

qui accompagnent le choix qu'elle a fait; elle souffre encore par la privation des avantages, qui eussent été la suite d'un choix différent. Or, la peine qu'elle éprouve, lorsqu'elle fait cette comparaison, & qu'elle juge qu'il n'a tenu qu'à elle de mieux choisir, la peine, en un mot, qui accompagne ses regrets, est ce que nous nommons *repentir.*

§. 6. * Le repentir, dont elle fait souvent l'expérience, lui apprend combien il lui importe de délibérer, avant de se déterminer.

§. 7. ** Lorsqu'elle a plusieurs desirs, elle les considere donc par les moyens de les satisfaire, par les obstacles à surmonter, par les plaisirs de la jouissance, & par les peines auxquelles elle peut être exposée. Elle les compare sous chacun de ses égards. La réflexion tient la balance; & au lieu de chercher l'objet qui offre le

* Elle sent qu'il lui importe de délibérer.

** Elle délibere.

plaiſir le plus vif, elle obſerve celui où il y a le plus de plaiſir avec le moins de peine ; & qui ôtant toute occaſion au repentir, peut contribuer au plus grand bonheur. Car le motif qui porte nôtre Statue à délibérer, ce n'eſt pas de jouir des plus vives Senſations, c'eſt de faire des choix qui ne laiſſent point de regrets après eux.

§. 8. * Elle ne donne donc plus la préférence à l'objet qui promet les ſentimens les plus agréables, comme elle faiſoit, quand l'expérience ne lui avoit point encore appris à en appréhender les ſuites. L'intérêt qu'elle a d'éviter la douleur, l'accoutume à réſiſter à ſes deſirs : elle délibere, ſurmonte quelquefois ſes paſſions, & préfere ce qu'elle deſiroit moins.

§. 9. ** Mais pour donner lieu à la délibération, il faut que les paſſions ſoient dans un degré, qui laiſſe agir les facultés

---

* Elle réſiſte à ſes deſirs.

** Les paſſions violentes lui enlevent ſeules le pouvoir de délibérer.

de l'ame. Leur violence pourroit être telle, que la Statue n'aura égard ni aux moyens qu'elle peut employer, ni aux obstacles à franchir, ni aux peines auxquelles elle s'expose : elle ne songera qu'au plaisir qu'elle desire, & elle en voudra jouir, quoi qu'il puisse arriver. Elle ne le comparera donc pas avec d'autres, pour découvrir, s'il en est qui méritent la préférence; &, par conséquent, elle ne délibérera pas.

§. 10. * Ce cas seul excepté, elle aura toujours le pouvoir de délibérer. Il suffit pour cela de lui supposer quelque connoissance des objets, parmi lesquels elle doit choisir; il suffit que l'expérience lui ait fait voir une partie des avantages & des inconvéniens qui leur sont attachés.

Or, quelles que soient ses connoissances, nous avons vu qu'elle en fait assez pour être sujette au repentir : elle en fait donc assez pour avoir occasion de délibérer.

---

* Dans tout autre cas, elle tient ce pouvoir des connoissances qu'elle a acquises.

.. Supposons qu'étant dans un lieu, où elle trouve de quoi se nourrir, sans avoir rien à craindre, le goût qu'elle a pour un fruit, l'engage à passer dans un autre, où elle court des dangers : elle juge qu'il ne tenoit qu'à elle de rester où elle étoit, comme il dépend d'elle d'y retourner. Revenue dans ce premier lieu, le desir de ce fruit peut renaître. Alors elle balance le plaisir d'en manger avec le danger auquel il faut s'exposer. Elle délibere, & le desir vaincu est souvent l'effet de cette délibération. Son expérience lui confirme donc dans mille occasions, qu'elle peut résister à ses desirs; & que lorsqu'elle a fait un choix, il étoit en son pouvoir de ne le pas faire.

§. 11. * Par conséquent, il n'y a aucune de ses actions, si elles les prend chacune à part, qu'elle ne puisse considérer comme n'ayant pas lieu, & par rapport à laquelle elle ne puisse se réduire au seul

* Elle a en conséquence le pouvoir d'agir & de ne pas agir.

pouvoir. En effet, quand elle est en repos, elle est organisée comme quand elle marchoit : il ne lui manque rien de ce qui est nécessaire pour marcher. De même, quand elle est en mouvement, il ne lui manque rien de ce qu'il faut pour rester en repos. Voilà le pouvoir : il emporte deux idées; l'une qu'on ne fait pas une chose, l'autre, qu'il ne manque rien pour la faire.

§. 12. * Dès que notre Statue se connoît un pareil pouvoir, elle se connoît libre : car la Liberté n'est que le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait.

§. 13. ** Mais ce seroit une absurdité à elle d'imaginer, qu'elle peut se réduire au simple pouvoir, par rapport à deux actions contradictoires; qu'elle peut, par exemple, au même instant vouloir & ne

---

* Elle est donc libre.

** Pouvoir qui n'est pas nécessaire à la Liberté.

pas vouloir, se promener & ne pas se promener. Le choix entre ces actions est l'effet de sa liberté : mais elle est nécessairement voulant ou ne voulant pas, se promenant ou ne se promenant pas.

§. 14. * Il ne faut donc pas demander en général, si on a le pouvoir de vouloir & de ne pas vouloir : mais il faut demander, si quand on veut, on a celui de ne pas vouloir ; si & quand on ne veut pas, on a celui de vouloir.

§. 15. ** Si on ne délibere pas, on ne choisit pas : on ne fait que suivre l'impression des objets. En pareil cas, la Liberté ne sauroit encore avoir lieu.

Mais pour délibérer, il faut connoître les avantages & les inconvéniens d'obéir à ses desirs ou d'y résister ; & la délibération, comme nous avons vu, suppose de l'ex-

---

* Pouvoir qui constitue la liberté.

** L'exercice de ce pouvoir suppose des connoissances.

périence & des connoissances. La Liberté en suppose donc également.

Si notre Statue ayant un besoin, ne connoissoit encore qu'un seul objet propre à la soulager, & ne prévoyoit aucun inconvénient à en jouir, elle s'y porteroit non-seulement sans délibérer, mais même sans en avoir le pouvoir; car elle n'auroit pas de quoi délibérer. Elle ne seroit donc pas libre. L'expérience lui montre-t-elle de nouveaux objets, qui peuvent aussi la satisfaire? Elle a dans les avantages & les inconvéniens qu'elle y découvre, de quoi délibérer. Elle a donc tout ce qu'il faut pour examiner si elle se portera à ce qu'elle desiroit d'abord, ou si elle ne s'y portera pas, si elle le voudra, ou si elle ne le voudra pas. Elle est libre.

Les connoissances la dégagent donc peu-à-peu de l'esclavage, auquel ses besoins paroissent d'abord l'assujettir : elles brisent les chaînes, qui la tenoient dans la dépendance des objets, & lui apprennent

à ne ſe livrer qu'avec choix, & qu'autant qu'elle croit trouver ſon bonheur.

§. 16. * Mais il faut remarquer que n'étant néceſſaires à la Liberté, que pour donner le pouvoir de délibérer, les moins exactes y contribuent auſſi bien que les autres. Nous n'en ſommes donc pas moins libres, pour avoir quelquefois des idées peu juſtes. Notre conduite en eſt ſeulement moins sûre. Cherchons donc à acquérir toutes les connoiſſances néceſſaires à notre état, afin de faire le meilleur uſage poſſible de notre Liberté. Dieu lui-même n'uſe ſi bien de la ſienne, que parce que connoiſſant tout, il ne fait jamais que ce qui eſt le plus digne de lui.

§. 17. ** La Liberté ne conſiſte donc pas dans des déterminations indépen-

---

* Les connoiſſances les plus exactes, font faire le meilleur uſage de la Liberté.

** Dépendance qui n'eſt pas contraire à la Liberté.

dantes de l'action des objets, & de toute influence des connoissances que nous avons acquises. Il faut bien que dépendions des objets par l'inquiétude que nous cause leur privation, puisque nous avons des besoins; & il faut bien encore que nous nous réglions d'après notre expérience sur le choix de ce qui peut nous être utile, puisque c'est elle seule qui nous instruit à cet égard. Si nous voulions une chose indépendamment des connoissances que nous en avons, nous la voudrions, quoique persuadés qu'elle ne peut que nous nuire. Nous voudrions notre mal pour notre mal, ce qui est impossible.

§. 18. * La Liberté consiste donc dans des déterminations, qui, en supposant que nous dépendons toujours par quelque endroit de l'action des objets, sont une suite des délibérations que nous avons faites, ou que nous avons eu le pouvoir de faire.

---

* En quoi consiste la Liberté.

Confiez la conduite d'un vaiſſeau à un homme qui n'a aucune connoiſſance de la navigation, le vaiſſeau ſera le jouet des vagues. Mais un Pilote habile en ſaura ſuſpendre, arrêter la courſe; avec un même vent, il en ſaura varier la direction; & ce n'eſt que dans la tempête, que le gouvernail ceſſera d'obéir à ſa main. Voilà l'image de l'homme.

Le malaiſe dans ſon origine, eſt un ſouffle léger, qui peut devenir un aquilon furieux. Tant qu'on ne connoît pas ce qu'on a à craindre, on en ſuit toute l'impreſſio ; on lui obéit: inſtruit au contraire par l'expérience on dirige ſes mouvemens, on les ſuſpend, on jette l'ancre. Il n'y a plus que des paſſions violentes qui puiſſent enlever cet empire.

Fin de la Diſſertation.

RÉPONSE

A un reproche qui m'a été fait ſur le projet exécuté dans le Traité des Senſations.

CE projet n'eſt pas neuf, m'a-t-on dit; il eſt propoſé dans la Lettre ſur les Sourds & Muets imprimée en 1751.

Je conviens que l'Auteur de cette Lettre propoſe de décompoſer un homme : mais il y avoit déjà long-temps que Mademoiſelle Ferrand m'avoit communiqué cette idée. Pluſieurs perſonnes ſavoient même que c'étoit-là l'objet d'un Traité auquel je travaillois, & l'Auteur de la Lettre ſur les Sourds & Muets ne l'ignoroit pas.

Cependant, conduit à cette idée par ſes propres réflexions, il a pu la regarder comme à lui. « L'idée, dit-il, du Muet de » convention, ou celle d'ôter la parole » à un homme pour s'éclairer ſur la for- » mation du langage, cette idée, dis-je,

» un peu généralisée, m'a conduit à con-
» sidérer l'homme distribué en autant
» d'êtres distincts & séparés, qu'il a de
» sens. *p.* 226 ».

Il seroit bien plus aisé d'expliquer cette rencontre, que de dire pourquoi ce sujet n'a pas été traité plutôt. Il semble que la décomposition de l'homme auroit dû se présenter à l'esprit de tous les Métaphysiciens. Quoiqu'il en soit, l'Auteur de la Lettre en question est trop riche de ses propres idées, pour être soupçonné d'avoir besoin de celles des autres. Il se distingue également par la nouveauté de ses vues, par la finesse de ses réflexions & par le coloris de son stile; & je dois seul me déclarer plagiaire, si c'est l'être que de m'approprier des idées qu'on m'a abandonnées, & dont on ne vouloit faire aucun usage.

Au reste, si nous avons eu à peu près le même objet, nous ne nous sommes pas rencontrés dans les observations que nous avons faites. Le Lecteur jugera des unes & des autres; & pour lui en faciliter les

moyens, je vais transcrire tout ce que dit à ce sujet l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & Muets.

« Mon idée, dit-il, seroit donc de » décomposer, pour ainsi dire, un homme, » & de considérer ce qu'il tient de cha» cun des sens qu'il possede. Je me sou» viens d'avoir été quelquefois occupé de » cette espece d'anatomie métaphysique, » & je trouvois que de tous les sens, » l'œil étoit le plus superficiel, l'oreille le » plus orgueilleux, l'odorat le plus vo» luptueux, le goût le plus superstitieux » & le plus inconstant, le toucher le plus » profond & le plus philosophe. Ce se» roit, à mon avis, une société plaisante, » que celle de cinq personnes dont cha» cune n'auroit qu'un sens; il n'y a pas » de doute que ces gens-là ne se traitassent » tous d'insensés, & je vous laisse à penser » avec quel fondement. C'est-là pourtant » une image de ce qui arrive à tout mo» ment dans le monde; on n'a qu'un sens » & l'on juge de tout. Au reste, il y a

» une observation singuliere à faire sur
» cette société de cinq personnes, dont
» chacune ne jouiroit que d'un sens; c'est
» que par la facilité qu'elles auroient d'abs-
» traire, elles pourroient toutes être Géo-
» metres, s'entendre à merveille, & ne
» s'entendre qu'en Géométrie. Mais je
» reviens..., *p.* 22... 25.

» Vous ne concevez pas, dites-vous,
» (*p.* 250, *au commencement d'une se-*
» *conde Lettre qui donne des éclairciſſe-*
» *mens sur la premiere*), comment dans
» la distribution singuliere d'un homme
» distribué en autant de parties pensantes
» que nous avons de sens, il arriveroit
» que chaque sens devînt Géometre, &
» qu'il se formât jamais entre les cinq
» sens une société, où l'on parleroit de
» tout, & où l'on ne s'entendroit qu'en
» Géométrie. Je vais tâcher d'éclaircir cet
» endroit, car toutes les fois que vous
» aurez de la peine à m'entendre, je dois
» penser que c'est ma faute.

» L'odorat voluptueux n'aura pu s'ar-

» rêter sur des fleurs ; l'oreille délicate
» être frappée des sons ; l'œil prompt &
» rapide se promener sur différens ob-
» jets ; le goût inconstant & capricieux
» changer de saveurs ; le toucher pesant
» & matériel s'appuyer sur des solides,
» sans qu'il reste à chacun de ces obser-
» vateurs la mémoire ou la conscience
» d'une, de deux, trois, quatre, &c.
» perceptions différentes ; ou celles de
» la même perception une, deux, trois,
» quatre fois réitérées ; & par conséquent,
» la notion des nombres *un*, *deux*, *trois*,
» *quatre*, &c. Les expériences fréquentes
» qui nous constatent l'existence des êtres
» ou de leurs qualités sensibles, nous con-
» duisent en même-tems à la notion abs-
» traite des nombres ; & quand le toucher,
» par exemple, dira, *j'ai saisi deux globes*,
» *un cylindre* ; de deux choses l'une, ou
» il ne s'entendra pas ; ou avec la no-
» tion de globe & de cylindre, il aura
» celle des nombres *un* & *deux*, qu'il
» pourra séparer par abstraction, des corps

» auxquels il les appliquoit, & se for-
» mer un objet de méditation & de cal-
» culs; de calculs arithmétiques, si les
» symboles de ses notions numériques ne
» désignent ensemble ou séparément qu'une
» collection d'unités déterminée; de cal-
» culs algébriques, si plus généraux, ils
» s'étendent chacun indéterminément à
» toute collection d'unités.

» Mais la vue, l'odorat & le goût sont
» capables des mêmes progrès scientifi-
» ques. Nos sens distribués en autant d'êtres
» pensans, pourroient donc s'élever tous
» aux spéculations les plus sublimes de
» l'arithmétique & de l'algebre; sonder
» les profondeurs de l'analyse; se propo-
» ser entr'eux les problêmes les plus com-
» pliqués sur la nature des équations,
» & les résoudre, comme s'ils étoient
» des Diophantes. C'est peut-être ce que
» fait l'huitre dans sa coquille.

» Quoi qu'il en soit, il s'ensuit que les
» mathématiques pures entrent dans notre
» ame par tous les sens, & que les notions

» abstraites nous devroient être bien fa-
» milieres. Cependant, ramenés sans cesse
» par nos besoins & par nos plaisirs, de
» la sphere des abstractions, vers les
» êtres réels, il est à présumer que nos
» sens personnifiés ne feroient pas une
» longue conversation, sans rejoindre les
» qualités des êtres à la notion abstraite des
» nombres. Bientôt l'œil bigarera son dis-
» cours & ses calculs de couleurs, & l'o-
» reille dira de lui, *voilà sa folie qui le tient*;
» le goût, *c'est grand dommage*; l'odo-
» rat, *il entend l'analyse à merveille*; &
» le toucher; *mais il est fou à lier, quand*
» *il en est sur ses couleurs*. Ce que j'i-
» magine de l'œil, convient également
» aux quatre autres sens. Ils se trouve-
» ront tous un ridicule; & pourquoi nos
» sens ne feroient-ils pas séparés ce qu'ils
» font bien quelquefois réunis?

» Mais les notions des nombres ne se-
» ront pas les seules qu'ils auront com-
» munes. L'odorat devenu Géometre, &
» regardant la fleur comme un centre

» trouvera la loi ſelon laquelle l'odeur » s'affoiblit en s'en éloignant; & il n'y en » a pas un des autres qui ne puiſſe s'éle- » ver ſinon au calcul, du moins à la no- » tion des *intenſités* & des *rémiſſions*. On » pourroit former une table aſſez cu- » rieuſe des qualités ſenſibles & des notions » abſtraites, communes & particulieres » à chacun des ſens; mais ce n'eſt pas » ici mon affaire. Je remarquerai ſeule- » ment que plus un ſens ſeroit riche, » plus il auroit de notions particulieres, » & plus il paroîtroit extravagant aux » autres. Il traiteroit ceux-ci d'êtres bor- » nés; mais en revanche, ces êtres bor- » nés le prendroient ſérieuſement pour un » fou. Que le plus ſot d'entr'eux ſe croi- » roit infailliblement le plus ſage. Qu'un » ſens ne ſeroit gueres contredit, que » ſur ce qu'il ſauroit le mieux. Qu'ils » ſeroient preſque toujours quatre contre » un; ce qui doit donner bonne opinion » des jugemens de la multitude. Qu'au » lieu de faire de nos ſens perſonnifiés une

» société de cinq personnes, si on en com-
» pose un peuple, ce peuple se divisera
» nécessairement en cinq sectes, la secte
» des yeux, celle des nez, la secte des
» palais, celle des oreilles, & la secte
» des mains. Que ces sectes auront toutes
» la même origine, l'ignorance & l'inté-
» rêt. Que l'esprit d'intolérance & de
» persécution se glissera bientôt entr'elles.
» Que les yeux seront condamnés aux
» petites maisons, comme des vision-
» naires; les nez regardés comme des im
» béciles; les palais évités comme des gens
» insupportables par leurs caprices & leur
» fausse délicatesse, les oreilles détestées
» pour leur curiosité & leur orgueil, &
» les mains méprisées pour leur matéria-
» lisme; & que si quelque puissance su-
» périeure secondoit les intentions droites
» & charitables de chaque parti, en un
» instant la nation entiere seroit exter-
» minée ».

EXTRAIT RAISONNÉ

DU TRAITÉ

DES SENSATIONS

LE principal objet de cet ouvrage eſt de faire voir comment toutes nos connoiſſances & toutes nos facultés viennent des ſens, ou, pour parler plus exactement, des ſenſations : car dans le vrai les ſens ne ſont que cauſe occaſionnelle. Ils ne ſentent pas, c'eſt l'ame ſeule qui ſent à l'occaſion des organes; & c'eſt des ſenſations qui la modifient, qu'elle tire toutes ſes connoiſſances & toutes ſes facultés.

Cette recherche peut infiniment contribuer aux progrès de l'art de raiſonner; elle le peut ſeule développer juſques dans ſes premiers principes. En effet, nous ne découvrirons pas une maniere sûre de conduire conſtamment nos penſées, ſi nous ne ſavons pas comment elles ſe ſont formées. Qu'attend-on de ces Philoſophes qui ont continuellement recours à un inſtinct qu'ils ne ſauroient définir? Se flattera-t-on de

tarir la ſource de nos erreurs, tant que notre ame agira auſſi myſtérieuſement ? Il faut donc nous obſerver dès lès premieres ſenſations que nous éprouvons, il faut démêler la raiſon de nos premieres opérations, remonter à l'origine de nos idées, en développer la génération, les ſuivre juſqu'aux limites que la nature nous a preſcrites : en un mot, il faut, comme le dit Bacon, renouveller tout l'entendement humain.

Mais, objectera-t-on, tout eſt dit, quand on a répété d'après Ariſtote, que nos connoiſſances viennent des ſens. Il n'eſt point d'homme d'eſprit qui ne ſoit capable de faire ce développement que vous croyez ſi néceſſaire, & rien n'eſt ſi inutile que de s'appeſantir avec Locke ſur ces détails. Ariſtote montre bien plus de génie, lorſqu'il ſe contente de renfermer tout le ſyſtême de nos connoiſſances dans une maxime générale.

Ariſtote, j'en conviens, étoit un des plus grands génies de l'antiquité, & ceux qui font cette objection, ont ſans doute beaucoup d'eſprit. Mais pour ſe convaincre combien les reproches qu'ils font à Locke, ſont peu fondés, & combien il leur ſeroit utile d'étudier ce Philoſophe au lieu de le critiquer ; il ſuffit de les entendre rai-

ſonner, ou de lire leurs ouvrages, s'ils ont écrit ſur des matieres philoſophiques.

Si ces hommes joignoient à une méthode exacte beaucoup de clarté, beaucoup de préciſion, ils auroient quelque droit de regarder comme inutiles les efforts que fait la métaphyſique, pour connoître l'eſprit humain : mais on pourroit bien les ſoupçonner de n'eſtimer ſi fort Ariſtote, qu'afin de pouvoir mépriſer Locke ; & de ne mépriſer celui-ci, que dans l'eſpérance de jetter du mépris ſur des écrivains plus modernes.

Il y a long-tems qu'on dit que toutes nos connoiſſances ſont originaires des ſens. Cependant les Péripatéticiens étoient ſi éloignés de connoître cette vérité, que malgré l'eſprit que pluſieurs d'entr'eux avoient en partage, ils ne l'ont jamais ſu développer, & qu'après pluſieurs ſiecles, c'étoit encore une découverte à faire.

Souvent un Philoſophe ſe déclare pour la vérité ſans la connoître : tantôt il obéit au torrent, il ſuit l'opinion du grand nombre : tantôt plus ambitieux que docile, il réſiſte, il combat, & quelquefois, il parvient à entraîner la multitude.

C'eſt ainſi que ſe ſont formées preſque toutes les ſectes : elles raiſonnoient ſouvent au hazard ; mais il falloit bien que

quelques-unes euſſent raiſon, puiſqu'elles ſe contrediſoient.

J'ignore quel a été le motif d'Ariſtote, lorſqu'il a avancé ſon principe ſur l'origine de nos connoiſſances. Mais ce que je ſais, c'eſt qu'il ne nous a laiſſé aucun ouvrage où ce principe ſoit développé, & que d'ailleurs il cherchoit à être en tout contraire aux opinions de Platon.

Immédiatement après Ariſtote vient Locke; car il ne faut pas compter les autres Philoſophes qui ont écrit ſur le même ſujet. Cet Anglois y a ſans doute répandu beaucoup de lumiere; mais il y a encore laiſſé de l'obſcurité. Nous verrons que la plupart des jugemens qui ſe mêlent à toutes nos ſenſations lui ont échappé; qu'il n'a pas connu combien nous avons beſoin d'apprendre à toucher, à voir, à entendre, &c. que toutes les facultés de l'ame lui ont paru des qualités innées, & qu'il n'a pas ſoupçonné qu'elles pourroient tirer leur origine de la ſenſation même.

Il étoit ſi loin d'embraſſer dans toute ſon étendue le ſyſtême de l'homme, que ſans Molineux peut-être n'eût-il jamais eu occaſion de remarquer qu'il ſe mêle des jugemens aux ſenſations de la vue. Il nie expreſſément qu'il en ſoit de même des

autres ſens. Il croyoit donc que nous nous ſervons de ceux-ci naturellement, par une eſpece d'inſtinct, ſans que la réflexion ait contribué à nous en donner l'uſage.

M. de Buffon, qui a tenté de faire l'hiſtoire de nos penſées, ſuppoſe tout d'un coup dans l'homme qu'il imagine, des habitudes qu'il auroit dû lui faire acquérir. Il n'a pas connu par quelle ſuite de jugemens chaque ſens ſe développe. Il dit que dans les animaux, l'odorat eſt le premier, que ſeul il leur tiendroit lieu de tous les autres, & que dès les premiers inſtans, avant par conſéquent d'avoir reçu des leçons du toucher, il détermine & dirige tous leurs mouvemens.

Le Traité des Senſations eſt le ſeul ouvrage où l'on ait dépouillé l'homme de toutes ſes habitudes. En obſervant le ſentiment dans ſa naiſſance, on y démontre comment nous acquérons l'uſage de nos facultés; & ceux qui auront bien ſaiſi le ſyſtême de nos ſenſations, conviendront qu'il n'eſt plus néceſſaire d'avoir recours aux mots vagues d'inſtinct, de mouvement machinal, & autres ſemblables.

Mais pour remplir l'objet de cet ouvrage, il falloit abſolument mettre ſous les yeux le principe de toutes nos opérations : auſſi ne le perd-on jamais de

vue. Il ſuffira de l'indiquer dans cet Extrait.

Si l'homme n'avoit aucun intérêt à s'occuper de ſes ſenſations, les impreſſions que les objets feroient ſur lui, paſſeroient comme des ombres, & ne laiſſeroient point de traces. Après pluſieurs années, il ſeroit comme le premier inſtant, ſans avoir acquis aucune connoiſſance, & ſans avoir d'autres facultés que le ſentiment. Mais la nature de ſes ſenſations ne lui permet pas de reſter enſeveli dans cette létargie. Comme elles ſont néceſſairement agréables ou déſagréables, il eſt intéreſſé à chercher les unes, & à ſe dérober aux autres; & plus le contraſte des plaiſirs & des peines a de vivacité, plus il occaſionne d'action dans l'ame.

Alors la privation d'un objet que nous jugeons néceſſaire à notre bonheur, nous donne ce malaiſe, cette inquiétude que nous nommons *beſoin*, & d'où naiſſent les déſirs. Ces beſoins ſe répetent ſuivant les circonſtances, ſouvent même il s'en forme de nouveaux, & c'eſt là ce qui développe nos connoiſſances & nos facultés.

Locke eſt le premier qui ait remarqué que l'inquiétude cauſée par la privation d'un objet, eſt le principe de nos déterminations. Mais il fait naître l'inquiétude du deſir, & c'eſt préciſément le contraire:

il met d'ailleurs entre le deſir & la volonté plus de différence qu'il n'y en a en effet : enfin il ne conſidere l'influence de l'inquiétude, que dans un homme qui a l'uſage de tous ſes ſens, & l'exercice de toutes ſes facultés.

Il reſtoit donc à démontrer que cette inquiétude eſt le premier principe qui nous donne les habitudes de toucher, de voir, d'entendre, de ſentir, de goûter, de comparer, de juger, de réfléchir, de deſirer, d'aimer, de haïr, de craindre, d'eſpérer, de vouloir; que c'eſt par elle, en un mot, que naiſſent toutes les habitudes de l'ame & du corps.

Pour cela il étoit néceſſaire de remonter plus haut que n'a fait ce Philoſophe. Mais dans l'impuiſſance où nous ſommes d'obſerver nos premieres penſées & nos premiers mouvemens, il falloit deviner & par conſéquent, il falloit faire différentes ſuppoſitions.

Cependant, ce n'étoit pas encore aſſez de remonter à la ſenſation. Pour découvrir le progrès de toutes nos connoiſſances & de toutes nos facultés, il étoit important de démêler ce que nous devons à chaque ſens, recherche qui n'avoit point encore été tentée. De-là, ſe ſont formées

les quatre parties du Traité des Senſations.

La premiere ; qui traite des ſens qui par eux-mêmes ne jugent pas des objets extérieurs.

La ſeonde, du toucher ou du ſeul ſens qui juge par lui-même des objets extérieurs.

La troiſieme, comment le toucher apprend aux autres ſens à juger des objets extérieurs.

La quatrieme, des beſoins, des idées & de l'induſtrie, d'un homme iſolé qui jouit de tous ſes ſens.

Cette expoſition montre ſenſiblement que l'objet de cet ouvrage eſt de faire voir quelles ſont les idées que nous devons à chaque ſens, & comment, lorſqu'ils ſe réuniſſent, ils nous donnent toutes les connoiſſances néceſſaires à notre conſervation.

C'eſt donc des ſenſations que naît tout le ſyſtême de l'homme : ſyſtême complet dont toutes les parties ſont liées, & ſe ſoutiennent mutuellement. C'eſt un enchaînement de vérités : les premieres obſervations préparent celles qui les doivent ſuivre, les dernieres confirment celles qui les ont précédées. Si, par exemple, en liſant la premiere partie, on commence à pen-

ſer que l'œil pourroit bien ne point juger par lui-même des grandeurs, des figures, des ſituations & des diſtances : on eſt tout-à-fait convaincu, lorſqu'on apprend dans la troiſieme, comment le toucher lui donne toutes ces idées.

Si ce ſyſtême porte ſur des ſuppoſitions, toutes les conſéquences qu'on en tire, ſont ateſtées par notre expérience. Il n'y a point d'homme, par exemple, borné à l'odorat, un parel animal ne ſauroit veiller à ſa conſervation ; mais pour la vérité des raiſonnemens que nous avons faits en l'obſervant, il ſuffit qu'un peu de réflexion ſur nous-mêmes nous faſſe reconnoître, que nous pourrions devoir à l'odorat toutes les idées & toutes les facultés que nous découvrons dans cet homme, & qu'avec ce ſeul ſens, il ne nous ſeroit pas poſſible d'en acquérir d'autres. On auroit pu ſe contenter de conſidérer l'odorat en faiſant abſtraction de la vue, de l'ouie, du goût & du toucher : ſi on a imaginé des ſuppoſitions, c'eſt parce qu'elles rendent cette abſtraction plus facile.

Précis de la premiere Partie.

Locke diſtingue deux ſources de nos idées, les ſens & la réflexion. Il ſeroit plus exact de n'en reconnoître qu'une, ſoit

parce que la réflexion n'eſt dans ſon principe que la ſenſation même, ſoit parce qu'elle eſt moins la ſource des idées, que le canal par lequel elles découlent des ſens.

Cette inexactitude, quelque légere qu'elle paroiſſe, répand beaucoup d'obſcurité dans ſon ſyſtême; car elle le met dans l'impuiſſance d'en développer les principes. Auſſi ce Philoſophe ſe contente-t-il de reconnoître que l'ame apperçoit, penſe, doute, croit, raiſonne, connoît, veut, réfléchit; que nous ſommes convaincus de l'exiſtence de ces opérations, parce que nous les trouvons en nous-mêmes, & qu'elles contribuent aux progrès de nos connoiſſances: mais il n'a pas ſenti la néceſſité d'en découvrir le principe & la génération, il n'a pas ſoupçonné qu'elles pourroient n'être que des habitudes acquiſes; il paroît les avoir regardées comme quelque choſe d'inné, & il dit ſeulement qu'elles ſe perfectionnent par l'exercice.

J'eſſayai en 1746 de donner la génération des facultés de l'ame. Cette tentative parut neuve, & eut quelque ſuccès; mais elle le dut à la maniere obſcure dont je l'exécutai. Car tel eſt le ſort des découvertes ſur l'eſprit humain: le grand jour dans lequel elles ſont expoſées,

poſés, les fait paroître ſi ſimples, qu'on lit des choſes dont on n'avoit jamais eu aucun ſoupçon, & qu'on croit cependant ne rien apprendre.

Voilà le défaut du Traité des Senſations. Lorſqu'on a lu dans l'exorde le *jugement, la réflexion, les paſſions, toutes les opérations de l'ame, en un mot, ne ſont que la ſenſation même qui ſe transforme différemment.* On a cru voir un paradoxe dénué de toute eſpece de preuve; mais à peine la lecture de l'ouvrage a-t-elle été achevée, qu'on a été tenté de dire, *c'eſt une vérité toute ſimple, & perſonne ne l'ignoroit.* Bien des lecteurs n'ont pas réſiſté à la tentation.

Cette vérité eſt le principal objet de la premiere partie du Traité des Senſations. Mais comme elle peut être démontrée en conſidérant tous nos ſens à la fois, je ne les ſéparerai pas dans ce moment, & ce ſera une occaſion de la préſenter dans un nouveau jour.

Si une multitude de Senſations ſe font à la fois avec le même degré de vivacité, ou à peu près, l'homme n'eſt encore qu'un animal qui ſent : l'expérience ſeule ſuffit pour nous convaincre qu'alors la multitude des impreſſions ôte toute action à l'eſprit.

Mais ne laiſſons ſubſiſter qu'une ſeule Senſation, ou même ſans retrancher entierement les autres, diminuons-en ſeulement la force; auſſi-tôt l'eſprit eſt occupé plus particulierement de la Senſation qui conſerve toute ſa vivacité, & cette Senſation devient attention, ſans qu'il ſoit néceſſaire de ſuppoſer rien de plus dans l'ame.

Je ſuis, par exemple, peu attentif à ce que je vois, je ne le ſuis même point du tout, ſi tous mes ſens aſſailliſſent mon ame de toute part; mais les Senſations de la vue deviennent attention dès que mes yeux s'offrent ſeuls à l'action des objets. Cependant les impreſſions que j'éprouve peuvent être alors, & ſont quelquefois ſi étendues, ſi variées & en ſi grand nombre, que j'apperçois une infinité de choſes, ſans être attentif à aucune; mais à peine j'arrête la vue ſur un objet, que les Senſations particulieres que j'en reçois, ſont l'attention même que je lui donne. Ainſi une Senſation eſt attention, ſoit parce qu'elle eſt ſeule, ſoit parce qu'elle eſt plus vive que toutes les autres.

Qu'une nouvelle Senſation acquiere plus de vivacité que la première, elle deviendra à ſon tour attention.

Mais plus la premiere a eu de force, plus l'impreſſion qu'elle a faite ſe conſerve. L'expérience le prouve.

Notre capacité de ſentir ſe partage donc entre la Senſation que nous avons eue & celle que nous avons, nous les appercevons à la fois toutes deux ; mais nous les appercevons différemment : l'une nous paroît paſſée, l'autre nous paroît actuelle.

Appercevoir ou ſentir ces deux Senſations, c'eſt la même choſe : or, ce ſentiment prend le nom de *Senſation*, lorſque l'impreſſion ſe fait actuellement ſur les ſens, & il prend celui de *mémoire*, lorſqu'elle s'y eſt faite, & qu'elle ne s'y fait plus. La mémoire n'eſt donc que la Senſation transformée.

Par-là, nous ſommes capables de deux attentions ; l'une s'exerce par la mémoire, & l'autre par les ſens.

Dès qu'il y a double attention, il y a comparaiſon ; car être attentif à deux idées ou les comparer, c'eſt la même choſe. Or, on ne peut les comparer, ſans appercevoir entr'elles quelque différence ou quelque reſſemblance : appercevoir de pareils rapports, c'eſt *juger*. Les actions de comparer & de juger ne ſont donc que l'attention même : c'eſt ainſi que la Senſation devient ſucceſſivement attention, comparaiſon, jugement.

Les objets que nous comparons ont une multitude de rapports, ſoit parce que les

impreſſions qu'ils font ſur nous ſont tout-à-fait différentes, ſoit parce qu'elles different ſeulement du plus au moins, ſoit parce qu'étant ſemblables, elles ſe combinent différemment dans chacun. En pareil cas, l'attention que nous leur donnons, enveloppe d'abord toutes les Senſations qu'ils occaſionnent. Mais cette attention étant auſſi partagée, nos comparaiſons ſont vagues, nous ne ſaiſiſſons que des rapports confus, nos jugemens ſont imparfaits ou mal aſſurés : nous ſommes donc obligés de porter notre attention d'un objet ſur l'autre, en conſidérant ſéparément leurs qualités. Après avoir, par exemple, jugé de leur couleur, nous jugeons de leur figure, pour juger enſuite de leur grandeur ; & parcourant de la ſorte toutes les ſenſations qu'ils font ſur nous, nous découvrons, par une ſuite de comparaiſons & de jugemens, les rapports qui ſont entr'eux, & le réſultat de ces jugemens eſt l'idée que nous nous formons de chacun. L'attention ainſi conduite eſt comme une lumiere qui réfléchit d'un corps ſur un autre, pour les éclairer tous deux, & je l'appele *réflexion.* La ſenſation après avoir été attention, comparaiſon, jugement, devient donc encore la réflexion même.

En voilà assez pour donner une idée de la maniere dont les facultés de l'entendement sont développées dans le Traité des Sensations ; & pour faire voir que ce n'est pas l'envie de généraliser, qui a fait dire qu'elles naissent toutes d'une même origine. C'est-là un systême qui s'est en quelque sorte fait tout seul, & il n'en est que plus solidement établi. J'ajouterai un mot pour rendre également sensible la génération des facultés de la volonté.

Les choses que nous sentons davantage, sont quelquefois celles que nous avons le plus de peine à expliquer. Ce que nous appelons *desir* en est un exemple. Mallebranche le définit *le mouvement de l'ame*, & il parle en cela comme tout le monde. Il n'arrive que trop souvent aux Philosophes de prendre une métaphore pour une notion exacte. Locke, cependant, est à l'abri de ce reproche ; mais en voulant définir le desir, il l'a confondu avec la cause qui le produit. *L'inquiétude* (1), dit-il, *qu'un homme ressent en lui-même par l'absence d'une chose qui lui donneroit du plaisir si elle étoit présente, c'est ce qu'on nomme desir.* On sera bientôt convaincu que le

(1) Liv. 2. ch. 20. §. 6.

deſir eſt autre choſe que cette inquiétude.

Il n'y a de ſenſations indifférentes que par comparaiſon : chacune eſt en elle-même agréable ou déſagréable : ſentir & ne pas ſe ſentir bien ou mal, ſont des expreſſions tout-à fait contradictoires.

Par conſéquent, c'eſt le plaiſir ou la peine qui occupant notre capacité de ſentir, produit cette attention d'où ſe forment la mémoire & le jugement.

Nous ne ſaurions donc être mal ou moins bien que nous avons été, que nous ne comparions l'état où nous ſommes avec ceux par où nous avons paſſé. Plus nous faiſons cette comparaiſon, plus nous reſſentons cette inquiétude qui nous fait juger qu'il eſt important pour nous de changer de ſituation : nous ſentons le beſoin de quelque choſe de mieux. Bientôt la mémoire nous rappele l'objet que nous croyons pouvoir contribuer à notre bonheur, & dans l'inſtant l'action de toutes nos facultés ſe détermine vers cet objet. Or, cette action des facultés eſt ce que nous nommons *deſir.*

Que faiſons-nous en effet lorſque nous deſirons ? Nous jugeons que la jouiſſance d'un bien nous eſt néceſſaire. Auſſi-tôt notre réflexion s'en occupe uniquement. S'il eſt préſent, nous fixons les yeux ſur

lui, nous tendons les bras pour le ſaiſir. S'il eſt abſent, l'imagination le retrace ; & peint vivement le plaiſir d'en jouir. Le deſir n'eſt donc que l'action des mêmes facultés qu'on attribue à l'entendement, & qui étant déterminée vers un objet par l'inquiétude que cauſe ſa privation, y détermine auſſi l'action des facultés du corps. Or, du deſir naiſſent les paſſions, l'amour, la haine, l'eſpérance, la crainte, la volonté. Tout cela n'eſt donc encore que la ſenſation transformée.

On verra le détail de ces choſes dans le Traité des Senſations. On y explique comment en paſſant de beſoin en beſoin, de deſir en deſir, l'imagination ſe forme, les paſſions naiſſent, l'ame acquiert d'un moment à l'autre plus d'activité, & s'éleve de connoiſſances en connoiſſances.

C'eſt ſur-tout dans la premiere partie qu'on s'applique à démontrer l'influence des plaiſirs & des peines. On ne perd point de vue ce principe dans le cours de l'ouvrage, & on ne ſuppoſe jamais aucune opération dans l'ame de la ſtatue, aucun mouvement dans ſon corps, ſans indiquer le motif qui la détermine.

On a eu encore pour objet dans cette premiere partie, de conſidérer ſéparément & enſemble l'odorat, l'ouie, le goût,

& la vue; & une vérité qui ſe préſente d'abord, c'eſt que ces ſens ne nous donnent par eux-mêmes aucune connoiſſance des objets extérieurs. Si les Philoſophes ont cru le contraire, s'ils ſe ſont trompés juſqu'à ſuppoſer que l'odorat pourroit ſeul régler les mouvemens des animaux; c'eſt que faute d'avoir analyſé les Senſations, ils ont pris pour l'effet d'un ſeul ſens des actions auxquelles pluſieurs concourent.

Un être borné à l'odorat ne ſentiroit que lui dans les Senſations qu'il éprouveroit. Préſentez-lui des corps odoriférans, il aura le ſentiment de ſon exiſtence; ne lui en offrez point, il ne ſe ſentira pas. Il n'exiſte à ſon égard que par les odeurs, que dans les odeurs; il ſe croit, & il ne peut ſe croire que les odeurs mêmes.

On a peu de peine à reconnoître cette vérité, quand il ne s'agit que de l'odorat & de l'ouie. Mais l'habitude de juger à la vue des grandeurs, des figures, des ſituations, & des diſtances, eſt ſi grande, qu'on n'imagine pas comment il y auroit eu un tems où nous aurions ouvert les yeux, ſans voir comme nous voyons.

Il n'étoit pas difficile de prévenir les mauvais raiſonnemens, que le préjugé feroit faire à ce ſujet; puiſque j'en avois fait moi-même dans l'*Eſſai ſur l'origine*

des connoissances humaines. On n'a pas cru devoir y répondre dans le Traité des Sensations, ç'eut été se perdre dans des détails qui auroient fatigué les lecteurs intelligens. On a pensé que les réflexions qui avoient été faites sur l'odorat & sur l'ouie, pourroient écarter toutes les préventions où l'on est sur la vue. En effet, il suffiroit pour cela de raisonner conséquemment : mais ce n'est pas demander peu de chose, quand on a des préjugés à combattre.

Si l'odorat & l'ouie ne donnent aucune idée des objets extérieurs, c'est que par eux-mêmes bornés à modifier l'ame, ils ne lui montrent rien au dehors. Il en est de même de la vue : l'extrémité du rayon qui frappe la rétine, produit une sensation ; mais cette sensation ne se rapporte pas d'elle-même à l'autre extrémité du rayon ; elle reste dans l'œil, elle ne s'étend point au-delà, & l'œil est alors dans le même cas qu'une main, qui au premier moment qu'elle toucheroit, saisiroit le bout d'un bâton. Il est évident que cette main ne connoîtroit que le bout qu'elle tiendroit : elle ne sauroit encore rien découvrir de plus dans sa sensation. Le chapitre VIII de la IIe partie du Traité des Sensations a été fait pour montrer

combien cette comparaiſon eſt juſte, & pour préparer à ce qui reſtoit à dire ſur la vue.

Mais, dira-t-on, l'œil n'a pas beſoin d'apprendre du toucher à diſtinguer les couleurs. Il voit donc au moins en lui-mème des grandeurs & des figures. Si, par exemple, on lui préſente une ſphere rouge ſur un fond blanc, il diſcernera les limites de la ſphere.

Je réponds que les couleurs ſont des modifications ſimples de l'ame, comme les odeurs, les ſons, le chaud, le froid. Aucune de ces ſenſations ne porte avec elle l'idée de l'étendue, & ſi les couleurs peignent des grandeurs à nos yeux, ce n'eſt qu'après que le toucher nous a appris à les rapporter au-dehors, & à les étendre ſur des ſurfaces.

Rien n'eſt plus difficile, ajoute-t-on, *que d'expliquer comment le toucher s'y prendroit pour enſeigner à l'œil à appercevoir, ſi l'uſage de ce dernier organe étoit abſolument impoſſible ſans le ſecours du premier*; & c'eſt-là une des raiſons qui font croire que l'œil voit par lui-même des grandeurs & des figures (1). Mais cela

(1) Lettre ſur les aveugles, p. 171.

ſera expliqué, lorſque je rendrai compte de la troiſieme partie.

Enfin le dernier objet de la premiere partie, c'eſt de montrer l'étendue & les bornes du diſcernement des ſens dont elle traite. On y voit comment la ſtatue bornée à l'odorat, a des idées particulieres, des idées abſtraites, des idées de nombre; quelle ſorte de vérités particulieres & générales elle connoît, quelles notions elle ſe fait du poſſible & de l'impoſſible, & comment elle juge de la durée par la ſucceſſion des ſenſations.

On y traite de ſon ſommeil, de ſes ſonges, & de ſon *moi*, & on démontre qu'elle a avec un ſeul ſens le germe de toutes nos facultés.

De-là, on paſſe à l'ouie, au goût, à la vue. On laiſſe au lecteur le ſoin de leur appliquer les obſervations qui ont été faites ſur l'odorat : on ne s'arrête que ſur ce qui leur eſt particulier, ou ſi l'on ſe permet quelques répétitions, c'eſt pour rappeler des principes qui, étant mis de tems en tems ſous les yeux, facilitent l'intelligence de tout le ſyſtême.

Il me ſuffit d'indiquer ces détails, parce qu'ils ſont développés par une ſuite d'analyſes, dont un extrait ne donneroit qu'une idée fort imparfaite.

Précis de la ſeconde Partie.

D'un côté, toutes nos connoiſſances viennent des ſens, de l'autre nos ſenſations ne ſont que nos manieres d'être. Comment donc pouvons-nous voir des objets hors de nous? En effet, il ſemble que nous ne devrions voir que notre ame modifiée différemment.

Je ne connois point de Philoſophe qui ait réſolu ce problême. Aucun n'en a fait la tentative, & M. d'Alembert eſt le premier qui l'ait propoſé. « C'eſt à eux, dit-
» il, (aux Méthaphyſiciens) à déterminer,
» s'il eſt poſſible, quelle gradation ob-
» ſerve notre ame dans le premier pas
» qu'elle fait hors d'elle-même, pouſſée
» pour ainſi dire, & retenue tout à la
» fois par une foule de perceptions,
» qui d'un côté l'entraînent vers les ob-
» jets extérieurs, & qui de l'autre n'ap-
» partenant proprement qu'à elle, ſem-
» blent lui circonſcrire un eſpace étroit,
» dont elles ne lui permettent pas de ſor-
» tir (1).

---

(1) Encycl. diſc. prélim. p. 2. & Mélanges de littérat. t. 1. p. 9. « Mais comment, dit encore M. d'Alembert, Dict. Encycl. art. *corps*,

On n'aura pas de peine à croire qu'une découverte n'a pas été faite, lorſque l'Auteur du Diſcours préliminaire de l'Encyclopédie n'en a pas connoiſſance, & qu'il la regarde au contraire comme une choſe ſi difficile qu'il en révoque en doute le ſuccès. Mais il appercevoit trop bien la difficulté pour ne pas trouver la ſolution, s'il avoit eu occaſion de s'occuper de ce problême, comme de beaucoup d'autres où il a réuſſi. Il n'avoit qu'à analyſer les ſenſations de l'ame, & il auroit découvert aiſément celles qui l'entraînent au-dehors, & celles qui la retiennent en elle-même.

Nous avons prouvé qu'avec les ſenſaſations de l'odorat, de l'ouie, du goût & de la vue, l'homme ſe croiroit odeur, ſon, ſaveur, couleur ; & qu'il ne prendroit aucune connoiſſance des objets extérieurs. Il nous reſte à faire l'analyſe des ſenſations du toucher.

Conſidérons donc un homme qui commenceroit d'exiſter. Tant qu'il reſtera immobile, il n'éprouvera que les ſenſations que l'air environnant peut lui donner. Il

---

» notre ame s'élance-t-elle, pour ainſi dire, hors » d'elle-même, pour arriver aux corps ? comment expliquer ce paſſage; *Hoc opus, hic labor eſt* »?

aura chaud ou froid, il aura du plaiſir ou de la douleur. Mais ce ne ſont encore là que des modifications qui reſtent, pour ainſi dire, concentrées dans ſon ame. Il n'apprendra point d'elles, s'il y a un air qui l'environne, ni même s'il a un corps. Il ne ſauroit former aucune ſorte de ſoupçons ſur tout cela ; il eſt borné à ne ſentir que lui, il ne peut ſentir autre choſe.

Sa main ſe meut, & ſe porte ſur différens corps : auſſi-tôt aux ſenſations de chaud & de froid ſe joint la ſenſation de ſolidité ou de réſiſtance.

Dès que ces ſenſations ſont réunies, cet homme ne peut plus ſe ſentir, qu'il ne ſente en même-tems quelqu'autre choſe que lui : le chaud & le froid en continuant d'être des modifications de ſon ame, deviennent encore des modifications de quelque choſe de ſolide. Dès-lors elles tiennent tout à la fois à l'ame & aux objets qui lui ſont extérieurs, elles ſe portent donc ſur ces objets, & entraînent l'ame avec elles.

La ſenſation de ſolidité eſt donc la ſeule, qui force cet homme de ſortir hors de lui ; & c'eſt à elle que commencent à ſon égard ſon corps, les objets & l'eſpace.

En effet, refuſez-lui cette ſeule ſenſation, & accordez-lui toutes les autres,

il ne prendra connoiſſance que de lui-même : il lui ſemblera qu'il eſt pluſieurs choſes à la fois. Il ſentira qu'il ſe multiplie, qu'il ſe répete, qu'il ſe reproduit, pour ainſi dire, hors de lui-même. Il jugera qu'il eſt un, parce que dans chaque ſenſation il reconnoît ſon moi ; il jugera qu'il eſt multiple, parce que le moi varie d'une ſenſation à l'autre.

Voilà pluſieurs ſenſations coexiſtantes, & c'eſt déjà une condition préalable au phénomene de l'étendue ; mais ce n'eſt pas aſſez pour le produire. L'idée de l'étendue ſuppoſe non-ſeulement que pluſieurs choſes coexiſtent, elle ſuppoſe encore qu'elles ſe lient, ſe terminent mutuellement, & ſe circonſcrivent. Or, c'eſt une propriété que n'ont point les ſenſations, auxquelles nous bornons cet homme : elles ſe préſentent au contraire à lui comme iſolées.

Mais ſi nous lui accordons le ſentiment de ſolidité, auſſi-tôt les manieres d'être réſiſtent les unes aux autres. Elles s'excluent, ſe terminent mutuellement, & cet homme ſent en elles les différentes parties de ſon corps.

La ſenſation de ſolidité eſt interrompue ou continuée. Tant qu'elle n'eſt pas interrompue, la main raſſemble & circonſ-

crit dans un eſpace ſolide toutes les ſenſations qu'elle éprouve ; & elle juge qu'elle touche un ſeul corps. Mais autant de fois la ſenſation de ſolidité eſt interrompue, autant la main circonſcrit d'eſpaces ſolides dans leſquels elle réunit certaines ſenſations, & autant par conſéquent elle diſtingue de corps différens.

C'eſt ainſi que forcés par le ſentiment de ſolidité à rapporter nos ſenſations au-dehors, nous produiſons le phénomene de l'eſpace & des corps.

Voilà je penſe la ſolution du problême propoſé par M. d'Alembert. On ne l'auroit pas trouvée, ſi on n'avoit pas conſidéré ſéparément nos ſens & nos ſenſations.

Au reſte, M. d'Alembert n'examine cette queſtion que par occaſion. En pareil cas, on court riſque de ſe tromper: comme on ſe contente de partir des idées reçues, on n'approfondit pas autant qu'on en ſeroit capable. C'eſt pourquoi le même Philoſophe qui a ſi bien vu la génération des ſciences, a laiſſé échapper une choſe bien plus aiſée à voir ; & qu'il a dit que (1) *n'y ayant aucun rapport entre chaque ſenſa-*

(1) Diſc. prél. de l'Encyl. p. 2. Mélanges, p. 8.

tion & l'objet qui l'occaſionne, ou du moins auquel nous la rapportons, il ne paroît pas qu'on puiſſe trouver par le raiſonnement de paſſage poſſible de l'un à l'autre: qu'il n'y a qu'une eſpece d'inſtinct, plus ſûr que la raiſon même, qui puiſſe nous faire franchir un ſi grand intervalle.

Il me ſemble que pour découvrir ce paſſage, il n'eſt pas néceſſaire de raiſonner; il ſuffit de toucher. Le ſentiment de ſolidité ayant tout à la fois deux rapports, l'un à nous, & l'autre à quelque choſe d'extérieur, eſt comme un pont jetté entre l'ame & les objets, les ſenſations paſſent & l'intervalle n'eſt rien.

La ſeconde partie du Traité des Senſations expoſe cette vérité en développant par degrés tous les ſentimens que nous devons au toucher. Elle fait voir comment la ſtatue apprend à diſtinguer les corps, & à connoître celui qui lui appartient: elle explique l'origine & la génération de toutes les idées que le tact peut donner ſur les grandeurs, les figures, les ſituations, les diſtances, l'eſpace, la durée, l'immenſité, l'éternité. Elle montre ſenſiblement toutes les cauſes qni peuvent déterminer, ralentir, ſuſpendre, exciter les mouvemens de la ſtatue: elle la conduit de connoiſſances en connoiſſances, en la

faiſant paſſer de beſoins en beſoins : en un mot, c'eſt un enchaînement de cauſes & d'effets, où tout eſt parfaitement lié. Mais ces objets ſont développés par une ſuite d'analyſes, qu'il eſt impoſſible de renfermer dans un extrait.

Précis de la troiſieme Partie.

On lit dans l'Encyclopédie : « il eſt très-
» évident que le mot *couleur* ne déſigne
» aucune propriété du corps, mais ſeu-
» lement une modification de notre ame ;
» que la blancheur, par exemple, la rou-
» geur, &c. n'exiſtent que dans nous,
» & nullement dans les corps auxquels
» nous les rapportons néanmoins par une
» habitude priſe dès notre enfance : c'eſt
» une choſe très-ſinguliere, & digne de
» l'attention des Métaphyſiciens, que ce
» penchant que nous avons à rapporter à
» une ſubſtance matérielle & diviſible, ce
» qui appartient réellement à une ſubſtance
» ſpirituelle & ſimple ; & rien n'eſt peut-
» être plus extraordinaire dans les opéra-
» tions de notre ame, que de la voir tranſ-
» porter hors d'elle-même & étendre, pour
» ainſi dire, ſes ſenſations ſur une ſubſtance
» à laquelle elles ne peuvent appartenir.
» Quoi qu'il en ſoit, nous n'enviſagerons

» gueres dans cet article le mot *couleur*, en
» tant qu'il déſigne une ſenſation de notre
» ame. Tout ce que nous pourrions dire
» ſur cet article, dépend des loix de l'union
» de l'ame & du corps, qui nous ſont
» inconnues ».

Ce phénomene que M. d'Alembert n'entreprend pas d'expliquer, & qu'il croit dépendre de loix qui nous ſont inconnues, eſt un des objets de la ttoiſieme partie du Traité des Senſations. Ce que dit ce Philoſophe, prouve que malgré tout ce qu'on a écrit ſur la vue, le penchant que nous avons à rapporter les couleurs ſur les objets, eſt une choſe très-ſinguliere, des plus extraordinaires, & dont perſonne n'a encore rendu raiſon.

Quand on dit que l'œil ne voit pas naturellement des objets colorés, le Philoſophe même ſe récrie contre une propoſition qui combat ſes préjugés. Cependant tout le monde reconnoît aujourd'hui que les couleurs ne ſont que des modifications de notre ame : n'eſt-ce pas une contradiction ? Penſeroit-on que l'ame apperçoit les couleurs hors d'elle, par cette ſeule raiſon qu'elle les éprouve en elle-même, ſi on raiſonnoit conſéquemment ? Oublions pour un moment toutes nos habitudes, tranſportons-nous à la créa-

tion du monde, & ſuppoſons que Dieu nous diſe : *Je vais produire une ame à laquelle je donnerai certaines ſenſations qui ne ſeront que les modiſications de ſa ſubſtance*, conclurions-nous qu'elle verroit ſes ſenſations hors d'elle ? & ſi Dieu ajoutoit qu'elle les appercevra de la ſorte, ne demanderions-nous pas comment cela pourra ſe faire?

Or, l'œil eſt un organe qui ſe borne uniquement à modifier l'ame; & les ſenſations qu'il lui tranſmet, n'ont pas, comme le ſentiment, de ſolidité, ce double rapport qui fait que nous nous ſentons & que nous ſentons tout à la fois quelque choſe d'extérieur à nous. Il n'a donc pas par lui-même la faculté de voir des objets colorés, il lui faut des ſecours pour l'acquérir.

On raiſonnera de la même maniere ſur l'odorat & ſur l'ouie, & cette vérité aura même alors l'avantage de choquer moins les préjugés. Auſſi a-t-on fait précéder dans le Traité des Senſations l'odorat & l'ouie à la vue.

C'eſt le toucher qui inſtruit ces ſens, qui par eux-mêmes n'ont que la propriété de modifier l'ame. A peine les objets prennent ſous la main certaines formes, certaines grandeurs, que l'odorat, l'ouie, la vue & le goût répandent à l'envi leurs

ſenſations ſur eux, & les modifications de l'ame deviennent les qualités de tout ce qui exiſte hors d'elle.

Ces habitudes étant contractées, on a de la peine à démêler ce qui appartient à chaque ſens. Cependant leur domaine eſt bien ſéparé : le toucher a ſeul en lui de quoi tranſmettre les idées de grandeurs, de figures, &c. & la vue, privée des ſecours du tact, n'envoie à l'ame que des modifications ſimples qu'on nomme *couleurs*, comme l'odorat ne lui envoie que des modifications ſimples qu'on nomme *odeurs*.

Au premier moment que l'œil s'ouvre à la lumiere, notre ame eſt modifiée : ces modifications ne ſont qu'en elles, & elles ne ſauroient encore être ni étendues, ni figurées.

Quelque circonſtance nous fait porter la main ſur nos yeux, auſſi-tôt le ſentiment que nous éprouvions, s'affoiblit, ou s'évanouit tout-à-fait. Nous retirons la main, ce ſentiment ſe reproduit. Etonnez, nous répétons ces expériences, & nous jugeons ces ſenſations de notre ame ſur l'organe que notre main touche.

Mais les rapporter à cet organe, c'eſt les étendre ſur toute la ſurface extérieure que la main ſent. Voilà donc déjà les mo-

difications simples de l'ame, qui produisent au bout des yeux le phénomene de quelque chose d'étendu ; c'est l'état où se trouva d'abord l'aveugle de Cheselden, lorsqu'on lui eut abaissé les cataractes.

Par curiosité ou par inquiétude, nous portons la main devant nos yeux, nous l'éloignons, nous l'approchons, & la surface que nous voyons, nous paroît changer. Nous attribuons ces changemens aux mouvemens de notre main, & nous commençons à juger que les couleurs sont à quelque distance de nos yeux.

Alors nous touchons un corps sur lequel notre vue se trouve fixée : je le suppose d'une seule couleur, bleu, par exemple. Dans cette supposition le bleu, qui paroissoit auparavant à une distance indéterminée, doit actuellement paroître à la même distance que la surface que la main touche, & cette couleur s'étendra sur cette surface, comme elle s'est d'abord étendue sur la surface extérieure de l'œil. La main dit en quelque sorte à la vue, *le bleu est sur chaque partie que je parcours* ; & la vue à force de répéter ce jugement s'en fait une si grande habitude, qu'elle parvient à sentir le bleu où elle l'a jugé.

En continuant à s'exercer, elle ſe ſent animée d'une force qui lui devient naturelle, elle s'élance d'un moment à l'autre à de plus grandes diſtances; elle manie, elle embraſſe des objets auxquels le toucher ne peut atteindre, & elle parcourt tout l'eſpace avec une rapidité étonnante.

Il eſt aiſé de comprendre pourquoi l'œil a ſeul ſur les autres ſens l'avantage d'apprendre du toucher à donner de l'étendue à ſes ſenſations.

Si les rayons réfléchis ne ſe dirigeoient pas toujours en ligne droite dans un même milieu, ſi traverſant différens milieux, ils ne ſe briſoient pas toujours ſuivant des loix conſtantes, ſi, par exemple, la plus légere agitation de l'air changeoit continuellement leur direction; les rayons réfléchis par des objets différens ſe réuniroient, ceux qui viendroient d'un même objet ſe ſépareroient, & l'œil ne pourroit jamais juger, ni des grandeurs, ni des formes.

Quand même la direction des rayons ſeroit conſtamment aſſujettie aux loix de la dioptrique, l'œil ſeroit encore dans le même cas, ſi l'ouverture de la prunelle étoit auſſi grande que la rétine : car alors les rayons qui viendroient de toute part, le frapperoient confuſément.

Dans cette ſuppoſition, il en ſeroit de la vue comme de l'odorat : les couleurs agiroient ſur elle, comme les odeurs ſur le nez, & elle n'apprendroit du toucher que ce que l'odorat en apprend lui-même. Nous appercevrions toutes les couleurs pêle-mêle, nous diſtinguerions tout au plus les couleurs dominantes ; mais il ne nous ſeroit pas poſſible de les étendre ſur des ſurfaces, & nous ſerions bien éloignés de ſoupçonner que ces ſenſations fuſſent par elles-mêmes capables de repréſenter quelque choſe d'étendu.

Mais les rayons, par la maniere dont ils ſont réfléchis juſques ſur la rétine, ſont préciſément à l'œil ce que deux bâtons croiſés ſont aux mains. Par-là, il y a une grande analogie entre la maniere dont nous voyons, & celle dont nous touchons à l'aide de deux bâtons ; enſorte que les mains peuvent dire aux yeux, *faites comme nous*, & auſſi-tôt ils font comme elles.

On pourroit faire une ſuppoſition, où l'odorat apprendroit à juger parfaitement des grandeurs, des figures, des ſituations & des diſtances. Il ſuffiroit d'un côté de ſoumettre les corpuſcules odoriférans aux loix de la dioptrique, & de l'autre, de conſtruire l'organe de l'odorat à peu près ſur le modele de celui de la vue ;

enſorte

enſorte que les rayons odoriférans, après s'être croiſés à l'ouverture, frapaſſent ſur une membrane intérieure autant de points diſtincts, qu'il y en a ſur les ſurfaces d'où ils ſeroient réfléchis.

En pareil cas, nous contracterions bientôt l'habitude d'étendre les odeurs ſur les objets, & les Philoſophes ne manqueroient pas de dire, que l'odorat n'a pas beſoin des leçons du toucher pour appercevoir des grandeurs & des figures.

Dieu auroit pu établir que les rayons de lumiere fuſſent cauſe occaſionnelle des odeurs, comme ils le ſont des couleurs. Or, il me paroît aiſé de comprendre, que dans un monde où cela auroit lieu, les yeux pourroient comme ici apprendre à juger des grandeurs, des figures, des ſituations & des diſtances.

Les lecteurs qui raiſonnent, ſe rendront, je crois, à ces dernieres réflexions. Quant à ceux qui ne ſavent ſe décider que d'après leurs habitudes, on n'a rien à leur dire. Ils trouveront ſans doute fort étranges les ſuppoſitions que je viens de faire.

Tels ſont les principes ſur leſquels porte la troiſieme partie du Traité des Senſations. Il ſuffit ici de les avoir établis. On renvoie à l'ouvrage même pour un plus

grand développement, & pour les conſéquences qu'on en tire. On y verra ſurtout les idées qui réſultent du concours des cinq ſens.

Précis de la quatrieme Partie.

Tous les ſens étant inſtruits, il n'eſt plus queſtion que d'examiner les beſoins auxquels il eſt néceſſaire de ſatisfaire pour notre conſervation. La quatrieme partie montre l'influence de ces beſoins, dans quel ordre ils nous engagent à étudier les objets qui ont rapport à nous, comment nous devenons capables de prévoyance & d'induſtrie, les circonſtances qui y contribuent, & quels ſont nos premiers jugemens ſur la bonté & ſur la beauté des choſes. En un mot, on voit comment l'homme n'ayant d'abord été qu'un animal ſentant, devient un animal réfléchiſſant, capable de veiller par lui-même à ſa conſervation.

Ici s'acheve le ſyſtême des idées qui commence avec l'ouvrage. J'en vais donner le précis.

Le mot *idée*, exprime une choſe que perſonne, j'oſe le dire, n'a encore bien expliquée. C'eſt pourquoi on diſpute ſur leur origine.

Une ſenſation n'eſt point encore une

idée, tant qu'on ne la conſidere que comme un ſentiment, qui ſe borne à modifier l'ame. Si j'éprouve actuellement de la douleur, je ne dirai pas que j'ai l'idée de la douleur, je dirai que je la ſens.

Mais ſi je me rappele une douleur que j'aie eue, le ſouvenir & l'idée ſont alors une même choſe; & ſi je dis que je me fais l'idée d'une douleur dont on me parle, & que je n'ai jamais reſſentie; c'eſt que j'en juge d'après une douleur que j'ai éprouvée, ou d'après une douleur que je ſouffre actuellement. Dans le premier cas, l'idée & le ſouvenir ne different encore point. Dans le ſecond, l'idée eſt le ſentiment d'une douleur actuelle, modifié par les jugemens que je porte, pour me repréſenter la douleur d'un autre.

Les ſenſations actuelles de l'ouie, du goût, de la vue & de l'odorat ne ſont que des ſentimens; lorſque ces ſens n'ont point encore été inſtruits par le toucher, parce que l'ame ne peut alors les prendre que pour des modifications d'elle-même. Mais ſi ces ſentimens n'exiſtent que dans la mémoire qui les rappele, ils deviennent des idées. On ne dit pas alors *j'ai le ſentiment de ce que j'ai été*, on dit *j'en ai le ſouvenir, ou l'idée.*

La ſenſation actuelle comme paſſée de

ſolidité, eſt ſeule par elle-même tout à la fois ſentiment & idée. Elle eſt ſentiment par le rapport qu'elle a à l'ame qu'elle modifie; elle eſt idée, par le rapport qu'elle a à quelque choſe d'extérieur.

Cette ſenſation nous force bientôt à juger hors de nous toutes les modifications que l'ame reçoit par le toucher, & c'eſt pourquoi chaque ſenſation du tact ſe trouve repréſentative des objets que la main ſaiſit.

Le toucher accoutumé à rapporter ſes ſenſations au-dehors, fait contracter la même habitude aux autres ſens. Toutes nos ſenſations nous paroiſſent les qualités des objets qui nous environnent: elles les repréſentent donc, elles ſont des idées.

Mais il eſt évident que ces idées ne nous font point connoître ce que les êtres ſont en eux-mêmes; elles ne les peignent que par les rapports qu'ils ont à nous, & cela ſeul démontre combien ſont ſuperflus les efforts des Philoſophes, qui prétendent pénétrer dans la nature des choſes.

Nos ſenſations ſe raſſemblent hors de nous, & forment autant de collections que nous diſtinguons d'objets ſenſibles. Delà deux ſortes d'idées: idées ſimples, idées complexes.

Chaque ſenſation priſe ſéparément, peut être regardée comme une idée ſimple; mais

une idée complexe eſt formée de pluſieurs ſenſations, que nous réuniſſons hors de nous. La blancheur de ce papier, par exemple, eſt une idée ſimple; & la collection de pluſieurs ſenſations, telles que ſolidité, forme, blancheur, &c. eſt une idée complexe.

Les idées complexes ſont completes ou incompletes : les premieres comprennent toutes les qualités de la choſe qu'elles repréſentent, les dernieres n'en comprennent qu'une partie. Ne connoiſſant pas la nature des êtres, il n'y en a point dont nous puiſſions nous former une idée complete, & nous devons nous borner à découvrir les qualités qu'ils ont par rapport à nous. Nous n'avons des idées completes qu'en métaphyſique, en morale & en mathématiques, parce que ces ſciences n'ont pour objet que des notions abſtraites.

Si l'on demande donc ce que c'eſt qu'un corps, il faut répondre : *c'eſt cette collection de qualités que vous touchez, voyez, &c. quand l'objet eſt préſent; & quand l'objet eſt abſent, c'eſt le ſouvenir des qualités que vous avez touchées, vues, &c.*

Ici les idées ſe diviſent encore en deux eſpeces : j'appele les unes ſenſibles, les autres intellectuelles. Les idées ſenſibles nous repréſentent les objets qui agiſſent actuellement ſur nos ſens; les idées in-

tellectuelles nous repréſentent ceux qui ont diſparu après avoir fait leur impreſſion : ces idées ne different les unes des autres, que comme le ſouvenir differe de la ſenſation.

Plus on a de mémoire, plus par conſéquent on eſt capable d'acquérir d'idées intellectuelles. Ces idées ſont le fond de nos connoiſſances, comme les idées ſenſibles en ſont l'origine.

Ce fond devient l'objet de notre réflexion; nous pouvons, par intervalles, nous en occuper uniquement, & ne faire aucun uſage de nos ſens. C'eſt pourquoi il paroît en nous comme s'il y avoit toujours été : on diroit qu'il a précédé toute eſpece de ſenſations, & nous ne ſavons plus le conſidérer dans ſon principe : de-là l'erreur des idées innées.

Les idées intellectuelles, ſi elles nous ſont familieres, ſe retracent preſque toutes les fois que nous le voulons. C'eſt par elles que nous ſommes capables de mieux juger des objets que nous rencontrons. Continuellement elles ſe comparent avec les idées ſenſibles, & elles font découvrir des rapports qui ſont de nouvelles idées intellectuelles, dont le fond de nos connoiſſances s'enrichit.

En conſidérant les rapports de reſſemblance, nous mettons dans une même

claſſe tous les individus où nous remarquons les mêmes qualités : en conſidérant les rapports de différence, nous multiplions les claſſes, nous les ſubordonnons les unes aux autres, ou nous les diſtinguons à tous égards. De-là les eſpeces, les genres, les idées abſtraites & générales.

Mais nous n'avons point d'idée générale qui n'ait été particuliere. Un premier objet que nous avons occaſion de remarquer, eſt un modele auquel nous rapportons tout ce qui lui reſſemble ; & cette idée, qui n'a d'abord été que ſinguliere, devient d'autant plus générale, que notre diſcernement eſt moins formé.

Nous paſſons donc tout-à-coup des idées particulieres à de très-générales, & nous ne deſcendons à des idées ſubordonnées, qu'à meſure que nous laiſſons moins échapper les différences des choſes.

Toutes ces idées ne forment qu'une chaîne : les ſenſibles ſe lient à la notion de l'étendue ; enſorte que tous les corps ne nous paroiſſent que de l'étendue différemment modifiée ; les intellectuelles ſe lient aux ſenſibles, d'où elles tirent leur origine : auſſi ſe renouvellent-elles ſouvent à l'occaſion de la plus légere impreſſion qui ſe fait ſur les ſens. Le beſoin qui nous les a données, eſt le principe qui nous les

rend ; & ſi elles paſſent & repaſſent ſans ceſſe devant l'eſprit, c'eſt que nos beſoins ſe repetent & ſe ſuccedent continuellement.

Tel eſt en général le ſyſtême de nos idées. Pour le rendre auſſi ſimple & auſſi clair, il falloit avoir analyſé les opérations des ſens. Les Philoſophes n'ont pas connu cette analyſe, & c'eſt pourquoi ils ont tous laiſſé du vague ſur cette matiere (1).

(1) « Lorſque nous parlons des idées (dit » l'Auteur de la logique de Port Royal, part. 1. » ch. 1.) nous n'appelons point de ce nom les » images qui ſont peintes en la fantaiſie ; mais » tout ce qui eſt dans notre eſprit, lorſque nous » pouvons dire, avec vérité, que nous concevons » une choſe, de quelque maniere que nous la » concevions ». On voit combien cela eſt vague. Deſcartes a été tout auſſi confus ſur cette matiere. Mallebranche & Leibnitz n'ont fait que des ſyſtêmes ingénieux. Locke a mieux réuſſi; mais il laiſſe encore de l'obſcurité, parce qu'il n'a pas aſſez démêlé toutes les opérations des ſens. Enfin, M. de Buffon dit que *les idées ne ſont que des ſenſations comparées*, & il n'en donne pas d'autre explication. C'eſt peut-être ma faute, mais je n'entends pas ce langage. Il me ſemble que pour comparer deux ſenſations, il faut déjà avoir quelque idée de l'une & de l'autre. Voilà donc des idées avant d'avoir rien comparé.

FIN.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

PREMIERE PARTIE.

Des Sens qui par eux-mêmes, ne jugent pas des Objets extérieurs.

SECONDE PARTIE.

Du Toucher, ou du seul Sens, qui juge par lui-même des Objets extérieurs.

Fin de la Table du premier Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans le second Volume.

TROISIEME PARTIE.

Comment le Toucher apprend aux autres Sens à juger des Objets extérieurs.

§. 32.

QUATRIEME PARTIE.

Des besoins, de l'industrie & des idées d'un homme seul, qui jouit de tous ses Sens.

Fin de la Table.

